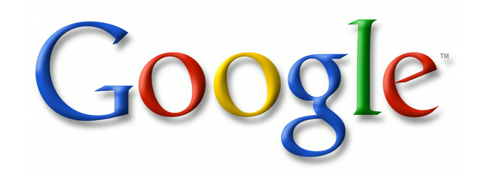


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

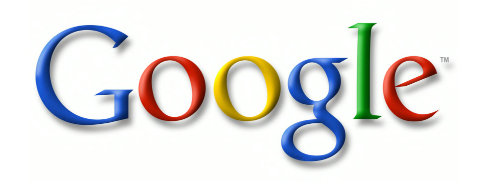
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



c. campbell
six

La guesnerie
capitaine au
colonel general
dragons
1770
Charbonnier

Appartiens a M.r

De Charbonnier.

La guerrenerie Capitaine

au Regt. Colonel Général Dragons

Année 1779.

LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS,

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
CHEZ PIERRE DE HONDT.
MDCCL.


TAYLOR
UNIVERSITY
FEB 1981
OXFORD



AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE DU MASQUE DE FER *contient des faits si extraordinaires que ce n'est pas sans raison qu'on desireroit de connoître les personnages qui y sont dépeintes : il y a lieu de croire qu'on n'est privé de cette connoissance, que parce que nous vivons dans un Siécle dont la politesse ne permet pas de faire assez d'honneur au Despotisme, & à la Tyranie pour nommer ceux qui en ont fait usage : on ne manque cependant pas de lumiéres sur des sujets semblables à celui de cette Histoire. Les Turcs racontent, qu'un de leurs Empereurs fit enfermer son Frere aîné dans les Sept-Tours pour s'emparer de son Trône, & que craignant, que la douceur & la majesté répanduës sur la phisionomie de ce Prince, ne séduisissent ses Gardes & n'en prissent compassion, il lui couvrit le visage d'un Masque de Fer fabriqué & trempé de telle sorte, qu'il n'étoit pas possible au plus habile ouvrier de parvenir à le rompre ni à l'ouvrir.*

La *Tradition nous aprend que du tems de Cromvel, un Prince d'Ecosse fut envoyé dans les Isles de l'Archipel, & qu'afin qu'il ne fût jamais reconnu, on se servit du moyen dont on vient de parler. Du tems de Dom Pédre le Cruel Roi d'Espagne, un Pere en usa de même contre un de ses Fils qui l'avoit deshonoré par une action honteuse. A Stockolm on fait mention qu'un Prince nommé Jean Theull, jaloux de sa femme, s'y prit de cette maniére pour exécuter son dessein : le lendemain de ses nôces, il mit dans la boisson de son Epouse, une poudre qui provoquoit à dormir, & pendant son sommeil il lui enferma le visage dans un Masque de Fer fait à peu près comme un casque : à son réveil, il fit accroire à cette Princesse infortunée, que le malheur qui lui étoit arrivé, étoit une punition du Ciel, pour avoir inspiré de l'amour à d'autres qu'à lui, & pour s'être trop glorifié de sa beauté. Nous nous en tiendrons à ces Exemples, pour informer le public par quelle occasion ce Manuscrit nous est parvenu, elle est assez singuliére.*

L'ETUDE *à laquelle je vaquois sur le Langage des Bêtes, m'obligeant de joindre à mes lumiéres, les remarques & les conseils des plus habiles gens, je me rendis, dans cette vûë, chez un Sçavant du premier*

ordre de Paris, au Fauxbourg St. Germain; & comme il faisoit son amusement de cette occupation Philosophique, le hazard voulut que j'y fus retenu par les charmes de la conversation, jusqu'à plus de deux heures après minuit. Depuis la ruë St. Dominique jusque sur le Pont-neuf, je ne rencontrai personne: le Guet, ou les Gardes de nuit s'étoient retirés plûtôt qu'ils ne doivent; la nuit étoit des plus obscures, à peine voyois-je à me conduire. Tout étoit dans une si grande tranquilité, qu'en passant devant le Cheval de Bronze, le cri d'un oiseau de nuit m'éfraya sans que j'en fusse le maître: je ne fus pas à quelques distance de-là, qu'il me sembla entendre des voix qui se parloient bas, j'écoutai & j'entendis marcher, mais je ne distinguai rien. Je ne doutai pas qu'une terreur panique ne se fût emparée de mon ame, je me le reprochai & je continuai mon chemin.

J**E** *conçûs cependant, quelques minutes après, que mes frayeurs n'étoient pas sans fondement: je retournai la tête au bruit que j'entendis derrière moi, & je distinguai trois hommes qui me suivoient avec précaution. Quoiqu'il ne fût point de mon Etat de porter l'Epée, j'en avois une. Je crus que dans une occasion où il s'agissoit peut-être de la vie, il me convenoit de me tenir sur*

mes gardes pour me défendre, en cas qu'on en voulût à mes jours. Cette généreuse résolution prise, je voulus l'exécuter; mais par malheur, la lame de mon épée rouillée sans doute depuis long-tems, ne voulut jamais quitter le foureau.

PENDANT *que je faisois de vains efforts pour me mettre en état de défense, je fus tout d'un coup attaqué par ces trois hommes à la fois. Je leur demandai grace, je criai miséricorde, j'offris ma bourse, & me débatis de toutes mes forces, mais les cruels furent sourds à mes cris, & continuant leur dessein, l'un me tenoit par les bras, pendant qu'un autre tâchoit à réunir mes jambes, & le troisiéme par les secousses qu'il me donnoit, me fit connoître qu'ils vouloient me jetter dans la riviére. Je me recommandai à Dieu, il falloit faire le saut, une plus longue résistance ne pouvoit servir qu'à m'ôter toutes mes forces, & les moyens de pouvoir regagner un bateau ou le rivage. L'espoir dans les plus extrêmes dangers luit toûjours dans notre ame: frapé confusément de cette idée, déterminé d'ailleurs par un avis de me lier les bras & les jambes, je m'élançai moi-même dans la riviére. O Dieu Miséricordieux, m'écriai-je en tombant, ne m'abandonne pas! je n'en pus dire davantage. J'avois à combattre contre les eaux*

qui m'engloutissoient, j'étois prêt à me noyer, & il s'agissoit à force de bras & d'efforts de m'arracher au danger pressant qui me menaçoit.

Je *luttai environ une demi-heure contre la mort que j'entrevoyois : mes habits, malgré tout ce que je pouvois faire pour éviter d'aller à fond, m'entraînoient par leur pesanteur. Sans un miracle, sans un secours divin je périssois. L'eau commençoit à bouillonner dans ma bouche & dans mes oreilles, mes forces m'abandonnoient ; mais ô prodige ! en me débattant je trouve sous ma main un corps qui surnage, je l'accroche, je me jette dessus : c'est une espéce de Coffre qui suit le courant de l'eau. Je remercie le Ciel avec transport, & un instant après je me trouve arrêté au milieu de plusieurs bateaux.*

Mon *premier mouvement fut d'abord d'apeller quelqu'un de ceux qui veillent à la garde des bateaux & du Port. Mais cette réflexion m'arrêta, je serai obligé, me dis-je, de me déclarer : cette avanture fera de l'éclat ou deviendra suspecte. M'en croira-t'on, & ne traitera-t'on pas de fable un événement si fâcheux. Ces idées me firent résoudre à attendre le jour. Tant que ma vie avoit été en danger, je n'avois fait aucune attention au vol qui m'avoit été*

fait, mais je ne fus pas plûtôt libre que j'y songeai avec douleur : Outre celui de mon argent, & il étoit considérable pour moi, puisque c'étoit tout ce que je possédois, on m'avoit pris encore ma Montre & ma Tabatiére auxquels j'étois fort attaché. Ces pertes ne pouvoient être, selon ma fortune; réparées de long-tems, c'étoit le fruit de plusieurs années de travaux & d'Economie; ce qu'on a acquis par de pareilles voyes est toûjours prétieux : une lueur de consolation m'avoit frapé, ce coffre, qui m'avoit sauvé la vie, & qui n'étoit à personne, ne pouvoit-il pas, par ce qu'il contenoit, m'indemniser de mes pertes. Je me berçai de cette idée; elle ne contribua pas peu à me faire attendre le jour avec patience, espérant trouver quelque porteur pour m'aider à transporter mon prétendu trésor.

En *attendant ce tems qui ne pouvoit être fort éloigné, j'examinai autant que l'obscurité put me le permettre mon précieux coffre; c'étoit une petite male de Campagne très-bien fermée, & dont le cuir étoit neuf. Je la levai, & par sa pesanteur, je la jugeai remplie, & me mis à faire l'inventaire de ce qu'elle devoit contenir tant en argent qu'en linge & en habits. Dans cette croyance, je pris un parti qu'en toute autre occasion je n'aurois jamais pensé : je n'étois point*

accoutumé

accoutumé à porter des fardeaux, cependant j'enlevai celui-ci & m'en chargeai avec beaucoup de peine, & sortis du bateau courbé sous le poids, & sans faire trop d'attention aux suites que pouvoit avoir une avanture aussi extraordinaire.

En *passant la planche qui communiquoit du dernier bateau aux marches de l'Escalier du quai de l'Ecôle, je pensai tomber deux fois dans l'eau; dès que je fus au haut du quai, mes forces furent épuisées. Le hazard fit passer dans ce moment, un de ces vendeurs d'eau-de-vie qui en distribuent la nuit dans les ruës de Paris, & qui avant que de se retirer avoit coutume d'en porter aux Gardes; je l'apellai, sans faire attention qu'ayant été volé, je ne serois pas en état de payer un verre de ratafia que j'avois dessein de boire, & dont je sentois avoir un très-grand besoin.*

Ce *vendeur d'eau-de-vie ne m'eût pas plûtôt aperçu à la lumiére de sa lanterne, que me voyant trempé comme j'étois, il voulût sçavoir ce qui m'étoit arrivé. En recevant un verre de sa liqueur, je lui dis que je ne tarderois pas à lui en faire part: me trouvant un peu remis de ce premier verre, je lui en demandai encore un second qui me fit un si grand plaisir que je n'en ai jamais ressenti de pareil.*

Ce *marchand avoit aussi de petits gâteaux, j'en mengeai quelques-uns. Après quoi il fallut le payer, & lui conter mon Histoire. Je commençai par le plus interressant. Mais, ô Ciel! je me fouille en vain. Les voleurs m'avoient ôté jusqu'à mon mouchoir. Cet homme voyant à l'air embarrassé dont je retournois mes poches, que je ne le pourrois payer, & que mon Histoire pouvoit être vraye, se mit de mauvaise humeur, en disant qu'il ne prétendoit point être la dupe de mon éfronterie. Pour l'apaiser, je le priai de me suivre chez moi où je le payerois gracieusement. Mais sans vouloir se rendre à mes raisons, il exigeoit de l'argent, & poussant la brutalité au dernier point, il lui échapa de me traiter de fripon, & qu'en l'état où j'étois, il ne doutoit pas que je n'eusses volé dans quelque bateau le coffre sur lequel j'étois assis. Je ne pus entendre ces discours de sens froid, & je le traitai de faquin. A ce mot, d'une de ses bouteilles il m'auroit fendu la tête, si je ne l'eusse esquivé: alors ne gardant plus de mesure, l'eau-de-vie d'ailleurs ayant ranimé mes esprits, je fondis sur lui en furieux, & le fis repentir à force de coups de sa brutalité.*

Cependant *ses cris me faisant craindre que les Gardes du Port ne survinssent, je le laissai-là, je tournai à gauche &*

gagnai

gagnai, chargé de mon coffre, le premier guichet. Ce ne fut pas sans croire être poursuivi à chaque instant, effrayé de plus en plus par les plaintes de cet homme qui ne finissoient pas. Enfin je me rendis sans peine dans une ruë détournée, où trouvant un Crocheteur, je le chargeai de mon coffre, sans s'embarrasser d'où je venois, & j'arrivai heureusement chez moi où je trouvai encore assez d'argent pour le payer. Dès qu'il fut parti, je me changeai au plus vite de linge & d'habits, après quoi je ne songeai qu'à m'éclaircir de quelles sortes de biens le hazard m'avoit rendu possesseur.

Après quelques coups de marteau, les serrures de la male étant rompues, quelle fut ma surprise, de ne trouver que des Livres! c'étoit à coup sûr le magazin de quelque Auteur : je secouai l'oreille à cette triste découverte, & me persuadai bien que ma fortune n'étoit pas faite. Le goût que j'ai toujours eu pour la Littérature me consola d'un espoir conçû trop ridiculement; je tirai ces Livres les uns après les autres, ils n'étoient presque pas mouillés. Le premier qui me tomba sous la main, fut la Vie de Marianne. Ton Auteur, m'écriai-je, est sans pareil, & digne, par sa délicatesse, des justes aplaudissemens qu'on lui donne; mais il n'a surement pas prévû, ô Fille aimable,

aimable, l'Avanture extraordinaire qui te remets entre mes mains. Après ces brochures, je rencontrai le Bachelier de Salamanque, il étoit un peu mouillé. L'estime que j'ai pour celui à qui il doit le jour, me fit lever avec précipitation pour le déposer dans mon lit : c'étoit un acte doublement juste, après avoir tant travaillé, il mérite assurément de se reposer.

UNE *liasse d'autres Romans me tomba ensuite sous la main, j'en lus les titres : Egaremens du cœur & de l'esprit, Ranzai Lettres, &c. Ho pour ceux-là, m'écriai-je, il faut bien les sécher : je serois au désespoir qu'ils fussent endommagez. Quand ils ne seroient pas aussi bien écrits & aussi délicats qu'ils le sont, la considération que j'ai pour leur Pere, me les feroit serrer avec soin. Je les mis à côté de Marianne sur ma cheminée entre quelques pots de fleurs, le seul endroit de mon Apartement où ils pouvoient paroître avec le plus de distinction. Après ces livres, il me tomba sous la main une trentaine de brochures liées par petits paquets, dont les titres étoient écrits sur l'étiquette. C'étoient des Paysannes, des Lamekis, des Mentors, des Mémoires posthumes, une Chiméne de Spinelli, un Marquis de Fieux. En un mot, tous les Ouvrages d'un Auteur Cavalier qui écrit aussi vite*

qu'un

qu'un autre est long à méditer. Oh pour vous, Messieurs les écrits, *m'écriai-je*, vous ne trouverez pas mauvais que je vous place à terre. Mon plancher est net, vous serez du moins aussi-bien ici que dans la poussiére des Magazins où vous devriez languir. *Je passai à d'autres, j'en trouvai de toutes les Classes, & dans tous les genres : l'intitulé d'un petit paquet m'interressa ; je l'ouvris, c'étoient des Libelles, j'en parcourus les titres : mais soit l'horreur que j'ai toûjours eu pour ces ouvrages, soit la suite de mes fatigues, je me trouvai saisi d'un frisson qui me détermina à me rechauffer en y mettant le feu ; animé d'un desir secret que tous les écrits d'un pareil genre reçussent le même traitement.*

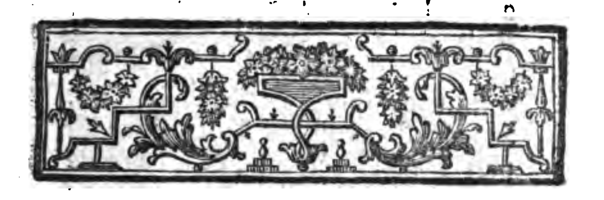
Je *commençois à désespérer de rien trouver qui pût m'indemniser de mes pertes, lorsque j'aperçus sous un Tyran le Blanc, une petite cassette fermée à clef, dont l'aparence annonçoit ce que je cherchois. Mais après l'avoir forcée, encore des Livres, me plaignis-je avec dépit, ô fortune ennemie est-ce là la route qu'il faut tenir pour arriver à ton sanctuaire? après ce peu de mots, je tirai de cette cassette un manuscrit proprement lié de nompareilles bleues ; le titre en étoit écrit en deux langues en Espagnol*

&

& en François. Ce titre me parut singulier, & me fit jetter les yeux avec empressement sur les premiéres pages ; leur lecture m'interressa de façon que je ne m'arrêtai qu'après avoir lu la premiére partie en entier.

ENFIN *pour ne vous point ennuyer, Lecteur, par un plus long détail, le manuscrit dont je viens de vous parler est le livre que je vous presente aujourd'hui. Si vous aimez la singularité des Evénemens, si l'imagination peut avoir des charmes pour vous, si la solidité d'une morale épurée est capable de vous prévenir, vous aurez certainement lieu, par la lecture de ce Livre, de bénir l'Avanture qui me l'a mis en main pour vous le presenter. Je m'en réjouirai même, si vous le voulez, mais je vous protesterai en même tems que j'aimerois mieux renoncer à paroître jamais à vos yeux, s'il me falloit acheter cette faveur par un événement qui aprochât de celui dont je vous ai fait le détail.*

LE MASQUE



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS; ROMANCE,

Tiré de l'Eſpagnol.

CHAPITRE PREMIER.

DOM PEDRE DE CRISTANVAL Viceroi de Catalogne, auſſi grand Politique que brave Capitaine, étoit le Pere de celui dont je vais conter l'Hiſtoire. Il deſcendoit en ligne directe des

Rois de Fez, & l'ancienneté de ſon origine étoit telle, qu'elle auroit pu le diſputer à celle de ſes Rois. Sa jeuneſſe avoit été illuſtrée par les plus grandes actions, & à l'âge de quarante ans elles lui avoient acquis une telle eſtime dans l'eſprit du Roi qui régnoit alors, qu'il n'avoit pas cru devoir moins faire pour les recompenſer, que de le recevoir Chevalier de l'Ordre d'*Alcantara*, & de le nommer Viceroi d'un de ſes plus beaux Royaumes.

DOM PEDRE juſques-là, n'avoit connu d'autres paſſions, que celles de la Gloire & de l'Ambition; envain, les plus belles Femmes de Madrid, & de toutes les Provinces d'Eſpagne s'étoient-elles efforcées à l'envie de lui plaire, auſſi frivolement avoient-elles étalé leurs charmes aux Combats des Taureaux, aux Tournois & aux Aſſemblées publiques; nulles d'elles n'avoient jamais pu ſe flâter de lui avoir donné la moindre émotion. Son cœur plus ferme que le Roc, & plus dur ſi l'on veut, que le Diamant, émouſſoit tous les traits qui lui étoient décochez.

Prévenu

Prévenu par une mâle éducation, des foiblesses qu'occasionne le commerce des Femmes, il les évitoit, & cette habitude continuelle à s'en deffier, l'avoit si fort aguerri contre leurs charmes, que plus elles étoient belles & moins il étoit complaisant; lorsque l'usage & les bienséances l'obligeoient à se trouver avec elles, son mépris pour le sexe, si l'on ose se servir de ce terme, étoit si bien connu, que jamais aucune n'avoit osé tenter de se l'asservir: l'entreprise paroissoit impossible & la vanité avoit toûjours retenu celles à qui sa figure & son air noble en avoient imposé.

L'on étoit encore dans ces tems où les Deffis & les Cartels étoient en usage; en vain, avoit-on un rang, de quelque qualité qu'on fût, l'on auroit passé pour un Cavalier méprisable, si l'on avoit osé refuser un combat proposé. Il est vrai que, lors qu'un Chevalier envoyoit son gand à un Homme distingué, il devoit faire assûrer qu'il étoit noble; on l'en croyoit à sa parole: s'il étoit vainqueur, son courage prouvoit sa naissance &

il pouvoit sortir de la lice la visiére baissée, mais si le contraire arrivoit, il falloit que le vaincu se fit connoître aux juges, & s'il avoit été assez téméraire pour en avoir imposé, il étoit puni comme un imposteur, dégradé des armes & banni pour jamais de sa Patrie.

La veille du jour que Dom Pédre devoit être reçu dans la Capitale de son Gouvernement, on vint lui annoncer qu'un Ecuyer d'un Chevalier arrivé pour le Tournois qui devoit être ouvert le lendemain, à cause de la fête, demandoit à lui parler. Le Viceroi étoit dans ce moment environné de tous les principaux Seigneurs de Catalogne, avec lesquels il régloit une partie des choses qui devoient être pratiquées pour les jours suivans. Cette annonce est aussi nouvelle qu'extraordinaire, leur dit-il, en souriant : vous verrez que quelque jaloux des graces que le Roi me fait, prétend s'en vanger en me portant un deffi, & en me mettant dans le cas d'être vaincu. Les principaux de l'Assemblée s'écriérent qu'il falloit

ren-

renvoyer l'Ecuyer, & que le Viceroi pour les prémices de son ministére, devoit abolir des coutumes aussi injurieuses à la Majesté Souveraine, qu'au rang de celui qui la représentoit : non ; non, que cet Ecuyer entre, reprit *Dom Pédre*, je suis trop ami de la Valeur pour l'humilier par de pareils endroits ; en un mot il ne sera pas dit, qu'un homme qui a fait jusqu'ici profession des Armes, profite de son élevation pour les avilir : les dignités n'amolissent point le cœur d'un Soldat, & s'il est vrai qu'on veüille en faire l'épreuve, je serai le premier à entrer en lice & à faire connoître que je suis digne de l'Eclat dont on a bien voulu m'honorer.

A peine *Dom Pédre* avoit-il achevé ces mots, que le Cavalier qui s'étoit fait annoncer parut, il se découvrit fiérement, salua l'Assemblée & remit son chapeau. A toi *Dom Pédre*, s'écria-t'il, en lui jettant un gand auquel étoit attaché un Cartel. Je l'accepte, reprit le Viceroi en le ramassant : salut à ton maître & victoire à moi.

L'Ecuyer s'en retourna sans repliquer après avoir salué le Viceroi & l'Assemblée. Il ne fut pas plûtôt éloigné que *Dom Pédre* se retirant à l'écart lut le deffi : il étoit conçu en ces termes.

CARTEL.

A toi brave *Dom Pédre* : je te deffie à pied ou à cheval : la lance en arrêt ou l'épée à la main, tu m'as offensé cruellement, il faut m'en faire raison ; & que l'un ou l'autre périsse : tu m'as vaincu une fois sans me livrer combat, nous verrons si la Victoire sera toûjours de ton côté ; les conditions sont, que si tu mors la poussiére, tu subiras le joug qu'il me plaira t'imposer, (*Sauf la Majesté Royale, ton honneur, ton devoir & les restrictions ordinaires.*) Si je tombe à tes pieds, tu feras de moi ce qu'il te plaira, (*Sauf à mon honneur seulement.*) A toi brave Dom Pédre : Salut.

LE CHEVALIER. *Virgo.*

Dom Pédre ne put s'empêcher de rire

rire & du Cartel & du nóm singulier qui le terminoit ; il y a sans doute, un mystére renfermé dans le nom de ce Chevalier, dit-il en lui-même, aussi-bien qu'à cette victoire que j'ai remporté sur lui sans le combattre. Les Seigneurs Catalans qui environnoient le Viceroi, jugérent à son air rêveur que le Cartel lui donnoit à penser, ils s'aprochérent de lui dans l'espérance qu'il leur en feroit part, mais ils ne connoissoient pas Dom Pédre : tout ce qui avoit raport à l'honneur étoit pour lui respectable, & quoique ce qui venoit de se passer eut l'air d'une plaisanterie, il garda le secret, il s'agissoit de combat, cela suffisoit, il en respectoit jusqu'au nom.

Le lendemain de la Réception de ce Grand-Homme, le Tournois fut ouvert comme il avoit été publié. Lorsque les Juges eurent pris place, on apela les tenants : Le Viceroi entra le premier dans la lice, il étoit monté sur un superbe Coursier Turc, dont l'allure sembloit se glorifier de porter un si brave Soldat.

Son Armure étoit noire aussi- bien que tout ce qui en dépendoit , il fit le tour de l'Aréne d'un air fier & qui sembloit annoncer la Victoire, fut saluer les Juges & se tint sous leurs balcons jusqu'à ce que son Adversaire parut.

Il ne se fit pas attendre : à peine les barriéres lui eurent-elles été ouvertes, qu'il s'éleva un murmure d'aplaudissement à sa vûë, il manioit un Cheval plus blanc que la Neige, harnaché de la même couleur : La taille du Chevalier qui le montoit n'étoit pas grande, mais elle étoit si bien prise, que malgré la cuirasse qui la couvroit, on démêloit qu'elle étoit fine & aisée ; ses armes étoient blanches aussi-bien que la plume qui flottoit au-dessus de son Casque, l'on ne pouvoit se lasser d'aplaudir & d'admirer cet aimable Chevalier. Il fit comme le Viceroi, le tour de l'Aréne, & lorsqu'il eut salué les Juges, il prit du Champ & attendit le Signal pour commencer le combat.

Le choc avec lequel les assaillants se rencontrérent fut si violent, qu'ils vuidé-

vuidérent l'un & l'autre les arçons, le Viceroi se remit bien-tôt en selle, & tournant la tête de son Cheval pour reprendre du térrain, il fondit ensuite vigoureusement sur le Chevalier aux armes blanches, qui moins prompt que son Adversaire, achevoit de se remettre du dérangement que lui avoit causée la premiére rencontre. Peu préparé à ce choc imprévu d'une lance poussée par un bras vigoureux, il tomba de son cheval dans l'Aréne, sans avoir pû se défendre de cette chute imprévue.

Si le Peuple éleva jusqu'au Ciel la valeur du brave *Dom Pédre*, il ne plaignoit pas moins le malheur du *Chevalier aux armes blanches*, pour lequel il s'étoit d'abord interressé: Le Viceroi sans s'arrêter à ces murmures differens étoit descendu de cheval, & l'épée à la main, en presentoit vainement la pointe à son Adversaire, pour l'obliger à lever la visiére & à se faire reconnoître. N'es-tu pas content de ton Triomphe, s'écria *le Chevalier aux armes blanches* avec un son de voix si doux qu'il surprit *Dom Pé-*

dre : pourquoi veux-tu m'ôter jusqu'à la consolation de dérober ma défaite & ma honte ? Qu'il te suffise de l'aveu que je fais publiquement, qu'il n'y a que toi seul dans monde, qui jusqu'ici ait été mon Vainqueur : sois généreux, n'en exige pas davantage : non, non, s'écria le Viceroi, je ne t'aurois vaincu qu'à demi, si j'ignorois qui tu es ; plus tu aportes d'obstacles à te laisser connoître, & plus je brûle du desir de t'éxaminer : cependant si tu crois que ta chute soit plûtôt un effet de mon adresse où du hazard que de ma valeur, reléves-toi, & recommençons le combat à pied, nous verrons si la fortune s'est trompée en me donnant l'avantage. Après ces mots *Dom Pédre*, presenta la main au *Chevalier* & l'aida à se relever.

Le Viceroi se préparoit à recommencer le combat, & son adversaire trop courageux accepta son offre généreux, & se présenta l'épée à la main, mais Dom Pédre s'étant aperçu, que le sang couloit à gros bouillons au défaut de l'épaulette de la cuirasse

rasse de son Ennemi, s'écria, arrêtes, tu es blessé, & je ne veux pas qu'il soit dit que je profite d'aucun avantage ; à peine eût-il proféré ces mots, que *le Chevalier aux armes blanches*, s'apercevant de sa blessure, jetta un grand cry & tomba à la renverse sans sentiment.

Dom Pedre ému sans en sçavoir la raison, accourut précipitamment vers son adversaire pour le secourir : mais, que devint-il lorsqu'il eut levé la visiére de son casque, en reconnoissant à la beauté d'un Visage fait pour être adoré, qu'il ne triomphoit que d'une jeune personne : ô Ciel s'écria-t'il quel est le principe d'une entreprise aussi extraordinaire ! se peut-il que j'y aye été trompé ? La crainte cependant que ce mystére ne fût divulgué & qu'il n'eut des conséquences désavantageuses pour sa belle ennemie le retint, il rebaissa la visiére de son casque & ordonna qu'on emporta ce Chevalier, dans son Palais, voulant, disoit-il, en avoir soin luimême & donnant à entendre qu'il le connoissoit particuliérement.

Il

IL fuivoit d'un pas fort trifte le brancart fur lequel l'on tranfportoit l'inconnuë, lorfqu'un de fes gardes lui dit que, l'Ecuyer du Chevalier bleffé, demandoit avec inftances à lui parler. Le Viceroi étoit trop inquiet d'éclaircir cette avanture pour héfiter un moment à l'entendre : il avoit une idée qu'il connoiffoit la perfonne qui venoit de jouer un rôle auffi dangereux. Seigneur, lui dit l'Ecuyer en s'aprochant de fon oreille, faites en forte que je vous parle fans témoin, & que le fecret foit ici gardé, je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous y convier. Le Chevalier que vous venez de bleffer fi malheureufement n'eft autre que la Princeffe de Caftille...... La Sœur du Roi, s'écria *Dom Pédre*, jufte Ciel ! que me dis-tu ? Ah ! ne perdons pas de tems en difcours fuperflus, preffons-nous de la fecourir : grand Dieu ! qui auroit pu prévoir jamais un fi prodigieux incident.

DOM PEDRE fe donna effectivement tous les foins néceffaires pour

que

que la Princesse fût promptement soulagée : heureusement sa blessure ne se trouva pas dangereuse, & son Chirurgien, auquel il avoit confié son Séxe sans la nommer, l'assura que dans peu elle seroit hors d'affaire. Le Viceroi fut consolé de ses nouvelles : un mouvement qu'il n'avoit pas ressenti l'intéressoit vivement pour cette guérison. Sans sçavoir d'où procédoit son inquiétude, il passoit à tous les instans du jour dans l'apartement de la Sœur du Roi pour aprendre de ses nouvelles. Ce n'étoit plus l'indifférent *Dom Pédre*, ce Soldat terrible qui n'étoit sensible qu'au plaisir de la guerre, l'Amour en avoit fait un amant tendre, compatissant & respectueux. Il ne s'aperçût de ce changement qu'avec indignation, il voulut y résister, & en rejetter la cause, sur le respect dû au Sang de ses Rois, mais il ne fut pas long-tems sans connoître, qu'un motif plus puissant étoit l'auteur de ses soins & de ses inquiétudes : il en rougit, voulut s'éloigner ou du moins en dérober l'aveu ; mais que pou-

voit-il, le trait avoit enfin porté, en vain eut-il voulu l'arracher.

Huit jours se passérent sans qu'il put être instruit de la raison extraordinaire, qui avoit engagé la Princesse à tenter une aussi périlleuse Avanture. Son Ecuyer, auquel il s'étoit adressé pour en aprendre la cause, s'étoit excusé sur les ordres qu'il avoit de garder son secret : quelques promesses qu'il fit, le Gentil-Homme fut fidel & ne trahit point la confiance de sa Maîtresse. *Dom Pédre* connut qu'il ne pouvoit espérer de lumiére à ce sujet, que de la Princesse elle-même, & il attendit avec impatience qu'elle fut en état de le recevoir, afin de mériter par ses soûmissions une grace qui lui devenoit de plus en plus chére & dont il craignoit de s'être rendu indigne, par le malheur qu'il avoit eu d'en triompher.

Le neuviéme jour, la Sœur du Roy se trouvant en état de parler, fit apeller le Viceroi : à peine fut-il entré qu'il se jetta aux pieds de la Princesse, & lui demanda les sincéres pardons du malheur qu'il avoit

eu d'oser la combattre & des suites de cette horrible attentat. Relevez-vous *Dom Pédre*, s'écria-t'elle, j'ai mérité par mon imprudence ce qui m'est arrivé, & vous n'avez aucunes excuses à m'en faire : plût au Ciel que je fusse aussi innocente que vous ! relevez-vous, s'écria-t'elle une seconde fois, avec un air de bonté, qui pénétra jusqu'au fond de l'Ame son vainqueur : j'ai des secrets à vous communiquer, il est tems que vous les sçachiez & que j'aprenne de votre bouche l'arrêt de ma destinée ; en achevant ces mots qui ne surprirent pas peu *Dom Pédre*, la Princesse soupira & lui parla en ces termes.

Vous n'ignorez pas la tendresse que le Roi mon Frere a toûjours eu pour moi, hélas ne s'est-elle pas manifestée dès qu'il a eu l'âge de raison ; quelqu'Enfant que je fusse dans ce tems, elle m'étoit précieuse & il sembloit que j'en connusses la valeur : je m'étois si fort habituée à être nourrie près de lui, que je ne pûs suporter sa séparation, lorsqu'il eut atteint l'âge, où on le retira des mains des Fem-

Femmes, pour le faire passer sous la discipline des Sages destinez à son Education. Ce changement me causa une telle douleur, que j'en tombai malade dès le lendemain : je n'avois que six ans alors & trop jeune pour sentir les judicieuses raisons qu'on m'allegua, je n'écoutai que mes regrets & mon desespoir. Il donna tant de frayeur, que le Roi en étant informé décida que l'apartement de mon Frere & le mien seroient contigus, & que je le verrois quand il me plaîroit.

CETTE condescendance de mon Pere me rendit la vie ; au bout de peu de jours je repris ma santé & ma joye : la crainte d'être séparée de l'objet de ma tendre amitié, me rendoit attentive à ne point le dissiper dans ses Exercices. J'étois présente à ses leçons, & insensiblement je pris tant de goût à tout ce qu'on lui montroit, que je voulus partager ses Etudes. J'y fis en moins de rien des progrès si considérables & je causai par-là une telle émulation à mon Frere, qu'il devint en peu de tems presqu'aussi

qu'aussi habile que ses Maîtres : nous étions l'un & l'autre l'admiration de toute la Cour.

Mon Pere charmé des dispositions que nous faisions paroître, en usoit aussi avec nous bien différemment de l'usage, qui rend un Roi rare jusqu'à ses propres enfans : il passoit avec nous une partie du tems qu'il pouvoit dérober à ses grands travaux, il s'en faisoit une dissipation agréable, & nous y répondions mon Frere & moi avec un tendre & respectueux retour.

Je ne me contentai pas d'aprendre les Sciences qui forment l'Esprit, j'accoutumai mon corps à tous les exercices, & malgré la molesse, qui semble attachée à notre Séxe, je sçavois la reparer, par une adresse admirable : de tems en tems l'on faisoit des petits Tournois ; & j'en sortois toûjours avec honneur.

J'avois atteint à peine l'âge de quatorze ans, que j'eus à pleurer la mort d'un Pere respectable, & qui sera regretté à jamais. La Couronne ne consola point mon Fre-

re d'une perte si précieuse, & les marques de desespoir qu'il donna dans cette occasion, ne furent point suspectes de politique & d'ostentation : vous faisiez alors, ô brave *Dom Pédre*, la guerre aux Mores & votre valeur étoit déja connue & montée à un point éminent.

LE Roi mon Frere, à qui son Prédécesseur avoit vanté cent fois votre mérite, jetta les yeux sur vous pour commander une Armée qu'il vouloit oposer aux Gaulois, lesquels menaçoient nos Frontiéres d'une irruption. Nous aprimes quelques jours avant que vous arrivassiez à la Cour, l'adieu terrible que vous aviez fait aux Mores, en leur livrant une Bataille dont la perte pour eux étoit si considérable, qu'ils étoient hors d'état de nous inquiéter de long-tems.

LA Relation qui en fut aportée au Roi, le surprit & l'enchanta à un point, qu'il ne cessoit de la loüer & d'en parler à tous ceux qui l'aprochoient. Hélas ! ces actions ne me furent que trop vantées : je ne me sentis d'abord prévenuë en votre

faveur,

faveur, que par le desir impatient de voir l'Auteur de toutes les merveilles qu'on publioit : vous arrivâtes, l'Amour n'attendoit que votre présence ; en me rendant des respects comme à la Sœur de votre Maître ; il décocha le trait fatal : à peine fûtes-vous éloigné que je m'en aperçus, que ne fis-je point pour l'arracher de mon cœur ! Combien de pleurs ne versai-je point à cette connoissance fatale ! mais inutiles efforts, vains regrets ; vous demeurâtes triomphant ; le trait demeura constamment attaché.

Vous fûtes commander l'Armée, chaque jour fut l'Epoque d'une nouvelle Victoire : mon cœur en partageant vos périls partageoit vos Honneurs ; au lieu de travailler à éteindre un fatal penchant, je m'en aplaudissois ; il me sembloit que la grandeur de vos Actions, dût servir d'excuses à celle de ma foiblesse ; ma raison elle-même en étoit fascinée ; tant il est vrai que le mérite l'emporte sur tous les autres égards, & que l'Amour fondé sur la Vertu, force

tous les obstacles qu'on lui peut oposer.

VOILA, ô *Dòm Pédre*, continua la Princesse *Emilie*, quelles ont été les commencemens de l'inclination que j'ose avoüer. Votre réputation d'Indifférence pour les Femmes, le mépris dont vous sembliez vous glorifier pour tout ce qui s'apelle tendres sentimens, m'a fait vivre jusqu'ici sans espoir. Combien de fois ne vous ai-je pas donné lieu de vous apercevoir de mes préventions pour vous. Si vôtre mémoire vous est fidèle, rapellez-vous ce jour où sous prétexte de vouloir aprendre de vous, les mœurs des Peuples dont vous veniez de triompher, je vous attirai dans mon Cabinet. Conbien de fois mes yeux ne vous aprirent-ils pas, ce qui se passoit dans le fond de mon cœur. Hélas! vous ne voulûtés pas les entendre, au contraire vous les évitiez, & je reconnus avec douleur que vous aspiriés au moment de vous éloigner de moi. Cette connoissance me causa tant de chagrin & me jetta dans une si grande mélancolie, que pour

pour ſa cacher à toute la Cour, j'obtins du Roi la permiſſion de me retirer à la campagne Mais mon éloignement ne ſervit qu'à me faire mieux ſentir, qu'il n'étoit point d'Azile où je puſſe me deffendre des inquiétudes de l'Amour.

ENFIN j'apris le juſte choix que le Roi venoit de faire de vous, en vous élevant à une dignité où il ne place ordinairement que ceux en qui il a le plus de confiance : je lui ſçus bon gré intérieurement de la juſtice qu'il rendoit à vôtre mérite, mais je réſolus de profiter de cet événement pour arriver à vôtre cœur. *Dom Pédre*, me diſois-je, ne hait les Femmes que parce qu'elles ſont foibles ; ſi je pouvois parvenir à le vaincre dans le Tournois qui ſera ouvert à l'occaſion de ſon inſtalation dans ſon Gouvernement, ne l'obligerois-je point à revenir de ſon antipathie pour l'Amour : je me berçai de cette chimére, elle prit crédit dans mon eſprit : Je me flâtai ſur les prémices de mon Education, & ſur le ſoin que j'avois eu de la cultiver. Je fis confidence de mes

mes desseins secrets au mari d'une de ses Femmes ; il fut effrayé de ma résolution & fit ses efforts pour m'en dissuader, mais l'ayant menacé que j'honorerois de ma confiance quelqu'un plus complaisant que lui, il se prêta à ce que je voulus, & me servit comme je le desirois.

UN mois avant le Tournois, je m'éxerçai tous les jours à manier le Cheval, la Lance & l'Epée : mon pressant desir me flâta au point, que je fus assez folle de me figurer que je triompherois d'un Homme, qui a cent fois triomphé de la plus haute valeur : l'événement m'a ouvert les yeux. Je n'ai rien de plus à vous dire, c'est à vous, ô *Dom Pédre*, à m'aprendre le reste & si vous avez assez d'Ambition & de fermeté pour vous honorer d'un titre après lequel les plus grands Princes ne dédaignent pas d'aspirer.

A PEINE la Princesse eut-elle cessé de parler, que le Viceroi devenu par ce recit le plus Amoureux des Hommes, se jetta aux pieds de la Princesse, & expia par les discours les

plus

plus tendres son indifférence passée.

L'ON s'imaginera aisément la satisfaction de la Princesse, lorsqu'elle fut convaincûë qu'elle lui avoit enfin inspiré de l'Amour. Le sien étoit trop vif pour consulter ce qu'elle devoit à son devoir & à son rang suprême. Le Viceroi lui-même, que la Sagesse & la Politique avoientgouverné jusqu'alors, au lieu de réprimer des mouvemens trop emportés & de les modérer, se laissa lui-même aveugler par le bonheur d'avoir plû à la Sœur de son Roi. L'Amour & l'Ambition lui dérobérent la connoissance du précipice qu'il se creusoit; il adopta sans aucune réfléxion tous les moyens que l'impatiente Princesse conçût pour serrer des nœuds si doux; le Secret fut envisagé comme le seul convenable dans l'occasion presente. Deux seuls témoins dont on connoissoit le zèle furent initiés à cet Hymen extraordinaire, & lorsqu'il fut consommé, la Princesse s'en retourna dans un Palais situé sur la frontiére, où elle habitoit depuis les commencemens de la passion qu'elle a-

voit

voit ressenti pour *Dom Pédre* ; Azile qu'elle avoit choisi dans l'Espérance que tôt ou tard son Amant fléchiroit à ses desirs.

QUANT à *Dom Pédre*, il retourna à Barcelonne pour vaquer aux devoirs de son Ministére, mais avant leur séparation, ces Epoux convinrent de la maniére dont ils devoient se voir, jusqu'à ce qu'ils eussent amené les choses au point que leur mariage fut déclaré ; ces mesures étoient prudentes, & il ne paroissoit pas possible que le Sécret fut jamais éventé.

CHAPITRE II.

APEINE trois mois étoient-ils passez que la Princesse Emilie se trouva grosse. Jusqu'à ce tems, elle n'avoit fait encore aucune réfléxion qui eut troublé la douceur de son Hymen : le seul éloignement de *Dom Pédre* faisoit tous ses chagrins ; mais les assurances continuelles qu'elle recevoit de cet Epoux chéri, & l'Espérance

pérance qu'elle avoit d'être bien-tôt réünie à lui, dissipoit aisément ces nuages ; il n'en fut pas de même à la connoissance de son Etat : comment le cacher à un nombre de Femmes qui l'environnoit & qui lui servoit d'autant d'Argus ? L'une d'elles honorée depuis long-tems de sa confiance avoit beau la rassurer sur les frayeurs que lui donnoit l'éclat, rien ne pouvoit la tranquiliser, chaque jour étoit pour elle un nouveau suplice : ce fut aussi vainement que le Mari de cette Femme l'assûra qu'il trouveroit les moyens de la mettre à couvert de la honte qu'elle envisageoit, rien ne lui paroissoit de certain que son Infamie, elle passoit les jours & les nuits à pleurer, il sembloit qu'elle préfageoit le sort qui lui étoit destiné.

Une situation si triste & si constante la fit enfin tomber malade, le Viceroi qui en fut averti vingt-quatre heures après, crut devoir à quelque prix que ce fut se rendre près d'Elle, avec l'espoir que sa presence dissiperoit une mélancolie qui

pourroit avoir les ſuites les plus dangereuſes : il ne fit part de ſon deſſein qu'à ceux qui l'aprochoient de plus près, & afin que l'on ne s'aperçût point à la Cour de ſon abſence, la veille de ſon départ il donna un grand Souper, & fit confidence aux principaux de la Ville qu'il alloit ſe renfermer pendant une quinzaine de jours dans l'intérieur de ſon Palais, & qu'il ne feroit viſible qu'à ſes ſeuls Domeſtiques, ayant, diſoit-il, un Projet d'une ſi grande conſéquence à digérer ; que la moindre diſſipation pouvoit détruire un travail de pluſieurs Années & qu'il étoit à la veille de réſoudre. Pour mieux inſinuer ce qu'il vouloit qu'on crut il donna ſes ordres à celui qui commandoit après lui, en lui ſignifiant que quelque choſe qui arriva, il ne prétendoit point être diſtrait, ajoutant ſeulement, qu'en cas d'affaires abſolument importantes & qui ne ſouffriſſent point de délai, il permettoit qu'on l'en avertit par écrit, & qu'en remettant les Lettres à ſon Capitaine des Gardes qui les lui feroit tenir

sur le champ, il enverroit les ordres nécessaires où paroîtroit lui-même s'il en étoit absolument besoin.

Ces mesures prises, le Viceroi partit la nuit suivante, après avoir averti son Capitaine des Gardes du lieu où il pourroit le trouver, en cas qu'il survint quelque affaire dont il faudroit lui rendre compte. Il vola vers la Princesse son Epouse, il la trouva si languissante qu'il crut devoir rester près d'elle quelque-tems, afin de déraciner entiérement la profonde tristesse qui lui rongeoit le cœur, sa présence parut la remettre & lui rendre peu-à-peu la santé; tant qu'il séjourna près de cette Epouse chérie, elle se conserva autant bien qu'on pouvoit l'espérer, mais à peine fut-il reparti qu'elle retomba dans l'état précédent.

Le Viceroi au desespoir de cette rechutte ne sçavoit de quel prétexte se servir pour faire un second Voyage; le premier expédient leur avoit réussi, mais le second l'embarrassoit. Il se trouve dans les Cours un nombre de Gens oisifs qui éxaminent &

qui remarquent tout : il avoit lieu de craindre, ou qu'on ne l'observa de près, ou qu'on ne rendit peut-être compte à Madrid de ses disparitions extraordinaires & des prétextes qui les couvroient. Il connoissoit trop le Roi pour hazarder de lui donner de la défiance; Ce Prince étoit bon, il récompensoit le mérite, & avoit pardessus tout cela une qualité très estimable & véritablement Royale, c'est qu'il ne se laissoit jamais prévenir contre Personne. Les raisons d'Etat lui faisoient recevoir tous les avis qu'on lui donnoit, son oreille étoit toûjours prête à écouter; mais son cœur ne donnoit jamais entrée aux traits de l'Envie. Il sçavoit discerner les causes qui agissoient, & il se conduisoit par ses propres lumiéres : quand il recevoit des avis que son jugement trouvoit difficiles à résoudre, alors il se servoit d'un moyen qui sembloit à la vérité, peu convenable à la Majesté d'un Roi, mais qui étoit infaillible; il vouloit voir par ses yeux; alors il croyoit & faisoit grace ou punissoit. Malheur à celui qui se trouvoit

voit dans ce dernier cas, il n'y avoit ni égards ni protections qui pussent le faire changer, son arrêt étoit sans apel & depuis son régne il n'en avoit jamais usé autrement.

CE que *Dom Pédre* avoit prévû arriva, à peine fut-il parti que *Gusman Dalnikaras*, Gouverneur d'une Province voisine, qui de tout tems lui portoit envie, & qui avoit toûjours cherché les occasions de lui nuire, averti (par un Emissaire secret qu'il tenoit à gage près de ce grand Homme afin d'éxaminer ses démarches,) qu'il disparoissoit de tems en tems de son Gouvernement, sans qu'on pût pénétrer les causes secrettes de cette conduite extraordinaire, imagina qu'elle pouvoit être suspecte à la Cour, & qu'il étoit de sa politique & de sa haine de l'en informer. Dans ce dessein il envoya un Courier au Roi, & lui écrivit les bruits qu'on publioit à cette occasion : sa jalousie eut soin de les grossir, & il se promit bien que si les menées de son rival, n'émanoient pas des Ordres Supérieurs, comme Dom Pédre l'a-

voit insinué dans les prétextes de ses disparitions, il n'en falloit pas davantage pour faire disgracier son Rival, ou du moins pour diminuer de beaucoup une faveur, qu'il avoit toûjours regardé comme un malheur qui troubloit le repos de sa vie, & qui nuisoit à son propre Avancement.

Si le plaisir de nuire est voluptueux, *Gusman* eut lieu de s'aplaudir de ses avis envenimés par les suites cruelles qu'ils occasionnérent.

Le Roi n'eut pas plûtôt ouvert le paquet qui lui avoit été envoyé, qu'il résolut à son ordinaire d'en faire usage, sans aprofondir qu'elles étoient les raisons qui engageoient le Rival de *Dom Pédre* à chercher à le noircir dans son esprit. Pour cet effet, il feignit une retraite à une Maison Religieuse, où sous les aparences de piété il se rendoit souvent, & où il paroissoit se renfermer avec un petit nombre des siens pour vaquer à la retraite. Ses ordres étoient si bien exécutez qu'il étoit quelque fois trois mois absent sans qu'on l'en soupçonna; c'étoit alors qu'il vérifioit

noit par sa propre connoissance, les avis qu'il trouvoit assez important pour mériter qu'il se donna lui-même la peine de les aprofondir.

MALHEUREUSEMENT pour *Dom Pédre* celui qui le regardoit sembla de cette nature au Roi ; plus ce Sujet lui étoit cher, & plus l'accusation lui paroissoit délicate & grave. Il partit *incognito* pour Barcelonne, avec le dessein secret que si *Gusman* lui en avoit imposé, il le puniroit rigoureusement de l'intention formelle d'avoir voulu noircir un Courtisan tel que l'accusé. Le Roi étoit déguisé en Courier & parut ainsi aux portes du Palais du Viceroi, en s'annonçant pour avoir des ordres de la derniére conséquence à lui communiquer.

LES Officiers de confiance que Dom Pédre avoit laissés à la garde de son Palais, & qui devoient répondre à ceux qui pouvoient le demander en son absence, étoient son Sécrétaire & son Capitaine des Gardes. Le premier qui reçut le Courier lui dit que son Maître ne voyoit per-

ſonne, & qu'il travailloit à des affaires d'une ſi grande importance, qu'il avoit deffendu ſous quelque prétexte que ce fût qu'on entra dans ſon Cabinet, mais qu'il pouvoit délivrer ſon paquet & qu'on lui en aporteroit la réponſe.

VOILA quel étoit le biais dont on étoit convenu, mais comme ſon Maître, ni lui, n'avoient pas prévû qu'il dût venir des ordres précis de la part du Roi, & que celui qui les porteroit, voudroit les remettre en main propre, le Sécrétaire ſe trouva dans un embarras extrême; & ne ſçachant comment s'en tirer, il dit au Courier, pour gagner ſans doute le tems de la réfléxion; qu'il alloit avertir ſon Maître & qu'il viendroit enſuite lui raporter la réponſe.

LE Roi étoit trop clair-voyant pour ne pas démêler combien ſa venue troubloit l'Officier de *Dom Pédre*: plus il vit de difficultés à lui parler, & plus il fut curieux de le voir & d'aprofondir ce myſtére. Son premier mouvement fut de ſuivre celui qui venoit de lui répondre,

mais

mais dans la crainte de compromettre le secret de son déguisement & de se faire repousser par les Gardes, il attendit le retour du Sécrétaire. *Menqués*, s'écria-t'il, à son premier Ministre qui l'accompagnoit ordinairement dans de pareilles occasions, j'envisage bien des choses, je crains que *Dom Pédre* n'ait des raisons importantes pour se faire céler, & que sa fidélité ne soit pas aussi pure qu'elle le devroit être : j'ai vû dans l'homme qui vient de me parler, un trouble qui m'est suspect, & au coup d'œil, je gagerois que le Viceroi est absent. Il est heureux pour *Dom Pédre* reprit le Confident qui étoit un homme droit, que Votre Majesté ne ressemble point aux Princes qui se laissent prévenir, & qu'elle ne condamne jamais un Sujet fidel sans l'entendre : autrement je tremble pour le Viceroi. Mais je me rassure sur la grande maxime qu'elle a déja mis si heureusement en usage, & j'espére que des preuves convainquantes d'innocence, dissiperont des nuages que des accusations, formées peut-être par l'En-

l'Envie, ont élevées ſur la tête de Dom Pédre. Le Roi aſſura *Menquès* que malgré ſes ſoupçons, il ne leur donneroit aucun crédit dans ſon eſprit, juſqu'à ce qui les eut parfaitement avérés: Le Monarque & ſon Confident s'entretinrent de ſemblables choſes pendant le tems qu'on les faiſoit attendre, il fut long. L'Officier ſe conſultoit avec le Capitaine des Gardes qu'il étoit aller joindre: il n'avoit promis au Courier de lui aporter les ordres du Viceroi, comme nous avons déja dit, que pour délibérer de la maniére dont il devoit ſe conduire dans une occaſion ſi délicate.

Apre's bien des projets, il fut arrêté qu'*Alvarez*, c'étoit le nom du Capitaine des Gardes, ſe mettroit dans lit de *Dom Pédre*, & repreſenteroit ſa Perſonne. Pour ôter tout ſoupçon, l'on devoit fermer ſi bien tous les jours, qu'il ſeroit impoſſible de diſtinguer aucun des traits de celui qui devoit joüer ce rôle. De cette maniére, diſoit l'Auteur de l'expédient, le ſecret ne ſera point éventé, le Courier n'a peut-être jamais vû

vû notre Maître, & quand cela seroit, il est assuré qu'il ne sera pas dans le cas de faire aucune distinction : pour ce qui est du faux qui va se trouver dans l'exposé qu'on a déja fait, on le corrigera en disant que le Viceroi n'a point voulu qu'on sçut l'extrêmité où il se trouve, dans la crainte de causer quelque révolution dans une Province aussi remuante que la nôtre, & que si on en fait un mystére d'abord, c'est qu'on n'imaginoit pas que le Courier eut des ordres si précis.

Le Capitaine des Gardes trouva l'expédient admirable, & les ordres ayant été donnés en conséquence à la chambre, *Alvarès* prit la place de son Maître, & le representa dans son lit.

A peine toutes ces choses furent-elles dans l'ordre prémédité que le Sécretaire revint trouver le Roi qui commençoit à s'impatienter de ce qu'on le faisoit attendre si long-tems. Il ne fut pas peu surpris d'aprendre la maladie qu'on suposoit au Viceroi, & il se laissa conduire dans son apar-

apartement avec une certaine déffiance qui lui donnoit à penser qu'on le trompoit. Le Sécrétaire, qui, selon ce qui a été dit, vouloit donner un air de vrai-semblance à la feinte, dit au Courier prétendu, que sans les ordres qu'il lui avoit fait voir, on se seroit bien donné de garde de lui aprendre la vérité de la situation du Gouverneur; en ajoûtant comme par maniére d'avis, qu'il falloit absolument s'observer dans une occasion aussi délicate, & ne laisser échaper aucun discours qui pût laisser entrevoir ce qui se passoit. Ne soyez pas surpris au reste, continua le Sécretaire, si je m'étens si au long sur cet article, c'est que je me défie de la foiblesse de notre Maître. Cependant comme je sçais ses intentions à ce sujet, je cherche à tout prévoir sur un article aussi important.

Le Roi promit ou pour mieux dire, feignit d'entrer dans tout ce qui lui fut dit: cependant quelque bien colorée que fut la suposition, il ne changea point de sentiment & jugea

jugea bien qu'il se passoit des choses extraordinaires. Il entra dans la chambre du Viceroi, avec le dessein de n'en pas sortir, sans être parfaitement éclairci des soupçons qu'il avoit conçû : il falloit se gouverner avec adresse pour ne se pas compromettre & pour n'être pas reconnu : la chose n'étoit pas aisée, & il avoit besoin de toute la politique dont il se piquoit pour y parvenir.

CHAPITRE III.

CEPENDANT le Capitaine des Gardes joua si bien son rôle, & contrefit si parfaitement un homme accablé de son mal, que le Roi en auroit été infailliblement la dupe, si sa voix ne l'eut point trahi. Mais quelque bas qu'il s'énonça, ce Prince reconnut la supposition. Il remit son paquet afin de ne donner aucun soupçon, l'ordre qui y étoit renfermé portoit que Dom Pédre se rendît à la Cour sur le champ. L'Officier

ficier feignit de n'avoir pas la force de l'ouvrir ni d'y répondre : le faux Courier entra dans tout ce qu'on voulut, & demanda ſeulement une lettre qui contint les raiſons pour leſquelles il ne rapportoit point de réponſe, afin que le Roi, diſoit-il, ne ſe plaignit point de ſon exactitude. La demande étoit ſi fort à ſa place & convenoit ſi bien au embarras préſents, qu'elle fut ſur le champ accordée. Le Sécretaire feignit de parler à l'oreille de ſon Maître, prit le paquet & paſſa dans un Cabinet voiſin, en diſant au Courier qu'il alloit revenir dans le moment & lui raporter ſes dépêches.

Le Roi en l'attendant fit réflexion aux excuſes d'un pareil manége, il ne douta point de la vérité de l'accuſation de *Guſman Dalinkaras* : il conçut dans le moment les moyens d'éclaircir entiérement un myſtére qui lui paroiſſoit ſi important : à peine le Sécretaire l'eut-il renvoyé, qu'il rejoignit *Menquès* & lui fit part du deſir qu'il avoit de ſurprendre *Dom Pédre*. Il eſt abſent ſans doute,

lui

lui dit-il, il a donné des ordres comme tu vois, mais comme il n'en prévoyoit pas de si précis, l'on ne manquera pas de lui envoyer le paquet que j'ai aporté, & de l'avertir des ordres que j'ai supposé que j'avois de lui rendre en main propre; il ne s'agit pour ne point manquer l'occasion que j'imagine, que de se tenir prêt à partir & de suivre adroitement le premier courier qu'on va sûrement dépêcher à *Dom Pédre*. La nuit s'avance & selon les apparences nous n'aurons pas à attendre long-tems.

MENQUE's fut de l'avis du Roi, il se chargea de faire tenir des chevaux prêts, & pendant ce tems le Prince fit lui-même le guet; sous prétexte de se rafraîchir, comme c'est assez la coutume d'un Courier, il se rendit dans une petite hôtellerie qui faisoit face au Château, & où il n'y pouvoit entrer n'y sortir personne qu'il ne l'entrevît aisément.

CE que cet habile Prince avoit prévu arriva, à peine en fut-il sorti que le Sécretaire & le Capitaine des Gardes,

Gardes, convinrent d'avertir le Viceroi, de la Scène qu'ils venoient de jouër afin qu'il prit ses mesures là-dessus : le Capitaine des Gardes se chargea lui-même de l'en instruire, il envoya des ordres à la poste pour qu'on lui amena des Chevaux, & pendant ce tems, il se dispofa à partir.

MENQUE's qui en donnoit de pareils alors, se trouva présent à ces ordres venus du Gouvernement, & il ne douta pas qu'ils ne regardassent l'affaire que le Roi avoit soupçonnée. Dans cet esprit, il fut trouver le Prince & l'avertit de ce qu'il venoit d'entendre ; il fut décidé qu'on se tiendroit à la poste, & qu'on suivroit le premier Courier qui en partiroit.

POUR abréger un détail un peu long, mais important au fait qui va suivre, le Capitaine des Gardes fut suivi si adroitement qu'il ne s'en apperçut point.

LE Roi qui craignoit qu'il n'en fut reconnu, ne marchoit après lui que d'une distancefort éloignée, & n'étoit guidé que par le bruit que faisoient

les chevaux d'Alvarès.

Il arriva de cette maniére au point du jour, à un village où le Capitaine des Gardes descendit : là Alvarès quitta ses chevaux, sortit seul à pied & entra dans un château distant d'une portée de fuzil par une porte secrette qu'il ouvrit : le Roi qui l'avoit fait suivre subtilement par *Menquès*, jugea que c'étoit-là le lieu où *Dom Pédre* se cachoit avec tant de précaution. Il ne s'agit plus que de sçavoir à présent en quel endroit nous sommes & à qui appartient ce Château, s'écria-t'il ; mais après s'en être informé ; qu'elle fut sa surprise extrême en apprenant qu'il appartenoit à *Emilie* & que c'étoit là le lieu de sa retraitte. En partant de la Cour, cette Princesse en avoit supposé un autre, le Roi la croyoit dans l'Arragon, c'étoit de cette Province dont il recevoit ses lettres : il la retrouvoit dans les Climats de Barcelonne. Pourquoi donc tant de soins à se cacher d'un Frere qui l'avoit toûjours si tendrement aimé ; en falloit-il d'avantage pour donner

 lieu

lieu aux plus cruels ſoupçons !

LE Roi étoit trop vif & trop pénétrant pour ne pas démêler une partie de ce qui ſe paſſoit : qu'entrevois-je, s'écria-t'il, en frappant du pied la terre. *Emilie* ſeroit-elle aſſez ennemie d'elle-même, pour me donner lieu de me plaindre de ſa conduite ? te ſouvient-il, *Menquès*, de la répugnance que j'eûs à lui permettre de ſe retirer de la Cour ? rapelle-toi cette tendre union qui avoit toûjours ſubſiſté entre nous, & cette amitié vive de ſa part qui la mettoit à la mort dès qu'elle étoit abſente de moi : quelques-jours après ces réflexions, ne conviendras-tu pas que je devois ſoupçonner par l'empreſſement de ma Sœur à s'éloigner de moi, qu'elle en avoit des raiſons importantes & qu'il me convenoit de les approfondir. Aujourd'hui je la retrouve à deux cens lieuës de l'endroit où je la crois & en faveur de qui, Juſte Ciel ! d'un traître, qui a oſé ſans doute & l'aimer & lui plaire. Ah ! *Menquès* que je ſuis malheureux ajoûta le Prince, je me vois

dans

dans la cruelle néceſſité de me ſouvenir que je ſuis un grand Roi, & que comme tel il me convient de vanger ma gloire & ma reputation ternies ſans doute, par les affronts les plus ignominieux !

QUELQU'ENVIE qu'eut *Menquès* de ſervir la Princeſſe & Dom Pedre, il n'oſa pas dans ce moment l'entreprendre, les aparences étoient trop déciſſives, & il connoiſſoit trop bien le Roi pour tenter ce généreux deſſein. Autant le Prince étoit-il franc & bon envers ceux qu'il croyoit dignes de ſa faveur, autant étoit-il deffiant & ſoupçonneux, lors qu'il ſe croyoit fondé dans ſa façon de penſer, il n'y avoit que des preuves autentiques qui puſſent le faire revenir, & comme il a été déja dit, il ne s'en rapportoit jamais qu'à lui même dans ces ſortes d'occaſions : l'envie & les noires pratiques ne ſervoient de rien à ſa Cour, il ſuffiſoit d'être droit & de faire ſon devoir pour être à l'abri de l'envie & des mauvais deſſeins.

APRE'S plus d'une heure d'une

méditation profonde, le Roi dit à son premier Ministre de l'écouter attentivement : je viens s'écria-t'il de trouver un moyen infaillible pour être instruit de tout ce qu'il faut que je sçache. Le premier Ecuyer de ma Sœur m'est connu, il a servi longtems dans mes troupes, & il sçait trop ce qu'il doit à son maître pour lui en imposer : tu le connois, va Menquès le trouver de ma part, dis-lui que je suis ici, que je veux lui parler & qu'il te suive sur le champ. Il ne faut lui laisser ni le tems de se consulter, ni de faire part de mon arrivée à ma Sœur : celle d'*Alvarès* a dû, sans doute apporter bien du trouble ; peut-être même *Dom Pédre*, est-il à la veille de m'échaper, il n'y a point de tems à perdre. Je serois au désespoir d'être obligé de me vanger publiquement, il me convient de punir les coupables sans que ma Gloire en souffre, & je ne le puis qu'en les surprenant afin d'en user alors comme il me convient avec un traître, dont tout le sang ne suffiroit pas encore pour me vanger de l'affront qu'il fait à celui de ses Rois.

Men-

MENQUÉ's trembla de ces terribles paroles, il connoissoit son maître, & il ne doutoit pas des malheurs qui étoient à la veille d'arriver : mais il obéït. Il se rendit au Château, se fit annoncer à *Domingo*, c'étoit le nom du premier Ecuyer d'*Emilie*, comme un compatriotte qui lui apportoit des nouvelles de sa Famille, afin de ne donner aucun soupçon & de pouvoir lui parler plus aisément. Qu'on juge de la surprise extrême de *Domingo* en reconnoissant le premier Ministre : il en tressaillit jusqu'au fond du Cœur, mais que ne devint-il pas après que *Menqués* lui eut exposé ses ordres : s'il s'en fût cru, il eut pris la fuite sur le champ, il avoit bien des choses à se reprocher, & il ne doutoit pas que le Roi irrité du mystère qu'il lui avoit fait de tout ce qui s'étoit passé, ne s'en ressentit en lui faisant perdre la vie. Le premier Ministre qui démêla son trouble & ses craintes le rassura, en lui faisant espérer que sa soûmission & sa sincérité lui mériteroient sa grace, & en lui promettant qu'il feroit

feroit fes efforts pour la lui faire accorder.

MALGRE' ces affûrances, *Domingo* fuivit *Menqués* en tremblant, & il fortit du Château fans avoir parlé à perfonne. Le Roi dès qu'il le vit, lui demanda avant tout, ce que faifoit *Dom Pédre* & fi l'arrivée d'*Alvarés* ne lui faifoit point méditer fon départ? *Domingo* qui avoit lieu de s'attendre aux reproches les plus vifs, fe trouvant raffûré par la tranquillité que marquoit le Roi, lui répondit que Dom Pédre avoit réglé, qu'il partiroit la nuit fuivante pour fe rendre à la Cour où il étoit mandé, & qu'il paroiffoit d'une inquiétude extrême d'un Ordre fi précis & auquel il s'étoit fi peu attendu.

Aprés que le Prince fe fut tranquilifé de ce côté, il regarda fixement le premier Ecuyer de fa Sœur, vous ne m'avez point averti, Domingo, lui dit-il, de tout ce qui fe paffe chez la Princeffe *Emilie*. Je fçais de bon lieu bien des chofes, je vous ai mandé pour m'en faire le détail: de votre fincérité dépend votre grace ou votre puni-

punition, c'eſt à vous à choiſir & à prendre garde ſur-tout de m'en impoſer.

DOMINGO ſe crut perdu à ces mots prononcés avec aigreur, il ſe jetta aux pieds du Prince, s'avoua coupable & convint que malgré ſon attachement pour la Princeſſe, il auroit dû s'opoſer à ſa Paſſion pour *Dom Pédre*, & en cas que ſes remontrances reſpectueuſes euſſent éte inutiles, en faire part à ſon Souverain: après cet aveu il entra dans le détail du commencement de l'Amour d'Émilie pour le Viceroi: révéla le ſecret du Combat dont on a parlé, raporta le Mariage ſecret qui s'étoit enſuivi, & termina ſon récit par l'état languiſſant où la Sœur du Roi étoit plongé, & par l'obligation où étoit Dom Pédre de la voir mourir de langueur.

LE Roi fut tranſporté de la plus vive colére en apprenant ces choſes, il n'y a qu'un ſeul moyen pour te ſauver de mon indignation, dit-il à *Domingo* en le regardant avec fureur, c'eſt de m'introduire dans l'Appartement de ma Sœur la nuit prochaine,

&

& de faire en sorte que je surprenne le perfide qui me deshonore si cruellement : à ce prix je te donne la vie & je te permettrai de te retirer dans d'autres Climats.

DOMINGO qui comprit une partie des raisons qui obligeoient le Roi à éxiger de lui ce qu'il demandoit, frémit de devenir l'instrument de sa vengeance & garda un silence profond. Le Roi qui pénétra ses craintes le rassûra : fais ce que je te dis, continua-t'il, & ne cherche point à démêler mes intentions secrettes, qu'il te suffise de sçavoir que je ne tremperai point mes mains dans le sang de ta Princesse ; tout le reste doit t'être indifférent.

CETTE considération détermina le malheureux & trop craintif Domingo, il promit au Roi qu'il l'introduiroit secrettement dans l'Apartement de la Princesse, & qu'il se conduiroit avec autant de fidélité dans cette occasion délicate, que le Roi seroit servi avec tout le secret qu'il recommandoit. Le Prince parût satisfait de cette assurance, & le

le renvoya en lui promettant une seconde fois qu'à ce prix il oublieroit sa faute, & qu'il lui donneroit les moyens de ne pas regretter la place dont il alloit être privé.

PENDANT que ces choses se passoient à l'Hôtellerie, *Dom Pédre* raisonnoit avec *Alvarés* sur la conduite qu'il devoit tenir, dans l'occasion fatale où il se trouvoit, il ne doutoit pas que l'ordre qu'il recevoit de se rendre sur le champ à la Cour, ne fut motivé par des causes qui interressoient son Amour. Je suis trahi *Alvarés*, s'écria-t'il, & je ne puis soupçonner d'où le coup part, je ne doute pas que je n'aille porter ma tête au Roi : de l'humeur même dont je le connois, je n'en attens aucune grace. S'il est vrai que l'ordre qu'il me donne de paroître à ses yeux ait raport à mon Mariage avec la Princesse, croirois-tu même que je ne rougirois pas de mon crime, & que je serois bien fâché de ne l'avoir point commis. Je mourrai ; je m'attens à périr, mais j'emporterai du moins au tombeau la consolation &

TAYLOR INST. OXFORD

l'honneur suprême de m'être allié au Sang de mes Rois.

ALVARE's qui étoit moins généreux, où qui faisoit plus de cas de la vie que le Viceroi, ne goûtoit pas tout-à-fait ce sentiment; il étoit de l'opinion au contraire qu'elle étoit trop précieuse pour la prodiguer aussi frivolement: il fut d'avis qu'il valoit beaucoup mieux laisser passer la premiére colére du Roi, suposé qu'il fut trop instruit de ce qui se passoit & se justifier de loin, que d'aller au devant des malheurs qu'il prévoyoit. Il apuya ce sentiment d'une forte considération, il alléguoit que la Princesse, dans l'état où elle étoit succomberoit au desespoir de sa perte, & qu'en prenant le parti de fuir avec elle, il la mettroit à couvert, aussi-bien que le fruit qu'elle portoit dans son sein, de tous les malheurs qu'un Héroïsme déplacé alloit occasionner. Il apuya ces fortes raisons de plusieurs motifs plus pressants les uns que les autres, & son intérêt personnel, qui lui faisoit craindre avec justice, d'être compromis dans les occurences,

fit

fit valoir si fortement son sentiment que *Dom Pédre* en fut ébranlé : En un mot il consentit de prendre les mesures nécessaires pour éviter les chagrins funestes dont il étoit menacé.

Dès qu'il eut pris ce parti, il en fit part à *Emilie*, après l'avoir prévenuë avec tous les ménagemens possibles des justes craintes dont il étoit allarmé. Quoique la Princesse dût s'attendre de jour en jour à de semblables nouvelles, elle en pensa mourir de frayeur ; elle fut pendant plus d'une heure sans pouvoir revenir de son trouble. Cependant après avoir fait les réflexions les plus cruelles les unes que les autres, & pensé que dans une circonstance aussi fatale, il étoit moins question de pleurs que de fermeté, elle fut du même sentiment que *Dom Pédre*, & elle jugea que la fuite étoit le seul parti qu'elle devoit prendre : si quelque chose fut capable de la rassûrer dans ces tristes momens, ce fut la consolation d'être suivie d'un Epoux qu'elle aimoit si tendrement, & pour-

lequel elle auroit sacrifié jusqu'à sa propre vie. Cent témoignages réciproques du plus parfait amour terminérent la scêne la plus touchante, & il fut décidé après une meure délibération, qu'en quelque endroit qu'*Alvarès* fut apellé, la France seroit l'Azile où l'on se mettroit à l'abri de la colére du Roi, & où l'on attendroit une destinée plus favorable & plus heureuse.

Si la Princesse eut été en état de suivre *Dom Pédre* dès la nuit suivante, comme on en étoit convenu, ils eussent évité l'un & l'autre le malheur affreux qui les menaçoit, l'allarme cruelle à laquelle elle s'attendoit si peu l'avoit tellement saisie, qu'elle se trouva accablée à la fin du jour au point qu'on n'osa l'exposer à partir.

Le Viceroi qui n'avoit garde de soupçonner que le Roi fut si près de lui détermina lui-même ce délai : il craignit qu'en voulant éviter un malheur peut-être imaginaire, il ne courût des risques plus réels. La Sœur du Roi étoit si languissante & si

si péu en état de soûtenir une grande route, qu'il craignoit qu'elle ne succomba : il espéra qu'un jour suffiroit pour la tranquiliser ; & pour l'accoutumer enfin à un projet aussi hardi, & quelle n'avoit osé résoudre qu'en fremissant & à la derniére extrêmité.

CETTE décision fatale fut le principe de bien des malheurs : Le Roi qui avoit attendu avec une impatience furieuse la fin du jour, profita des ténébres de la nuit pour se rendre aux environs du Château. *Domingo* vint le chercher comme il en étoit convenu, & il l'introduisit dans l'intérieur du Château par une porte du Parc, & le fit passer avec *Menqués* dans un apartement voisin d'*Emilie*, où il devoit venir le prendre, dès que *Dom Pédre* & *Emilie* seroient retirés dans le leur.

LE silence profond qu'observoit *le Roi d'Espagne* faisoit augurer à son premier Ministre combien ce Prince souffroit de sa situation. S'il m'étoit permis de parler, Seigneur lui dit-il, j'oserois representer une seconde

fois à Votre Majesté, les risques où elle s'expose en voulant satisfaire une juste vengeance : n'auroit-il pas été plus prudent qu'elle ne se compromit point elle-même & de laisser ce soin à quelque sujet ? *Dom Pédro* est brave, il est à présumer que *Domingo* a gardé le secret, & dans l'ignorance où il va se trouver, n'ai-je pas lieu de trembler pour des jours.... Sois tranquile *Menquès*, interrompit le Prince ; j'ai mes desseins, tu les aprouveras dès que je t'en aurai fait part.

LE premier Ministre ne sçut qu'augurer de ce discours, il se tut & attendit avec une impatience mêlée d'effroy, à quoi aboutiroit une avanture si terrible. Eut-il jamais pu soupçonner ce qui en devoit arriver.

DOMINGO avoit placé le Roi si favorablement, que les illustres coupables ne pouvoient entrer dans leur Appartement qu'ils ne fussent entrevûs : ils ne tardérent pas à paroître. Le Roi frémit en distinguant sa Sœur ; elle avoit un de ses bras passé sur le col de *Dom Pédre*, & il étoit aisé à reconnoître par la difficulté qu'elle

avoit

avoit à marcher, qu'elle étoit dans un état bien triste & très languissant. *Dom Pédre* la soûtenoit avec un air de complaisance & d'amour qui le rendoient cent fois plus criminel aux yeux du Monarque irrité. *Menquès* tu les vois ces perfides ! lui dit ce Prince à l'oreille, crois-tu que mon ressentiment soit fondé, ce n'est pas cependant encore assez pour me déterminer.

A PEINE le trop fidel *Domingo*, eut-il connu que *Dom Pédre* & *Emilie* étoient endormis, qu'il vint trouver le Roi, pour l'introduire dans leur appartement : voici l'instant fatal, Seigneur, s'écria-t'il en se jettant à ses pieds, oserois-je tenter de fléchir un courroux légitime, en faveur d'une Princesse qui vous aima toûjours avec tant de vénération : que Dom Pédre périsse puisqu'il le faut, mais que votre miséricorde extrême ... reléves-toi, interrompit le Prince avec un sens froid extraordinaire, tes priéres ne peuvent servir qu'à m'aigrir : fais-moi passer chez la *Princesse*, ouvres avec le plus de

précaution qu'il se pourra les rideaux de son lit, afin qu'elle ne soit pas réveillée, que je voye seulement les coupables, & ne t'embarrasse pas de ce qui en arrivera.

L'ORDRE étoit positif, le Roi sçavoit les donner avec un ton qui ne souffroit point de replique : *Domingo* obéït, le Prince est introduit, on ouvre le rideau & à la lumiére d'une bougie de veille, il reconnoît Dom Pédre, & sa Sœur endormis dans les bras l'un de l'autre. C'en est assez, dit-il, & il se retire. *Menquès* & *Domingo* ne sçavent s'ils dorment ou s'ils veillent; s'attendoient-ils après tant d'allarmes secrettes & qui paroissoient si bien fondées à des suites si tranquiles? Le Roi sort du Château, ordonne à Domingo de garder un secret inviolable, remonte à Cheval avec son Ministre, & marche le reste de la nuit sans proférer un seul mot.

A PEINE le jour parut-il, que *Menquès* inquiet d'un silence si profond, & qui désignoit si bien le trouble le plus cruel, jetta les yeux sur le Prince dans l'espérance de démêler

ce qui se passoit dans son ame. Non-seulement il paroissoit plongé dans une profonde douleur, mais même il crut entrevoir des pleurs. Seroit-il possible, Seigneur, lui dit-il, en osant enfin rompre le silence, que Votre Majesté qui vient de me donner une si grande preuve de l'empire qu'elle a sur elle-même, se repentît d'une action héroïque qui est sans exemple & qui n'en aura peut-être jamais? Non, non, qui a sçû se surmonter assez pour contraindre une juste fureur, sçaura étouffer.... Que tu me connois peu, interrompit le Roi, si tu te persuade que cette tranquilité aparente soit l'effet d'un Héroïsme qui ne peut tomber sous les sens. Quoi! *Menquès* croiroit que son Maître, que son Roi, pardonneroit des affronts les plus ignominieux: non, non, tremble pour les coupables, je n'ai différé le suplice que pour le rendre plus effroyable: le crime est épouvantable, la punition doit être terrible: voilà le motif de cette grandeur d'ame dont tu me louë: aprens à me connoître, *Menquès*;

Menquès, je n'ai pas voulu punir les coupables ſans avérer leur crime : je pouvois être ſéduit par les aparences : on pouvoit me tromper & mes yeux ne me trompent jamais. J'aurois trop honoré les Criminels en les puniſſant d'une main reſpectable : D'ailleurs, qu'eſt-ce que la mort ? Un inſtant de douleur. Il faut qu'ils vivent les cruels qui m'ont deshonoré avec tant de cruauté, mais qu'ils vivent en mourant mille fois tous les jours : oüi, *Menquès*, leur ſuplice eſt reſolu, tu me verras moi même les conduire ſur le théâtre affreux, où je veux qu'ils périſſent par leurs propres coups : ce tendre amour qui fit leur forfait ſe changera en fureur, ils languiront, ils périront peu-à-peu, & après s'être livrez au plus cruel deſeſpoir, ces amans perfides ſeront dans l'horrible obligation de ſe dévorer l'un & l'autre, & de maudire, en finiſſant leur vie infâme, l'exécrable inſtant, qui les mît dans le cas fatal de ſe connoître, & de reſſentir l'un pour l'autre un ſi malheureux penchant.

MENQUE'S

MENQUE's frémit à ces terribles paroles, ce fut en vain qu'il voulut adoucir un si furieux ressentiment : le Roi s'étoit décidé, l'Univers entier à genoux n'auroit pû le faire changer : il se rendit à un Port de Mer voisin, là il se fit reconnoître pour ce qu'il étoit, ordonna qu'on lui tînt un Vaisseau prêt à mettre à la Voile, partit le lendemain à la tête d'un détachement d'élite, & reprit le chemin du Château d'*Emilie*; il n'entra dans le village que vers le milieu de la nuit : ô tristes Epoux vous êtes dans les bras du sommeil, se peut-il qu'un pressentiment affreux ne vous fasse prévoir l'instant effroyable qui va vous perdre à jamais ?

MENQUE's avoit pris les devans avec ordre de voir *Dominge*, & de l'obliger à lui tenir les portes du Parc ouvertes, le Roi entra dans le Bois avec son détachement, choisit quatre des principaux Officiers, leur recommanda le silence & le secret sur leur vie, & se fit suivre par eux jusqu'à l'Apartement de la Princesse, où il les mit en embuscade. Après leur

leur avoir recommandé de n'en laisser sortir personne, il y entra accompagné de *Menquès*, tous deux le sabre à la main : *Domingo* qui portoit un flambeau frémit, il chancelle, à peine a-t'il la force d'éclairer le lit fatal : *Menquès* tout prévenu qu'il est, ose à peine s'aprocher : un coup d'œil le rapelle à lui, le Roi parle, il est obéï.

EMILIE frapée par l'éclat du flambeau ouvre les yeux la premiére, reconnoît le Roi son Frere, jette un cri affreux & perd le sentiment. *Dom Pédre* éveillé par ce cri, veut se jetter en bas du lit en reconnoissant son Maître... arrêtes Scélérat, s'écrie le Roi, en lui mettant la pointe de son sabre sur la gorge, il est inutile que tu me résiste, il faut fléchir à ta destinée, tu as sçû m'offenser, il te convient d'essuyer ma vangeance. Le Viceroi sans défense à la merci de son Souverain, veut en vain le fléchir. Prens ma vie, lui dit-il, en joignant les mains avec soumission, si tu n'es pas content fais moi souffrir les suplices les plus affreux, mais pardonne

pardonne à la Princesse, je suis le seul coupable: moi seul je l'ai séduit, moi seul je dois souffrir de mon crime. Si cet égard ne te touche point, respecte au moins le fruit qu'elle porte dans son sein, c'est ton propre Sang, c'est un innocent qui ne doit point périr pour le crime de ceux qui l'ont fait naître: mais, que dis-je? c'est le Ciel même qui lui donne la vie, si tu ne respecte pas ce sang précieux, respecte du moins son ouvrage, ma vie ne suffit-elle pas pour le vanger.

Le Roi ne daigna pas répondre à ces representations touchantes, il s'étoit muni de deux masques de fer en partant de sa Cour, dont les serrures étoient faites avec tant d'art, qu'il étoit impossible de les ouvrir ni que le visage qu'ils renfermoient pût jamais être vû, sans qu'on arracha la vie à ceux à qui ils devoient être mis: il en couvrit le visage de *Dom Pédre* & de sa Sœur,& aprés les avoir fermez selon le secret qu'il possédoit seul, il fit apeller les Officiers qui gardoient l'Apartement. Ces illustres &

trop

trop malheureux coupables leur furent remis, ils furent chargez de chaînes, & portez dans un Carosse exactement fermé, que le Roi avoit fait amener pour cet effet.

APRE'S ces actes terribles, le cruel Prince donna les ordres du départ, on reprit le chemin du Port de Mer, où on n'entra aussi que la nuit, là il fit enlever la Princesse & *Dom Pédre* du Carosse, & ils furent transportez dans le Vaisseau qui attendoit ses ordres : il y entra avec *Menquès*, congédia le détachement, fit distribuer une gratification extraordinaire à tous ceux qui l'avoient suivi en ordonnant à tous, sous peine de la vie, d'observer le secret le plus religieux, & de ne jamais parler en aucune maniére de tout ce qui venoit de se passer.

PENDANT que le Vaisseau fend l'onde, & que le Prince barbare s'aplaudit de ses cruautez, l'on doit faire observer quelques particularitez essentielles pour l'intelligence du terrible fait dont nous n'avons fait que tracer l'ébauche : il est d'une

trop

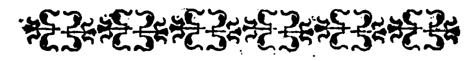
trop grande importance pour qu'on laisse quelque chose à desirer.

Le Roi s'étoit conduit dans cet affreux projet avec une prudence si parfaitement méditée, qu'il n'y avoit que *Menquès*, *Domingo*, & lui qui en eussent le Secret. Personne des gens de la Princesse & de *Dom Pédre* ne sçavoit que le Roi avoit paru, il n'y avoit que le Gouverneur du Port de Mer qui pût soupçonner que les prisonniers qui venoient d'être enlevez fussent *Dom Pédre* & *Emilie*, en aprenant qu'ils étoient disparus : aucun des Officiers, quand même ils eussent osé risquer de parler, ne pouvoit raisonner que sur des conjectures. Les Masques de fer dont ces illustres malheureux étoient couverts, étoient un obstacle à leur curiosité, que le Prince avoit rendu inutile. Prévoyant donc n'avoir à se défier que du Gouverneur & de *Domingo*, (car pour son Premier Ministre il en étoit sûr & ne craignoit rien de son indiscrétion ;) que fit le Roi pour que son secret ne courut aucun risque? Il fit monter sur son Vaisseau ces deux Hommes dans

la

la résolution de les descendre aux premieres isles qu'il trouveroit assez éloignées, pour ne pas craindre qu'ils pussent jamais revenir dans ses Etats.

A L'EGARD du Vaisseau qu'il montoit, il avoit résolu à son retour, de donner des Ordres si périlleux à ceux qui l'avoient accompagné en les envoyant dans les mers les plus éloignées, qu'il se flâta que pas un d'eux n'en reviendroit, & qu'il seroit par-là à l'abri des conjectures qu'il craignoit, & qu'il vouloit étouffer à cause de sa réputation, à quelque prix que ce fut.



CHAPITRE IV.

CEPENDANT la Princesse qui étoit entiérement revenuë du long évanoüissement, qui lui avoit ôté pendant deux jours la connoissance de son état, sentit avec toute l'horreur qu'on peut imaginer son affreuse situation, & la rigueur de son sort. Elle avoit été renfermée avec l'infortuné *Dom Pédre* dans la Sainte-Barbe, dont

dont le Roi ſeul avoit la clef, elle ne put s'empêcher de verſer un torrent de larmes en voyant dans les chaînes l'Epoux qu'elle adoroit : c'eſt-moi lui diſoit-elle en s'abandonnant à ſa profonde douleur, c'eſt-moi cher *Dom Pédre* qui ai fait vos malheurs, ſans cet amour cruel que je n'ai pû m'empêcher de reſſentir dès le fatal inſtant que je vous ai connu, vous ſeriez encore à Barcelonne, reſpecté, chéri & le plus heureux des hommes : oüi, cher Epoux, c'eſt-moi ſeule qui vous ai mis dans l'affreuſe ſituation où vous êtes, & qui vous plonge dans l'abîme horrible où je vous vois. Ciel! puis-je ſurvivre à un événement auſſi cruel ? Ah! grand Dieu que je périſſe par tout ce que la barbarie peut imaginer de plus cruel, mais ſauvez ce que j'ai de plus cher dans le monde je vous ſerai encore trop obligée.

Que pouvoit répondre l'infortuné Dom Pédre à des plaintes ſi touchantes? Si ſon cœur mâle l'empêchoit de répandre des larmes, ſa douleur n'en étoit pas moins amére, il n'en ſouffroit pas moins. Non, non, Prin-

cesse, s'écrioit-il, ce n'est point moi qui suis malheureux, c'est vous seule que je plains, c'est à moi seul à me reprocher l'état affreux où ma passion vous a réduit, je devois vous aimer assez pour ne point profaner votre rang respectable, vous seriez peut-être à present une grande Reine, je vous aurois adorée en secret, parce que tôt ou tard j'aurois rendu justice à vos charmes, & que je devois vous aimer; mais, hélas! mon amour ne vous auroit pas précipité dans les malheurs affreux où vous êtes: non, non, Princesse, ne plaignez point mes infortunes, puis-je être malheureux quand je vous vois partager mes peines, & que je ne suis point séparé de vous.

PENDANT tout le voyage qui dura plus d'un mois, ces illustres époux se tinrent de pareils discours; ils s'attendoient de moment à autre à périr, ils étoient trop éclairez pour se flatter d'un sort moins rigoureux: *Emilie* & *Dom Pédre* connoissoient le Roi, il les croyoit coupables, c'en étoit assez pour qu'ils fussent punis, & qu'il dé-

ploya

ploya contre eux ses rigueurs les plus cruelles.

En effet ce Prince toûjours occupé du dessein affreux de faire périr ces illustres malheureux, faisoit arrêter le Vaisseau à chaque Isle qu'il rencontroit, jamais il n'en trouvoit d'assez déserte pour son projet terrible : il y descendoit lui-même, & sur le simple soupçon qu'il étoit possible d'y trouver des secours naturels, il passoit outre. Il cottoya pendant toute la route, toutes les côtes les plus arides & les plus stériles ; enfin il crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis si long-tems : un Rocher effroyable contre lequel il pensa échoüer s'offrit à sa vûë : le sommet s'en perdoit dans les nuës, à peine étoit-il possible d'y relâcher, il pensa que c'étoit-là l'endroit fatal où il devoit descendre les Criminels : l'aspect en étoit affreux, & il ne doutoit pas qu'ils n'y souffrissent les horreurs dont sa vangeance barbare se repaissoit depuis si long-tems.

Quelle que fût l'idée qu'il s'en étoit figurée, il voulut à son ordi-

naire connoître par son propre examen, si ce Rocher d'un aspect si terrible, étoit réellement ce qu'il paroissoit : il y monta, accompagné de *Menquès*, avec beaucoup de difficulté ; sa curiosité pensa le punir de ses fureurs : à peine fut-il au sommet qu'un tygre épouvantable se presenta à ses regards, un moment plus tard il en étoit dévoré, il se retira avec frayeur : je l'ai trouvé enfin ce lieu effroyable après lequel ma vengeance aspire avec tant d'ardeur, s'écria-t'il, dès qu'il fut éloigné du péril affreux dont on vient de parler. Qu'on y relâche les coupables, ils y trouveront la punition de leur crime, & tôt ou tard, Menquès, par une mort inévitable, la fin de leurs malheurs : ç'en est fait je vais être vangé, je suis content. Que je périsse par les tempêtes ou par une mort imprévuë, je n'aurai point à regretter en entrant dans le tombeau, d'avoir souffert tranquilement un affront.

LE premier Ministre fut chargé de faire descendre les illustres coupables au bas du Rocher escarpé, il

avoit

avoit ordre de ne leur donner aucun des aliments qui pouvoient encore soutenir quelques jours leur vie infortunée. S'il n'avoit pas été examiné par les regards défians de son Prince, son humanité, sa compassion auroient prévalu sur cet ordre barbare, mais il fut obligé d'obéir à la derniére rigueur. Le Roi d'un œil sec & cruel considéroit cet affreux sacrifice sans que les cris de la Princesse pussent l'émouvoir. Son cœur plus dur que le rocher qu'il avoit choisi pour leur tombeau, sçût résister aux mouvemens pressans de la nature, & dès que l'acte barbare qu'il avoit ordonné fut exécuté, il fit mettre à la Voile & reprit tranquilement la route de ses Etats.

Qu'il vogue à pleine voile ce Prince inhumain, qu'il périsse sur les flots soulevez, où qu'il arrive à bon port, mérite-t'il qu'on s'intéresse à sa destinée? Abandonnons-le au gré des vents: que Neptune gémisse d'une charge si odieuse, que les vagues irritées l'élévent jusqu'aux Cieux, & le fassent périr dans ses gouffres les plus

plus profonds, que le vaste sein de la Mer l'engloutisse, qu'il soit enfin le joüet de tous les malheurs déchaînez, ou que la fortune aveugle au lieu de le punir de ses cruautez le mette au faîte de ses grandeurs: qu'il ne soit plus question de ce monstre inhumain, il n'est pas digne de nos égards, volons à nos illustres malheureux. Ils sont abandonnez à leur desespoir! Grand Dieu qu'ils invoquent sans cesse, n'aurez-vous point pitié de leur clameurs? Leur refuserez vous vos secours Divins?

DOM PE'DRE ne se vit pas plûtôt sur le Rocher avec sa chere *Emilie*, que son premier soin fut de la prendre entre ses bras, & d'épuiser tous les motifs de consolation pour faire cesser les cris affreux dont elle faisoit retentir les environs: nous sommes à la merci du Ciel, lui disoit-il, ayons une aveugle confiance en lui, il sçait faire des miracles quand il veut, que sçavons-nous si sa bonté suprême ne daignera pas dans le cas terrible où nous sommes, s'interresser à notre sort affreux.

QUELQUE

QUELQUE desespérée que fût la Princesse, elle ne put s'empêcher de s'attendrir, aux soins touchans d'un Epoux si chéri, elle se prêta à ses tendres desirs dès qu'elle eut accordé à la foiblesse de son sexe, ces larmes ordinaires qui lui semblent propres, & que les plus intrépides ne peuvent s'empêcher de verser dans des situations aussi terribles; non-seulement elle parut plus tranquille, mais même son amour pour ce cher Epoux reprenant le dessus, emprunta les secours d'un courage nouveau. Elle se leva, s'efforça de marcher: Dom Pédre lui proposoit de faire ses efforts pour arriver au sommet du Rocher, peut-être disoit-il, trouverons-nous, dans ce qui a paru le comble de l'infortune & du desespoir le soulagement à nos maux. Peut-être le Ciel nous prépare-t'il, dans ces lieux si terribles en aparence, un sort plus doux que nous n'oserions nous en flatter.

LE chemin par lequel on pouvoit arriver au haut du Rocher étoit tortueux & difficile à monter, la Na-

ture en avoit fait une eſpéce d'Eſcalier, dont les marches étoient ſi élevées qu'il étoit beſoin des efforts les plus pénibles pour les atteindre. Il fallut tout le courage de la Princeſſe *Emilie*, & toute la force de ſon illuſtre Epoux pour l'aider à parvenir, après plus de quatre heures d'éforts, à arriver au ſommet. Dans leur douleur affreuſe, ces Epoux infortunez furent conſolez en reconnoiſſant, que le païs où ils ſe trouvoient n'avoit rien de terrible, ni qui fit prévoir qu'ils deuſſent y périr de faim. Après avoir fait cinq ou ſix cens pas, ils trouvérent des arbres chargez de fruits qui leur offroient un ſecours aſſûré, pour ſoutenir leurs jours malheureux. Le Ciel ſoit à jamais loüé, s'écria le courageux Viceroi en ſe jettant à genoux, & en baiſant la Terre humblement, Dieu nous arrache à la mort cruelle dont nous étions menacés, répondons à ſa bonté infinie, en nous réſignant avec patience aux horreurs dont nos ennemis nous accablent; oui, le Ciel favorable nous fera ſurmonter tant de difficultez

aparentes,

aparentes, & nous rendra un jour à la Patrie dont nous sommes si cruellement proscrits.

AVANT que le Soleil se coucha, le courageux Dom Pédre qui cherchoit un lieu commode pour se mettre à l'abri des injures de l'air, trouva un arbre, dont les branches rentrées dans la terre faisoient une espéce de Berceau, & sous lequel on pouvoit se placer commodement : au lieu de se plaindre de son sort, & de s'abandonner au desespoir, il employa tous ses soins pour former un lit sur lequel il put faire reposer sa chere Emilie. La mousse dont le corps de l'arbre étoit environné lui fournit le duvet dont il l'éleva, il parvint à en aporter une si grande quantité qu'il eut bien-tôt lieu de s'aplaudir de ses attentions. Que le Ciel fasse de moi ce qu'il lui plaira, s'écrioit *Emilie*, étonnée de tant de bontez dans un état si peu propre à en avoir, je suis consolée puisqu'il me laisse un Epoux si tendre & si généreux, dans le malheur affreux dont je suis accablée, que

puis-je désirer de plus attendrissant?

Ces discours étoient trop propres à augmenter la fermeté de *Dom Pédro* pour qu'il ne se fit pas un devoir d'en mériter la confirmation : il n'y avoit pas de jours qu'il n'imagina des moyens nouveaux pour adoucir l'amertume d'une retraite si austére, tantôt il raportoit des fruits dont le goût délicieux ne faisoit point regretter d'autres alimens. Une autre fois son adresse le faisoit parvenir à trouver des nids d'Oiseaux dont la nourriture substancielle suffisoit à rassasier l'apétit le plus dévorant ; il avoit trouvé de l'eau dans une claire fontaine, & pour comble de consolation une fumée épaisse, qu'il entrevit un un jour en allant à la découverte, l'avoit attiré & conduit vers un endroit du Rocher où un bitume allumé lui offroit l'agrément d'allumer du feu, & de faire cuire sur des brasiers ardents les viandes qu'il se procuroit par son agilité & ses soins. Mille nids d'Oiseaux de différentes espéces & meilleurs les uns que les

autres

autres, les rassuroient sur la crainte qu'ils eussent dû avoir naturellement de périr faute d'Alimens.

Ce fut à peu près de cette maniére que la Princesse & *Dom Pédre* vécurent, jusqu'au moment que les douleurs de l'enfantement, annocérent à *Emilie* qu'elle alloit donner à son Epoux un gage assuré de son amour; ce fut dans ces cruels instans qu'elle ressentit toute l'horreur de son sort; mais, crainte d'affliger un Epoux uniquement occupé du soin de lui plaire, & de lui faire oublier ses malheurs, lui faisoit dévorer ses larmes & ses cris: peut-on pousser les attentions à un degré aussi parfait? La Princesse mit au monde un Fils plus beau que l'amour, & à peine son tendre Epoux s'aperçut-il des souffrances dont elle avoit été tourmentée, qu'elle craignoit de l'attendrir. Elle ménageoit ses peines. Elle sçavoit trop combien cet Epoux lui étoit précieux pour risquer de le perdre & l'abandonner à son propre desespoir.

DOM PE'DRE reçût ce Gage touchant, comme un present du Ciel accordé pour sa consolation, il le baisa tendrement, & le nomma de son nom & de celui d'une Terre qui lui apartenoit apellée *Cristanval*. Puisses-tu vanger ton Pere un jour, s'écria-t'il, & punir le Tyran cruel qui nous accable sous ses affreux coups : vis *Cristanval* pour nous consoler de nos malheurs : que le Ciel te comble de ses bénédictions, & qu'il ne me fasse pas regretter un jour tous les maux, dont tu es le principe innocent. La Princesse attendrie par ce souvenir fatal, & par la crainte que le brave *Dom Pédre* ne ressentit trop vivement ce malheur, lui fit les protestations d'amour les plus touchantes, & assûra comme si elle eut été inspirée, qu'un jour ils seroient dédommagez de tant de maux soufferts.

DEUX ans aprés, Emilie accoucha d'une Fille, belle comme le jour ; excepté qu'elle avoit un *masque* parfaitement bien dessiné *sur sa poitrine*

&

& ressemblant à celui de Dom Pédre, c'étoit un chef-d'œuvre de la nature. Ce nouveau présent du Ciel servit à consoler pendant un tems, ces Epoux respectables, de l'affreuse situation où ils se trouvoient réduits; mais à peine cette aimable enfant avoit-elle atteint l'âge de six ans, qu'elle disparut tout-à-coup, sans que les recherches exactes que fit Dom Pédre & son Fils, pussent les faire parvenir à sçavoir ce qu'elle étoit devenuë. Ils ne doutoient pas que quelques bêtes féroces ne l'eussent enlevée & dévorée: cette perte les accabla de douleur. Emilie fut un tems considérable sans se pouvoir consoler. Dom Pédre n'en souffrit pas moins, il aimoit à l'adoration cette fille, sans la crainte attentive d'aggraver les douleurs d'une moitié qui lui étoit si chére, il en seroit peut-être mort lui-même de douleur.

Le plus grand de tous les chagrins de *Dom Pédre* étoit le Masque affreux, dont le beau visage d'*Emilie* étoit couvert. Il avoit tenté tous les moyens

 imaginables,

imaginables, pour la délivrer d'un Esclave aussi terrible, mais en vain; la trempe de l'acier étoit à l'épreuve des efforts les plus puissans. Que mon malheur est horrible, s'écrioit-il quelquefois, je joüis de ce que j'aime, il est en ma puissance, & je ne puis avoir le doux plaisir de le voir: il soupiroit alors, sous le masque dont il étoit couvert lui-même, combien de fois Emilie n'avoit-elle pas entrevu sa douleur & soupiré du même obstacle.

MAIS à quoi l'habitude & le tems n'accoutument-ils pas? *Emilie* & *Dom Pédre* au bout de dix ans ne trouvérent plus si extraordinaires les malheurs dont ils étoient accablez, le petit *Cristanval* les consoloit de tout, il grandissoit à vûë d'œil, donnoit des marques de momens en momens de ce qu'il seroit un jour: il montroit de l'Esprit à chaqu'instant. Avant quinze ans il étoit de la plus grande taille: sa force étonnoit souvent son Pere & sa Mere, il remuoit les fardeaux les plus lourds & déracinoit un Arbre

sans

sans beaucoup d'efforts : que ne devoit-on pas attendre de ces prémices heureux ? Plus il parroissoit extraordinaire en tout, & plus Dom Pédre & sa mere s'attachoient à lui cultiver l'Esprit. Il retenoit avec une facilité étonnante ce qu'on lui enseignoit, & faisoit connoître par ses réfléxions & par sa curiosité, qu'il avoit un fond de sentiment & de capacité qui n'attendoit que les occasions pour briller un jour dans le monde comme un Phénomene nouveau.

DOM PE'DRE lui avoit fait part de ses malheurs dès qu'il avoit été dans un âge assez raisonnable pour les concevoir. *Crissanval* avoit fait comprendre par le ressentiment qu'il avoit marqué contre l'Auteur de ces traitemens, combien il desiroit les occasions de venger une barbarie si affreuse. Il ne perdoit jamais cet objet de vûë, & il n'y avoit pas de jours qu'il ne parla des moyens qu'on pouvoit imaginer pour sortir de l'Isle déserte & pour retourner dans des Climats, où il pût méditer sa vengeance. Ces

témoignages d'une tendresse vraiement filialle donnoient des consolations extrêmes à ceux de qui il avoit reçû le jour, ils l'embrassoient alors, & afin de faire cesser le chagrin qu'il marquoit des obstacles qui s'oposoient à ses desirs, ils l'assuroient que sa bonne volonté leur suffisoit & que dans la situation où ils se trouvoient, il falloit laisser au Ciel à régler leur destin.

CES discours, quelque capables qu'ils fussent de modérer un jeune courage, ne faisoient pas l'effet qu'on en pouvoit attendre : *Cristanval* dans les premiers mouvemens d'une jeunesse impétueuse ne respiroit que la vengeance & la liberté : il descendoit de jour en jour plus avant dans les terres, & il se persuadoit qu'à force de chercher, il trouveroit enfin quelque moyens pour parvenir à cette liberté dont il ne connoissoit encore que le nom : il sortoit tous les jours avant le lever du soleil, & il ne revenoit que bien avant dans la nuit : envain *Dom Pédre* & *Emilie* faisoient-

ils

ils leurs efforts pour le retenir, dans la crainte qu'il ne s'égara, & qu'il ne fussent privez de ce qu'ils avoient de plus cher dans le monde, il étoit soumis, respectueux, & tendre, mais il excusoit ses desirs impatiens en remontrant qu'il devoit travailler à faire cesser un esclavage si affreux : vous m'avez dit cent fois, leur disoit-il, en les embrassant tendrement, que le Ciel protégeoit l'innocence & qu'il bénissoit tôt où tard les entreprises légitimes, pourquoi ne me flatterois-je pas qu'il bénira les miennes ? Je desire ardemment de faire cesser vos peines, de vous rendre dans des climats plus fortunés, d'acquérir de la gloire, afin de reconnoître tout ce que je vous dois, pourquoi voudriez-vous m'en empêcher ? avec de la persévérance & une patience à l'épreuve que ne dois-je pas espérer, j'ai lieu même de croire que nous ne sommes pas aussi éloignez de voir cesser notre esclavage, que vous vous l'êtes toûjours figuré. Autant que je puis le comprendre par mes découvertes, le

païs

païs eſt habité à la gauche de l'Iſle, & ſi je ne me trompe, je trouverai les moyens avant peu de vérifier cette importante conjecture.

Emilie & Dom Pédre frémirent à ce raport. Le Viceroi qui avoit une connoiſſance parfaite de la Géographie, avoit toûjours ſoupçonné qu'il étoit dans les Indes les plus éloignées, & que ſi l'Iſle où il ſe trouvoit devoit être habitée, elle ne pouvoit l'être que par des Antropophages où mangeurs d'Hommes. Ce doute cruel l'avoit empêché de quitter ſa premiére habitation, & cela parce qu'il avoit reconnu par une longue expérience qu'elle étoit à l'abri de ce qu'il avoit lieu de craindre avec tant de raiſon; indépendamment de ces juſtes motifs, il n'oſoit perdre de vûë les rivages de la mer: le même hazard fatal qui avoit amené un Vaiſſeau dans ces mers éloignées, pour lui faire perdre ſa liberté, pouvoit en faire paroître d'autres dans les ſuites qui la lui auroit rendu: on ſe flatte toûjours, l'eſpérance ne nous abandonne jamais.

BIEN

Bien loin que ces frayeurs fiſſent impreſſion ſur le cœur du jeune *Criſtanval*, elles animérent ſon courage, il aſſûra qu'il ne craignoit point les mangeurs d'Hommes, & que s'il pouvoit en recontrer, il les extermineroit où les obligeroit à lui fournir les moyens de ſortir de ces lieux deſerts. *Dom Pédro* fut obligé de ſe ſervir de ſon autorité pour captiver ce fils trop impétueux, il lui remontra que c'étoit tenter l'impoſſible que d'enfanter de pareils projets. Il prit cette occaſion pour lui faire l'Hiſtoire des Sauvages, & il fit ſes efforts pour lui en donner toute l'horreur qu'il crut propre à le rendre circonſpect & plus obéïſſant.

Cristanval qui s'étoit flatté que ſon Pere lui permettroit en conſidération de ſes vûës légitimes de tenter l'avanturé qu'il avoit méditée, ſoupira de douleur, de ſe voir arracher la gloire dont il s'étoit flatté. Il faut donc ſe réſoudre, s'écria-t'il en levant les yeux au Ciel, de périr dans ces terribles lieux ſans qu'il ſoit per-

mis

mis d'oser en sortir ? Non, mon Fils ; lui répondit *Emilie*, qui trembloit de le perdre ; le Ciel aura pitié de nos maux & fera cesser tôt ou tard de notre servitude, implorons le sans cesse ; il exaucera nos vœux : que pourrions nous espérer des hommes ? Rien mon Fils dans la circonstance affreuse où nous nous trouvons, c'est de lui seul que nous devons attendre la fin de nos malheurs.

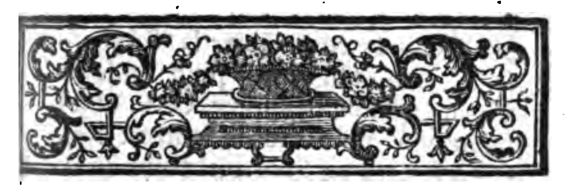
Fin de la première Partie.

LE
MASQUE DE FER
OU LES
AVANTURES
ADMIRABLES
DU
PERE ET DU FILS,

DEUXIE'ME PARTIE.



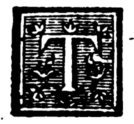
A LA HAYE,
CHEZ PIERRE DE HONDT.
MDCCL.



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS; ROMANCE,

Tiré de l'Espagnol.

CHAPITRE V.



TRois années entiéres s'écoulérent encore de cette sorte : Dom Pédre ne permettoit plus à son Fils d'aller à la découverte, il craignoit qu'à la fin il ne le perdit, & il ne doutoit

pas qu'après ce malheur la Princesse ne s'en affligea au point qu'elle n'en mourut de désespoir. Cette considération puissante redoubloit son attention : il ne souffroit point qu'il le quitta d'un pas, quoiqu'il conçut assez comme *Cristanval* en souffroit malgré sa respectueuse soûmission pour ceux à qui il devoit la vie, il étoit aisé de lire dans ses yeux sa tristesse & ses desirs impétueux.

UNE nuit qu'il dormoit d'un sommeil inquiet, il fut réveillé en sursaut par un bruit effroyable, qui lui fit croire d'abord que la nature se confondoit & qu'elle étoit prête à rentrer dans le Cahos : les éclairs & le tonnerre se succédoient subitement tour-à-tour, jamais il n'avoit attendu un Ouragan plus furieux : au lieu de frémir d'un événement si terrible, il se leva & sortit de sa case, pour voir de ses propres yeux les effets horribles du bruit, dont les plus intrépides auroient été étonnez : les Cieux étoient ouverts & lançoient de tels feux, qu'il faisoit aussi clair que si plusieurs Soleils eussent éclairés l'Univers

rivers à la fois. *Cristanval* admira ces effets de la Nature, avec un courage intrépide, mais il ne s'en émut que très peu; tout ce qu'il craignit dans cette occasion, fût que son Pere & sa Mere ne se ressentissent de cette cruelle tempête: il rentra pour sçavoir s'ils n'en souffroient point, afin de les transporter dans une Caverne toute voisine, où il se mettoit souvent à l'abri des pluyes abondantes que le Ciel répandoit fréquemment; il les trouva levés & prêts à sortir. *Emilie* moins courageuse que *Dom Pédre* & son Fils pouvoit à peine se soûtenir tant elle étoit effrayée: *Cristanval* l'enleva & chargé de ce respectable fardeau, il marcha devant son Pere qui le suivoit en raisonnant sur les effets horribles du tonnerre, & sur les malheurs perpétuels qu'il occasionnoit.

A peine furent-ils dehors de leur case, qu'un coup de tonnerre effroyable, les jetta tous à la renverse, ils se crurent écrasés & restérent pendant quelques minutes si étourdis, qu'il n'y eut que *Cristanval* qui eut

la force de se relever, il jetta un cry en voyant la Princesse sa Mere étendue à ses pieds sans aucun mouvement, & le Masque de Fer qu'il lui avoit toûjours vû sur le visage tombé à côté d'elle, il la crut morte & s'abandonna aux plaintes les plus touchantes; *Dom Pédre* qui s'étoit relevé aux clameurs de son Fils, accourut vers lui précipitamment; ah Dieu! s'écria-t'il, qu'est-ce que je vois? en prononçant ces mots il releva *Emilie* qui n'étoit qu'étourdie, & qui revint à elle dans le même moment; elle entendit les plaintes de son Epoux & de son Fils qui s'étoient figurez que la foudre en lui fondant son Masque sur le visage, avoit dû la faire périr. Remerciez le Ciel s'écria-t'elle en se prosternant humblement, il vient de faire un miracle en ma faveur, en permettant que le masque cruel, dont j'étois l'esclave depuis si long-tems, soit tombé sans que j'aye ressenti la moindre douleur; c'est un augure heureux qui nous annonce la fin de nos malheurs: nos priéres l'ont fléchi, embrassez-moi, mon

mon Epoux, & mon Fils, & félicitons-nous mutuellement d'un événement aussi prodigieux qu'imprévû.

CRISTANVAL se préparoit à reprendre la Princesse, pour la transporter précipitamment à la Caverne dont on n'étoit qu'à trente pas, lorsque *Dom Pédre* leur montra du doigt la mer. Je suis bien trompé leur dit-il si ce que je vois sur l'onde, n'est pas un malheureux Vaisseau qui combat contre les vagues & l'orage : plût au Ciel ! qu'il fut préservé du naufrage, & qu'après la tempête nous fussions assez heureux pour être remarquez de quelqu'un de ceux qui y sont renfermés : *Cristanval* à cet aspect tressaillit, il s'écria qu'il ne falloit pas perdre une occasion favorable & qu'on devoit lui permettre de faire tous ses efforts pour en profiter: en achevant ces mots il transporta comme un oyseau la Princesse sa Mere dans la Caverne, & sans attendre la permission qu'il avoit demandée, il sortit avec précipitation & fut examiner avec soin le Navire que

TAYLOR. OXFORD

les vagues en couroux aprochoient de plus en plus du Rocher. *Dom Pédre* qui ne vouloit pas perdre de vûë un Fils si cher, le suivit un moment après. *Emilie* l'en avoit prié, elle aimoit mieux resterseule, (dans l'idée que *Dom Pédre* sçauroit contenir l'empressement trop vif de *Cristanval*,) que de l'abandonner à ses mouvemens impétueux.

Le Vaisseaux battu par la tempête fut long-tems le joüet des vagues & de Neptune en fureur ; il offrit à *Cristanval* qui n'avoit jamais rien vû de semblable, un spectacle bien terrible & bien interressant ; enfin un coup de mer le poussa avec violence dans une petite Baye qui se trouvoit entre deux Rochers dans lequel il étoit si serré qu'il ne pouvoit plus remuer. Mille vagues se succédant les unes aux autres se pressérent d'entrer dans ce malheureux Navire, & l'eurent bien-tôt submergé à leurs yeux. *Dom Pédre* & *Cristanval* distinguérent à la lueur des feux dont le Ciel étoit embrasé tout l'Equipage qui luttoit envain contre les coups

re-

redoublés de l'Onde en furie, les uns s'abandonnoient au gré des eaux, sans autres secours que celui de leurs bras impuissans, d'autres qui avoient sans doute prévû le malheur affreux dont ils étoient actuellement les victimes infortunées, paroissoient attachés à des planches que ces vagues raportoient en pleine mer, & disparoissoient pour jamais.

Au point du jour la pluye qui tomba en abondance calma l'orage, & peu de tems après la tempête & le vent cessérent tout-à-coup. *Cristanval* en jettant ses yeux avides & curieux sur la surface de la mer, aperçut une personne qui s'épuisoit en languissans efforts, pour aborder les environs du Rocher : il accourt, son cœur généreux s'émût de compassion, il veut la sauver du péril à la veille duquel elle est prête à succomber, un moment plus tard ç'en étoit fait, il se jette dans la mer, il la saisit par les cheveux & d'un bras vigoureux il la tire à soi, bien-tôt il gagne le rivage : *Dom Pédre* n'avoit pu désaprouver une action si digne

de louange, il avoit suivi son fils dans l'esprit de la partager ; c'est une femme, s'écria-t'il, en considérant la personne, qu'on venoit d'arracher au trépas, elle n'est pas morte, ô Ciel qu'elle est belle ! *Cristanval* s'émût à ce Discours, c'est une Femme, mon Pere ? s'écria-t'il, une femme comme ma Mere ? eh bien ce sera la mienne..... mais elle est sans mouvement, continua-t'il avec douleur, que faut-il donc faire, pour la rapeller à la vie ? *Dom Pédre* sourit sous son affreux masque de ce transport & de la naïveté de son fils : il l'aide à la soulever, lui fait rendre l'eau qui la suffoquoit. Après un soupir elle reprend connoissance, elle ouvre les yeux, elle les jette sur *Dom Pédre*, s'effraye à la vûë de son visage de fer : & le prenant pour un monstre elle jette un cry, & son effroi est si grand qu'elle retombe dans l'état dont on la vient de tirer.

IL ne fut pas difficile à *Dom Pedre* de soupçonner la cause de la frayeur qu'elle marqua en arrêtant les yeux sur lui, il en soupira & il s'empressa

de la secourir. Dans la crainte que la même cause ne la fit retomber une seconde fois en foiblesse, il conseilla à son Fils de la transporter auprès d'*Emilie*, afin qu'elle la prépara à le revoir sans effroy. *Cristanval* s'acquita de cet ordre avec joye, sans deviner quel étoit le motif secret qui le faisoit agir, & que la nature seule étoit capable de lui donner des empressemens pour un séxe aimable qu'il ne connoissoit pas encore. Il enleva cette chére proye, & la porta près d'*Emilie*, qui commençoit à s'inquiéter de l'absence de son Epoux & de son Fils, & qui fut bien surprise de la Compagne nouvelle qui lui arrivoit.

Dès qu'il se fut acquité d'un devoir si doux, il retourna avec empressement vers son Pere dans l'espérance de secourir encore quelques malheureux, mais cette envie généreuse fut vaine ; plusieurs corps surnageoient sur la surface de la Mer, c'en étoit fait, les flots leurs avoient ôté une vie infortunée. *Dom Pedre* en compta plus de trente, & il ne put envi-

sager

ſager tant de mortels malheureux ; ſans ſe rapeller ſa ſituation affreuſe, & ſans en être ému juſqu'au fond du cœur.

VOILA donc ce que c'eſt que nôtre vie, s'écria-t'il, en ſe tournant vers *Criſtanval*, vous le voyez, mon Fils, & à quoi tant de projets aboutiſſent : à peine ſommes-nous nez, que nous ſommes en proye aux chagrins, aux traverſes & aux pleurs. Devenons-nous dans l'âge que la vanité humaine a nommé orgueilleuſement l'âge de raiſon, que nous expoſons ſans ceſſe cette vie ſi chére, & que nous ne pouvons perdre qu'une fois, pour ſatisfaire les moindres de nos deſirs : un jeune adoleſcent, envie-t'il le nid de quelques petits oiſeaux, conſtruit ſur la derniére branche d'un arbre dont la cime ſe perd dans les nuës, vous le voyez ardent à y grimper : il ne réfléchit pas qu'une peut rompre ſous ſon pied & le précipiter en bas, il veut atteindre juſques au haut de l'arbre, il ne voit point la mort, il la mépriſe, & il n'a point de repos qu'il n'ait enlevé ce

ce nid qui fait dans cet âge innocent l'objet de ses desirs : les passions arrivent cependant peu-à-peu, elles s'emparent de son cœur en chassant l'innocence. La nature d'intelligence avec ces goûts nouveaux porte bientôt l'homme à souhaiter la possession d'une femme qui lui plaît, il s'enyvre de la fatale douceur de la posséder, il devient jaloux, il veut éloigner des Rivaux, il est prêt à chaque instant de répandre son sang & de perdre sa vie : toûjours risques sur risques, il ne réfléchit que sur la qualité de ses desirs, tout autre égard lui est indifférent.

A-T'IL atteint enfin la possession des biens que ses sens offrent à sa jeunesse, vous le voyez courir à d'autres qu'il croit plus solides : les richesses deviennent l'objet de ses plus tendres vœux, il n'y a point de périls auxquels il ne s'expose pour en amasser, il court les mers, passe d'un pole à l'autre, essuye mille dangers divers : qu'il réussisse ou non, il faut mourir, & souvent il quitte la vie avant d'avoir joüi du fruit de ses travaux.

Cristanval étoit encore trop jeune pour que ces considérations morales fissent un certain effet sur son cœur, il n'étoit occupé que des objets qui frapoient sa vûë, en tournant à la gauche du Rocher il jetta un cri d'admiration, voyez, voyez, mon Pere, s'écria t'il, voilà ce Vaisseau malheureux qui a été si longtems le jouet des vagues & des vents. *Dom Pedre* jetta les yeux sur la Baye & tressaillit de joye à cette vûë. Ah Ciel! reprit-il retournons précipitamment vers votre Mere, qu'elle aprenne le miracle que le Ciel opére en notre faveur: Sçavez-vous, mon Fils, que ce Vaisseau va faire cesser tous nos malheurs? concevez-vous qu'il peut nous transporter dans des Climats plus fortunés? *Cristanval* à ce discours se jetta au col de *Dom Pedre* & marqua par cent transports differemment exprimés, combien cette liberté qu'on venoit de lui faire envisager, avoit pour lui de charmes. Nous allons donc être libres, & quitter ces retraites affreuses? O Ciel! que ne

vous

vous devons-nous point ! O mon Pere, quel bonheur ! volons, courons en faire part à la Princesse, je l'aprendrai aussi à la charmante personne que j'ai sauvé du naufrage, elle m'en sçaura gré, elle m'embrassera comme ma Mere vous embrasse, & j'en serai transporté de plaisir.

Dès que la Princesse fut instruite de la découverte qu'on venoit de faire, elle jetta les yeux vers le Ciel & le remercia de ces bonnes nouvelles : l'Inconnuë étoit absorbée dans une si profonde douleur qu'elle n'avoit pas encore proféré un mot depuis qu'elle avoit été transportée dans la Caverne. *Cristanval* fit tout ce qu'il put pour la distraire de ses larmes, en lui disant les choses les plus consolantes. Nous allons travailler mon Pere & moi à votre liberté, lui répétoit-il souvent ; en attendans promenez-vous avec ma Mere, allez avec elle chercher des nids d'oiseaux, nous les mangerons ensemble après notre travail ; j'irai vous chercher des Cailloux sur le bord de la mer les plus beaux du monde, & vous pas-

ſerez agréablement le tems à conſidérer leurs différentes couleurs : allez je vous procurerai des plaiſirs auxquels vous vous accoutumerez bien-tôt.

LA belle Etrangére n'avoit garde de répondre à toutes ces choſes, elle étoit Angloiſe & n'entendoit pas l'Eſpagnol ; *Dom Pédre* qui s'en douta à la maniére dont elle étoit vêtuë, & ſçavoit quelques mots de cette Langue lui parla : la jeune Inconnuë témoigna un mouvement de joye, en entendant ſon Idiome, mais elle dura peu : le brave Viceroi n'en ſçavoit pas aſſez pour continuer un entretien réglé.

CHAPITRE VI.

LE lendemain à la pointe du jour *Criſtanval* & ſon Pere deſcendirent dans la Baye, la mer étoit abſolument retirée, & le Vaiſſeau étoit preſque demeuré à ſec, ils le viſitérent & y trouvérent un grand nombre de proviſions de bouche, & de tout ce qui étoit utile aux beſoins de la vie : mais

ce

ce qui leur fit plus de plaisir que tout le reste, fut que le Navire n'étoit que très-peu endommagé, & qu'il étoit facile de réparer le dommage. *Dom Pedre* avoit été autrefois Capitaine de Vaisseau, & entendoit parfaitement tout ce qui avoit raport à la Mer : *Cristanval* étoit fort, comme il a été dit, & avec cela adroit, il comprenoit avec une facilité extrême ce qu'on lui montroit, en un mot avant un mois le Vaisseau fut en état de mettre à la Voile, & malgré les difficultez insurmontables qui sembloient empêcher qu'on ne l'arracha de la Baye, il en sortit avec moins de peine qu'on n'avoit lieu de l'espérer.

Avant que de se mettre en mer & de quitter l'Isle, *Dom Pedre* & *Cristanval*, crurent devoir faire un voyage aux environs, afin d'éxaminer si l'on pouvoit en sortir sûrement, & sans que l'on s'engagea dans les écueils. Ils se servirent pour cet effet d'un batteau qu'ils avoient trouvé dans le Navire ; ils eurent lieu d'être contens de leurs observations, tout paroissoit favorable à leur des-

sein :

sein : le vent portoit en avant, la mer n'étoit agitée que comme elle le devoit être pour faire voguer le vaisseau : l'on avoit trouvé une Boussolle, une Carte & tous les Instrumens propres à découvrir les hauteurs ; il ne s'agissoit plus que de la protection du Ciel pour arriver à la liberté qu'on désiroit avec tant d'ardeur.

APRÈ's six semaines de la plus heureuse Navigation, *Dom Pedre* découvrit la terre & un magnifique Port de Mer. La joye transporta la Princesse & *Cristanval* : l'Inconnuë la marqua par une suite de discours auxquels personne ne comprit rien. Souvenez-vous s'écria *Dom Pedre* à sa famille, en voyant arriver un Vaisseau du Port, qui venoit les reconnoître, que nous devons observer un silence religieux sur tout ce qui nous est arrivé. La moindre indiscrétion seroit capable de nous perdre, nous ne sçavons en quelle terre nous allons aborder : peut-être sommes-nous en Espagne où dans quelques pays de sa puissance : je passerai pour un Officier

ficier qui alloit occuper un Employ dans les Indes, & qui a été pris en revenant dans sa Patrie avec les effets qu'il avoit amassé : mon histoire est toute prête, & sera si vrai-semblable, qu'il ne s'agira que de la confirmer.

La premiére chose que fit *Dom Pedre* en arrivant, fut d'envoyer chercher un ouvrier à qui il fit limer son masque affreux. Le long-tems qu'il le portoit, avoit rendu son visage si méconnoissable, qu'*Emilie* elle-même eut peine à le reconnoître, & ne douta point que quand même il aborderoit en Espagne, il ne fut par cette raison parfaitement en sûreté.

Cependant le Viceroi, qui avoit de l'expérience & de l'esprit, n'eut pas plûtôt entretenu le Gouverneur du Port, qu'il s'attira beaucoup de distinction de sa part ; il ne voulut pas souffrir qu'il prit d'autre logement que chez lui, jusqu'à ce qu'il eut mis ordre à ses affaires. La maniére dont il lui parla de Guerre & de Politique, lui fit penser qu'il étoit un grand Capitaine, & comme le Roi

d'Angleterre son Maître avoit la guerre, il crut lui rendre un grand service en l'engageant à servir dans ce Royaume : il lui en fit la proposition, en lui promettant qu'il rendroit de si bons comptes de lui, qu'il lui feroit obtenir bien-tôt un Employ proportionné à son mérite. *Dom Pedre* qui ne pouvoit faire mieux, & d'ailleurs charmé d'avoir lieu de se venger du Roi d'Espagne, contre lequel cette guerre se faisoit, & qui étoit celui-la même, qui lui avoit tant fait souffrir de cruautez accepta avec joïe cette proposition. Le Gouverneur tint èxactement parole, on fit tant de cas à la Cour de sa recommandation & des choses avantageuses qu'il avoit écrit en faveur de *Dom Pedre*, que non-seulement on lui donna un Régiment & une Compagnie à son fils, mais même il fut ordonné qu'il viendroit en personne à la Cour, afin qu'on jugea par la conférence qu'on vouloit avoir avec lui, de la vérité du raport qui avoit été fait en sa faveur.

LE Roi d'Angleterre après deux heures

heures d'entretien avec *Dom Pedre*, qui avoit pris le nom de *Diego d'Arragon*, afin de ne donner aucun ſoupçon de ce qu'il étoit, parut ſi content de la maniére dont il avoit parlé pendant la conférence, qu'il l'aſſûra qu'il auroit ſoin de ſa fortune, & que ſi l'Exécution répondoit en lui à ſa parfaite théorie, qu'il n'y avoit point de grade où il n'eut lieu de prétendre. *Dom Pedre* avoit l'air ſi noble, & la phiſionomie de ſon fils prévenoit tellement en ſa faveur, que le Monarque dès ce moment conçut pour cette famille une amitié durable, il les renvoya avec mille témoignages de bonté, & les Courtiſans prévirent dès lors que la fortune de ces Etrangers feroit infailliblement un cours prodigieux, pour peu que la prévention qui régnoit en leur faveur fut des actes réels de bonne conduite & de valeur.

Avant que nous entrions dans le détail des choſes qui vont ſuivre, il eſt eſſentiel de faire connoître les Acteurs nouveaux qui paroîtront bien-tôt ſur la ſcêne; il n'y en a pas

un ſeul qui ne donne lieu à bien des événemens.

LE Roi d'Angleterre avoit quarante ans, il avoit épouſé une Princeſſe d'une beauté ſans égale, & cela par une avanture extraordinaire dont on rendra compte autre part. Il étoit brave, aimoit la guerre, & quoiqu'il ne fut pas heureux dans ſes entrepriſes, il ne faiſoit jamais la paix qu'à regret. Toutes les vertus qu'on admiroit en lui étoient ternies par un grand défaut, il ſe laiſſoit prévenir aiſément, & lorſque cela arrivoit, il étoit rare qu'on pût le faire revenir.

LA Reine étoit dans ſa premiére jeuneſſe, outre ſon extrême beauté elle avoit des graces qui lui attiroient autant de cœurs que de reſpects, mais ſa ſageſſe ſans égale étoit un frein qui contenoit ſes deſirs : une partie des Princes & des Seigneurs de la Cour l'adoroit en ſecret, ſans que jamais il ſe fût trouvé perſonne qui eut oſé le déclarer.

LE Premier Miniſtre s'apelloit Milord *Portembil*; il étoit abſolu, & ſon eſprit ſupérieur l'élevoit autant au-

dessus des autres Ministres que la vertu inspire de respect aux plus vicieux ; quoiqu'il fût naturellement affable, il avoit la phisionomie sévére & en imposoit toûjours malgré lui.

DEPUIS une année cette sévérité paroissoit redoublée, & cela parce qu'il avoit un fond de chagrin qui le devoroit & qu'il cachoit à peine : il avoit une fille extrêmement aimable qui avoit tout-à-coup disparu au grand étonnement de tout le monde, sans qu'il eut pû sçavoir depuis, dans quel endroit de la terre elle avoit pû se retirer ; il avoit dépensé des sommes immenses, & il en dépensoit encore tous les jours, pour tâcher de parvenir à la retrouver : & c'étoit-là le principe fatal de ses inquiétudes & de sa mélancolie.

LE vrai sujet de ce chagrin qu'il avoit sçû cacher jusqu'alors, étoit qu'il aimoit sa propre fille avec l'ardeur la plus vive : comme il étoit vertueux, son amour étoit surmonté par la raison, & c'étoit cette raison qui le rendoit de tous les hommes le plus malheureux.

LE

Le sujet de la guerre étoit simple : le Roi d'Espagne prétendoit que les Anglois fléchissent le genoüil devant les Espagnols : qu'ils eussent à sa Cour un Ambassadeur qui ne porta jamais de Chapeau, & que ce Ministre du Roi d'Angleterre vint tous les matins à son lever, lui demander sa main à baiser de la part de son maître & se mettre à ses genoux, en s'écriant vous êtes le plus grand Roi de tous les Rois, & mon Souverain n'est pas digne de vous donner à laver.

Le Roi d'Angleterre & ses Peuples avoient frémi d'horreur & de colére à ces propositions insolentes, & il avoit été résolu dans un Conseil de plûtôt périr mille fois que d'obtenir la paix à des conditions aussi humiliantes & aussi honteuses pour la Nation, que pour le Souverain.

CHAPITRE VII.

LORSQUE *Dom Pédre* arriva à la Cour, l'on y étoit dans la désolation. Le Roi venoit de perdre une grande Bataille, c'étoit la seconde, & le peuple craintif se croyoit à la veille d'être subjugué & de fléchir le genoüil. Le Conseil du Roi dans les premiéres allarmes, avoit envoyé des Ambassadeurs au Roi d'Espagne, mais il ne les avoit pas voulu recevoir, & cela parce qu'ils avoient refusé de paroître en chemise devant lui comme des Esclaves qui venoient implorer sa miséricorde. Le Royaume qui avoit été instruit de la fierté arrogante avec laquelle on avoit traité ses Ministres, avoit fait un dernier effort pour remettre une armée sur pied; mais la terreur étant répanduë dans tous les cœurs, on n'en auguroit rien de favorable; les plus sages croyoient le Monarchie à la veille de sa ruine, on en gémissoit secretement

tement, & on ne comptoit plus que sur les secours Célestes dont on osoit à peine se flatter.

Ces circonstances déplorables ne contribuérent pas peu à la maniére gracieuse, dont le Viceroi fut reçû à la Cour : il paroissoit habile, il étoit Espagnol & il devoit connoître le génie de sa Nation ; la crise étoit telle que le Roi s'estimoit heureux de l'acquisition seule d'un bon Officier.

Les espérances que ce Prince avoit conçû de *Dom Pédre* ne furent point démenties : à peine fut-il arrivé sur les frontiéres, qu'il surprit un corps d'Espagnols fort supérieur à celui d'Anglois qu'il commandoit, il osa l'attaquer contre l'avis de ses subalternes & il le tailla en piéces. Cette action qui n'étoit qu'un prélude de tout ce qu'il devoit faire dans cette Campagne, transporta de joye le Roi d'Angleterre ; il y avoit deux ans qu'il n'avoit joüi du moindre avantage, il se flatta que la fortune alloit changer, & il reprit un nouvel espoir sur de si heureux commencemens des Armes de Dom Pédre.

DEUX

DEUX Victoires remportées l'une après l'autre en moins de huit jours, firent changer la face des affaires: les Anglois reprirent courage, l'émulation prit la place de la terreur, & Dom Pédre qui étoit le mobile de ces Evénemens fut traité de la Cour avec une telle distinction, qu'on lui envoya les Patentes du Commandement d'un camp-volant, avec carte blanche pour opérer pendant le cours de la Campagne, tout ce qu'il jugeroit être le plus utile pour les intérêts de la Nation qui lui étoient confiez.

CRISTANVAL pour son coup d'essai tua de sa propre main au premier combat où il se trouva, le Commandant d'un Détachement, & parut aux Anglois un jeune Lion, auquel il ne manquoit que de l'expérience pour être un grand guerrier. *Dom Pédre* flatté avec justice, de la maniére dont son Fils s'étoit gouverné dans cette occasion, jugea dès ce moment qu'il seroit un jour un grand homme &, qu'il monteroit aux grades les plus grands.

L'ON n'entrera point dans le détail des grandes Actions que fit *Dom Pédre* dans cette Campagne, il suffira de dire qu'il battit les Espagnols par tout où il les pût joindre : une Bataille gagnée couronna son triomphe, le jeune *Cristanval* y acquit une gloire immortelle ; les Espagnols furent humiliez, & leur Roi surpris de se voir arracher des lauriers qui lui avoient fait concevoir la Conquête de toute l'Angleterre, travailla pendant tout l'hyver à remettre une autre armée sur pied, & si formidable, qu'il se flâtoit non-seulement de faire payer cher aux Anglois les avantages qu'ils venoient de remporter, mais même de les subjuguer entiérement.

DOM PE'DRE & *Cristanval* furent reçûs à Londres comme les Héros à qui l'Angleterre devoit son salut ; le Roi les fit passer dans son Cabinet, les accabla de carresses & augmenta leurs dignitez & leurs revenus. *Dom Pédre* fut fait Général, son fils Colonel, la Princesse sa femme, Dame du Palais, & l'on promit d'établir le plus avantageusement l'Inconnuë qui

avoit

avoit échapée au naufrage & qui n'avoit point encore paru : elle passoit pour la niéce de *Dom Pédre*, & c'étoit en cette considération que le Roi prétendoit la marier à un des plus riches Seigneurs de sa Cour.

DE's que *Dom Pédre* & *Cristanval* eurent reçûs les complimens que la Cour leur faisoit en foule, ils se rendirent avec empressement vers *Emilie*, qui les attendoit avec la plus grande impatience. Pendant leur absence, elle avoit fait aprendre la Langue Espagnole à la jeune Inconnue dont on n'avoit point encore pû aprendre les Avantures. Elle avoit des secrets de la derniére importance à aprendre à *Dom Pédre* à l'occasion de cette belle Avanturiére, & elle desiroit avec ardeur de les lui communiquer, afin de prendre des mesures convenables aux circonstances délicates où elle se trouvoit.

EMILIE après avoir donné des marque de sa joye de revoir son Epoux & son Fils, demanda à *Dom Pédre*, s'il soupçonnoit qu'elle étoit leur prétendue Niéce ? Sçavez-vous

bien, lui dit-elle, sans lui donner le tems de répondre, qu'elle est la fille du premier Ministre, & qu'elle a des raisons importantes pour qu'il ignore à jamais qu'elle est échapée du Naufrage ? *Dom Pédre* surpris de cette nouvelle desira avec impatience d'être au fait de cette Histoire. Elle sçait assez bien nôtre Langue pour vous la conter elle-même reprit *Emilie*, & elle le desire avec ardeur dans la confiance où elle est, que vous entrerez dans ses vûës & que vous la protégerez ; ensuite de ces mots, le Princesse fit avertir l'Inconnue: *Dom Pédre* fut surpris de l'éclat de sa beauté & de ses graces touchantes ; elle étoit si changée à son avantage depuis son départ que ce n'étoit plus la même personne. Le jeune *Cristanval* qui n'avoit jamais rien vû de si beau depuis qu'il se connoissoit, en fut éblouï, mais son jeune cœur qui s'étoit entiérement déclaré pour la gloire, se contenta d'admirer ses attraits. Après les premiers Complimens, cette belle Perrsonne conta ses Avantures en ces termes.

CHAPITRE



CHAPITRE HUITIE'ME.

HISTOIRE DE KEELMIE.

J'AI déja dit que je m'apellois *Keelmie* & que je suis Fille de Milord *Portembil* : à peine ai-je eu l'âge de raison que j'ai perdu ma Mere, & que j'ai commencé à ressentir des chagrins. Mon Pere occupé des soins de l'Etat, crut ne pouvoir mieux faire que de confier mon Education à des Religieuses : on me mit dans un Couvent à six ans, & jusqu'à l'âge de douze, j'y vécus sans trouble & sans événement remarquable.

MON Pere avoit coutume de m'honorer de sa visite tous les mois, il est si bon & si tendre que je regardois ces jours comme les plus heureux de ma vie : je les attendois avec une

impatience extrême, & lorsqu'il arrivoit que ses affaires l'empêchoient d'y venir aux tems marquez, je me trouvois alors d'une tristesse dont rien ne pouvoit me faire revenir.

J'ENTROIS dans ma treiziéme année, ces jours-là sont, comme on sçait un sujet d'Anniversaire, & marquez par des réjoüissances. Milord *Portemblit* ne manquoit jamais lorsque cela arrivoit de venir me voir, & de me faire des presens en cette consideration.

J'EUS lieu d'être contente de ceux qu'il me fit cette année, il ajoûta aux habits les plus magnifiques, des Pierreries, & beaucoup d'autres ajustemens qu'on ne m'avoit jamais donné, j'en fus transportée, & je lui exprimai ma reconnoissance par les caresses les plus tendres & par les termes les plus propres à l'en persuader.

IL parut se plaire à la maniére dont je lui témoignai: vous voilà une grande fille, me dit ce respectable Pere, je veux à present que vous soyez traitée comme telle. J'ai donné ordre qu'on vous donnât un Apartement à part, j'augmente

j'augmente vos Domestiques & vous aurez un parloir à vous seule, où votre famille vous verra ; il est tems que vous preniez peu-à-peu l'usage du monde, le tems aproche où vous y entrerez, il convient que vous le connoissiez avant que d'y paroître ; j'ai si bonne opinion de votre sagesse & de vos sentimens que je n'ai aucune inquiétude sur l'usage que vous allez faire de votre liberté.

TANT de témoignages de bonté m'attendrirent jusques aux larmes, mon Pere parut touché de ma sensibilité ; ce n'est pas tout, *Kalmie*, s'écria-t'il en m'embrassant, je songe à vous marier à un grand Seigneur aimable & bien fait ; dès que vos habits seront achevez je vous l'amenerai : il est juste que vous voyez si ce mari sera de votre goût, avant que de rien conclure ; je ne veux jamais gêner vos inclinations.

MON Pere me parut adorable en prononçant ce discours, je ressentis un certain je ne sçais quoi, qui me transporta : non, mon Pere m'écriai-je avec une vivacité dont je ne fus

pas la maîtresse, je n'épouserai point celui que vous me proposez, tant que vous me laisserez cette liberté du choix que vous m'annonçez : non, je le répette, je ne prendrai jamais un Epoux à moins qu'il ne vous ressemble, & cela de maniére que je ne le puisse moi-même distinguer d'avec vous.

MON Pere se mit à rire de ce qu'il crut être une saillie, & sortit en disant que dans peu je changerois de langage, il se trompa : le Cavalier qu'il me presenta quelques jours après, ne me plut point, tout aimable qu'il étoit, & je m'en expliquai avec franchise avec Milord à la premiére visite qu'il me fit en particulier.

Ce respectable Pere me tint parole, il ne voulut pas gêner ma liberté ; il me fit cependant quelques reproches sur ce que j'avois refusé un patti si avantageux, mais je lui dis tant de choses flatteuses, & je le caressai tant qu'il s'en tourna sans pouvoir se fâcher de mes refus.

VINGT Cavaliers plus aimables les uns

uns que les autres me furent presentez ; je les refusai de même que le premier ; tout le monde s'en étonnoit, & blâmoit hautement mon Pere de son trop de complaisance ; bien des gens se persuadoient que j'étois prévenuë secrettement en faveur de quelqu'un : hélas ! on ne se trompoit pas, mais qui auroit jamais osé soupçonner quel objet triomphoit de ma liberté ? Oserai-je l'avoüer sans rougir mille fois, hélas ! que ne m'en a-t'il pas couté, lorsque je découvris le vrai principe de mes refus constans : j'aimois mon Pere ! oüi mon propre Pere : je frémis en démêlant cette cruelle Passion, & j'eus beau en sentir toute l'horreur, je ne l'en aimai pas moins.

J'ENTREROIS dans un détail trop long, si j'analisois les différens moyens qui me firent apercevoir toute la rigueur de mon sort. Il me suffira de raporter une occasion qui ne me permit pas d'en douter, la voici : il est même à propos de la raporter ici, pour vous mettre mieux au fait de ma funeste Histoire.

PLUS

PLUS j'avançois en âge & plus je devenois sérieuse, le goût secret qui me dominoit pour mon Pere, me rendoit si prévenante & si attentive à lui plaire, qu'il prit de son côté une telle affection pour moi, qu'il ne se passoit point de semaine qu'il ne vint me voir trois ou quatre fois, & qu'il ne resta à mon parloir des heures entiéres. Hélas! ce furent sans doute ces précieuses visites, qui achevérent de me perdre: loin de me défier des risques que je courois, je m'aplaudissois intérieurement de mes sentimens, je croyois qu'ils étoient ceux d'une fille née, & que cette tendresse étoit un devoir qui ne pouvoit être assez dignement rempli.

J'AUROIS vécu long-tems dans l'ignorance de mes affreux sentimens, sans un événement auquel je ne m'attendois pas, qui m'ouvrit tout-à-coup les yeux sur mon terrible état. La jalousie fût le fatal flâmbeau, qui me fit reconnoître à sa triste lumiére les égaremens de mon cœur. Mon Pere qui me montroit de jour en jour plus de confiance, vint un

jour me trouver de bonne heure ; je lui trouvai l'air si triste en entrant dans mon parloir que j'en fus extrêmement émuë, & lui en demandai la cause avec vivacité ? Hélas ! me dit-il, *Kedmie*, comment pourrai-je vous la confier ? le Roi m'oblige à prendre un parti qui va me couter le repos de ma vie ; en vain me suis-je servi de tout le crédit que j'ai sur son esprit, pour le porter à changer de résolution, & à me laisser une liberté, que je trouve préférable aux plus grands biens de la vie, rien n'est capable de l'ébranler ; il sçait que dans une place où l'on s'enrichit ordinairement, j'y ai mangé le peu de bien que j'avois en remplissant mes devoirs, il veut absolument pour me faire une fortune plus brillante, & pour me mettre en état, dit-il, de vous marier avantageusement, que j'épouse la fille du Contrôleur-Général de ses Finances ; je me trouve une répugnance invincible pour ce mariage, malgré tous les avantages qu'il me procure, & l'idée flatteuse, ma fille, de vous faire un sort heu-

reux :

reux : ma raison me reproche cette répugance, & combat en votre faveur. Voilà *Keelmie*, le sujet de l'inquiétude que vous avez remarqué en moi, je ne vous en fais point un mystére, je sçais que vous êtes raisonnable, & que vous n'êtes pas capable de faire un mauvais usage de ma confiance : je trouve même de la douceur à n'avoir rien de caché pour vous.

Je me trouvai si troublée après ce discours que mon Pere s'en aperçût, il me demanda ce que j'avois & si je me trouvois mal ? Hélas ! que lui aurois-je répondu, sçavois-je moi-même la cause secrette de ce trouble : non, mais je me trouvai contre mon ordinaire d'une timidité si grande que je fus pendant quelque tems, sans oser lever les yeux sur mon Pere & sans pouvoir lui parler ; il ne douta pas que je ne fusses prête à m'évanoüir, tant j'étois pâle & défaite, il se leva fit apeller du monde pour prévenir ce malheur, & sortit en commandant qu'on me mena dans ma chambre, & qu'on eut de moi tous

tous les soins possibles.

J'ETOIS dans un état si extraordinaire, qu'on me ramena dans mon Apartement sans que je donnasses aucune marque que j'eusse de la connoissance, mes yeux étoient ouverts & ne voyoient rien, on me crut plus mal que je n'étois, mes femmes me deshabillérent, me mirent au lit, & firent enfin tous leurs efforts pour me rapeller à mon état naturel.

JE revins une heure aprés de cet état létargique, & je fus surprise de me voir environnée, comme une personne qui fait trembler pour ses jours: je demandai avec assez de tranquilité ce qui donnoit à l'inquiétude que je lisois sur les visages & aux soins qu'on se donnoit avec tant d'empressement; on me dit que je m'étois trouvée fort mal, & qu'on avoit craint que je ne le fusse davantage : je répondis que j'étois mieux, que j'avois besoin de repos, & qu'on me feroit plaisir de me laisser seule : on m'obéït ; j'avois tant de choses à examiner en moi-méme : je me trouvois si fort agitée de ce que mon

Pere

Pere m'avoit dit, que je voulois démêler le principe de l'intérêt que je prenois à un mariage, qui ne devoit pas tant me tenir à cœur, & pour lequel il me convenoit de me montrer un peu plus indifférente.

JE jettai un grand cri à la connoiſſance de mon Etat, je le reconnus après une heure d'examen. Grand Dieu ! m'écriai-je, ſe peut-il, que l'égarement de mon ame ſoit pouſſé à un tel excès ? quoi ! j'aime mon propre Pere ? Et j'ai pû l'ignorer ſi long tems ? Je combattis deux jours vainement, pour arracher le trait dont mon cœur étoit bleſſé, tous mes efforts furent inutiles: non-ſeulement l'idée ſeule de ceſſer de l'aimer me parut un ſuplice, mais encore celle de le voir paſſer entre les bras d'une rivalle, étoit-ce qui me deſeſpéroit. Je me déterminai à faire tous mes efforts pour rompre le mariage projetté, & dès que j'eus pris cette réſolution je me ſentis ſoulagée.

CENT moyens plus extravagans les uns que les autres ſe preſentérent à mon eſprit, pour empêcher que mon

mon Pere n'epousa celle à qui le Roi vouloit l'unir ; après une mûre délibération je les rejettai tous, je m'en tins à une imagination qui me parut propre à venir à mes fins, & à laisser entrevoir ma passion, sans être dans la cruelle néceffité de la déclarer, je n'en eus pas plûtôt compris toutes les conséquences, que je travaillai dès le moment à la mettre en usage ; je me mis à écrire, & j'envoyai à mon Pere la lettre suivante.

LETTRE DE KEELMIE, À MILORD *PORTEMHIL*, SON PERE.

JE me porte mieux, Milord, & le premier usage que je fais de ma convalescence, est de vous remercier des inquiétudes obligeantes que vous avez marquées, en envoyant

voyant si souvent sçavoir de mes nouvelles : ma reconnoissance ne peut être égalée que par le respect que je ressens pour vous, j'espére que vous voudrez bien à vos momens perdus m'honorer d'une visite précieuse, & après laquelle je soupire avec impatience.

J'AI un secret à vous communiquer, Milord, mais pourquoi vous laisser en suspens & ne pas vous le dire ? le voici : vous avez fait la conquête d'une Amie, qui m'est chere, à l'égal de moi-même : elle vous adore en secret, elle m'en a fait confidence, & si elle aprend ce que vous avez eu la bonté de me dire il faut qu'elle périsse : quoiqu'elle soit sans espoir, elle ne peut s'accoutumer à penser qu'elle vous perdra pour jamais.

KEELMIE.

A PEINE eus-je envoyé ma lettre que j'aurois voulu pour toutes choses au monde la retenir, j'envoyai un Laquais après celui qui la portoit, pour qu'il me la raporta, mais il n'étoit plus tems : j'étois aimée & trop bien

bien obéïe. Je tremblai en aprenant que mon Pere viendroit dîner avec moi : O Ciel ! que vais-je lui dire ? m'écriai-je, ne va-t'il pas entrevoir ce qui se passe dans mon cœur ? mon trouble me trahira : que pensera-t'il de moi, ne va-t'il pas m'accabler de reproches & de mépris ? Mon Pere fut ponctuel, je tressaillis lorsque j'entendis son carosse arriver : il entra dans mon parloir extrêmement paré, & avec un air beaucoup plus gai qu'à l'ordinaire : je ne sçus que penser de ce changement. Ma Fille, me dit-il dès que nous fumes seuls, aprenez-moi quel est l'objet charmant qui songe à votre Pere & qui s'interresse à son sort ? croiriez-vous que votre Lettre m'a causé des mouvemens que je ne puis bien définir : jamais je ne me suis trouvé dans une situation aussi extraordinaire : à la veille d'un Hymen que je ne puis refuser de conclure, je m'en sens plus éloigné que jamais, & votre lettre, je vous assure, n'y a pas peu contribué.

Je me trouvai dans un embarras le plus grand à ce discours, cepen-

dant la crainte que mon trouble ne me trahit, me rendit à moi-même, je voudrois de tout mon cœur, lui répondis-je, pouvoir satisfaire à votre juste curiosité, mais j'ai juré, à celle qui m'a confié son secret un silence éternel, & il n'est pas possible que je puisse y manquer sans être la plus imprudente de toutes les femmes. Qu'il vous suffise, Milord, d'être assuré que jamais on n'a tant aimé qu'on vous aime, & que ce que je vous ai mandé est exactement vrai. Mais, reprit mon Pere, comment voulez-vous que je me décide sur des connoissances si abstraites? faites-moi du moins connoître quel est cet objet aimable, qui veut bien s'interresser à mon sort. S'il ne s'agit que de vous promettre de ne jamais abuser de votre confiance, j'en userai comme si j'ignorois ses secrets sentimens. Parlez ma Fille, plus vous mettez d'obstacles à ma curiosité, & plus je desire qu'elle soit satisfaite: je sçais que vous m'aimez, & je ne doute pas que vous ne me donniez cette marque de votre complaisance.

Il avoit bien raiſon de croire que je l'aimois ce Pere adorable, hélas ! il n'étoit que trop vrai : mais je craignois que mon aveu ne l'irrita, & je n'avois garde de lui faire la confidence qu'il exigeoit. Je me défendis avec tant de vrai-ſemblance, & je lui fis ſi bien ſentir que je ſerois des plus mépriſables, ſi je trahiſſois une Amie qui m'étoit ſi chere, qu'il ne crut pas pour cette fois devoir en tenter davantage ; tout ce qu'il pût obtenir de moi à force d'inſtance, fut que je lui ferois voir un jour cette Amante ſecrette qu'il ſe peignoit dans ſon imagination échauffée la plus adorable perſonne du monde, il me fit répéter plus de vintg fois que je lui tiendrois parole, & ce fut avec une peine extrême qu'il me quitta sans être mieux éclairci.

Le lendemain il fut plus preſſant : vous ne m'aimez pas *Keelmie*, me dit-il, puiſque vous refuſez de m'en donner des preuves, ſur un point qui m'eſt ſi interreſſant. Quoi ! vous vous efforcez de me le perſuader & vous me préférez une Amie ? non, je

n'oublierai jamais votre peu de complaisance, & le peu de cas que vous faites de mes priéres : où il falloit ne me rien dire du tout, ou me satisfaire entiérement.

Je voulus encore biaiser, je tremblois : je ne sçavois comment me défaire de ses instances, Milord étoit trop pénétrant pour que je pusse me servir de raisons qui ne fussent pas absolument valables ; il y a dans vos moyens de me refuser, s'écria-t'il en se levant pour se retirer, une envie directe de me déplaire, qui me touche jusqu'au fond du cœur, eh bien, gardez votre secret, je ne vous presserai plus de me l'aprendre, mais souvenez-vous que je ne me mettrai jamais dans le cas d'avoir à me plaindre de vous.

Il voulut sortir en proférant ces paroles, l'état terrible où je me trouvois me fit pleurer amérement : attendez, lui dis-je, en le retenant, je ferai tout ce que vous voudrez ô mon Pere ! mais souvenez-vous, que c'est vous, qui m'y avez obligée, & que si je vous donne lieu de vous plaindre

de

de moi ......Eh pourquoi ? interrompit-il, en reprenant un visage plus serain, aurois-je sujet d'être irrité de votre complaisance ? parlez-moi sans feinte vous me rendrez la vie : depuis l'idée que vous m'avez donné de la personne aimable dont vous m'avez parlé, je porte dans mon cœur un trouble que je ne puis vous exprimer. Faut-il enfin vous l'avoüer *Keelmie*, je l'aime cette adorable personne, & même je ne puis plus vivre sans la voir, & sans lui donner des marques de ma reconnoissance & de mes sentimens.

Pendant que mon Pere exprimoit ces paroles avec une action, qui me prouvoit combien il étoit pénétré de ce qu'il me disoit, je songeois aux moyens de le satisfaire, sans essuyer les mouvemens de sa premiére surprise. Il me vint une imagination qui me parut convenable. Eh bien, lui dis-je, vous allez être content ; je vais chercher l'objet de vos desirs secrets, & vous l'amener sous quelque prétexte spécieux, de cette maniére je ne me mettrai pas dans le

cas

cas de me rien reprocher : pourvû que vous soyez satisfait qu'importe comment ? Milord me laissa la maîtresse de me conduire dans cette occasion, comme je le trouverois convenable, il ne désiroit que de voir l'objet aimable qui s'étoit prévenu en sa faveur, & cela suffisoit pour qu'il n'eut plus à se plaindre de la resistance que je montrois pour ses desirs.

Je sortis & je fus me rendre dans mon Cabinet, avec un trouble difficile à exprimer, j'avois fait faire mon portrait en mignature quelques mois auparavant, pour une tante qui me l'avoit demandé avec empressement, je l'envelopai dans un papier, je le cachettai, & je fus prier une de mes compagnes d'y mettre le dessus, en lui donnant pour raison que je voulois faire une petite piéce à mon Pere : je revins au bout de ce tems le trouver. Vous n'amenez point, me dit-il, l'aimable Pensionnaire dont vous m'avez parlé, serois-je assez malheureux pour qu'elle ne voulut pas me voir ? mais, c'est

votre faute, d'où vient lui avez-vous parlé de moi, que ne l'engagiez vous à vous suivre sous quelque prétexte ? *Keelmie* que vous êtes cruelle ! vous connoissez ma situation, mes impatiences, mes desirs, & il semble que vous vous plaisiez à m'accabler d'inquiétudes & de chagrins.

Je tirai alors le portrait de mon sein. Voilà, lui dis-je, dequoi justifier ma conduite, celle qui est prévenue si favorablement pour vous n'ose paroître ici, elle m'a chargée de vous remettre cette lettre, je crois qu'elle vous aprendra le secret après lequel vous paroissez soupirer avec tant d'ardeur, on vous suplie de n'ouvrir ce paquet, que lorsque vous serez sorti d'ici, ce n'est qu'à cette condition que je vous le remets. Mon Pere le reçût avec un transport de joye qui me toucha beaucoup, & en me promettant qu'il seroit observateur religieux de la condition. Il étoit trop curieux de s'éclaircir, pour qu'il resta plus long tems, il se leva un moment après, & me quitta en m'assurant que j'aurois in-

cessamment de ses nouvelles.

JUSQU'AU moment que j'en reçus, je me trouvai dans un état difficile à exprimer : crainte & l'espoir m'agitérent tour à tour. Que va penser mon Pere me disois-je, en reconnoissant mon portrait : n'aura-t'il pas horreur du fatal secret dont il est l'emblême ? quel sera son courroux, ses reproches, son aigreur ? ah, Juste Ciel ! pourquoi avez-vous permis, que mon cœur se laissa prévenir d'une passion si deshonorante pour la Nature ? mais, que dis-je, ne devois-je pas travailler sans cesse à la déraciner de mon ame, où si mes efforts avoient été impuissans, l'ensevelir pour jamais dans mes regrets & dans ma douleur ?

CHAPITRE IX.

JE passai trois jours dans cet état funeste, je desirois avec ardeur d'avoir des nouvelles de mon trop aimable Pere, & je les craignois en même

même-tems. Ah ! ſans doute continuois-je à penſer, Milord *Portembil* effrayé des ſentimens que j'ai oſé lui laiſſer entrevoir, ne me regarde plus que comme un objet mépriſable & qui n'eſt pas digne de lui apartenir, il va m'abandonner à la honte de mon ſort, oüi je ne le reverrai jamais.

De pareilles réflexions me pénétroient de la plus vive douleur, & je pleurois amérement, lorſque j'entendis fraper à ma porte ; j'envoyai une de mes femmes ſçavoir ce qu'on me vouloit avec défenſe de ne laiſſer entrer perſonne ſous prétexte que je repoſois, dans la crainte de me montrer dans le déſordre où j'étois : on m'aporta une lettre qui me venoit de la part de mon Pere : je treſſaillis en la recevant. Voici, me dis-je, mon arrêt, je n'en dois point douter: je fus m'enfermer dans mon Cabinet, & j'ouvris en tremblant cette lettre fatale. Je l'ai relû trop ſouvent pour en avoir oublié la moindre expreſſion, la voici telle qu'elle étoit.

LETTRE DE MILORD PORTEMHIL, *A KEELMIE*, SA FILLE.

APrenez-moi *Keelmie*, ce que je dois penser du present que vous m'avez fait ? Depuis que j'en soupçonne la cause, je n'ai pas eu un moment de repos : êtes-vous l'inconnuë dont vous m'avez parlé ? est-il vrai que vous ..... je n'ose achever, je desire avec ardeur d'être parfaitement éclairci, & je tremble également pour l'alternative : jugez par le trouble dont je suis agité de mes sentimens secrets ; aprenez m'en davantage pour vous donner plus de confiance. Je ne cesse d'avoir les yeux sur ce trop cher Portrait : je lui dis des choses que je voudrois dire à l'original, votre réponse va décider

décider de mon sort, il est entre vos mains, *Keelmin* ? hélas ! n'est-ce pas trop vous en dire ? m'entendez-vous aussi-bien que je vous ai entendu ?

Milord PORTEMHIL.

Je relus cette chere lettre trois fois. Ah ! je suis aimée, m'écriai-je à la quatriéme, je n'en puis plus douter, tout me le prouve, dans mon malheur extrême je me trouve trop heureuse de trouver dans mon Pere les sentimens que je ressens pour lui. Sa sagesse fortifiera la mienne, & nous nous guérirons l'un l'autre d'une passion odieuse que nous ressentons à regret, fol espoir ! devois-je me flatter, que l'Amour travailleroit lui-même à sa propre ruine; mais dans de pareils égaremens, doit-on attendre d'autres effets de la réfléxion ?

JE fus deux heures entiéres sans sçavoir de quelles expressions je devois me servir pour répondre à mon Pere, tantôt je voulois interprêter différemment l'avanture du portrait, une autre fois avoüer naturellement

mes foiblesses, & suplier ce Pere respectable, de se servir de tout l'Empire qu'il avoit sur moi, pour arracher de mon cœur le trait fatal dont il étoit déchiré : je me déterminai pour ce dernier parti. Je lui écrivis une grande lettre, où la Vertü & l'amour se faisoient reconnoître tour-à-tour, mais où la passion prédominoit sur les vains efforts du sentiment raisonnable : hélas ! à quoi cette réponse servit-elle ? à enflâmer mon Pere davantage. A peine eut-il reçû cette missive qu'il vint me voir, il ne me parut plus ce Ministre révéré, ce Pere respectable & qui m'avoit toûjours imposé jusques-là. L'Amour en avoit fait un Amant tendre, empressé, délicat : sa vertu réprimoit en vain des mouvemens si odieux. Le crime prédominoit, & obscurcissoit par son flambeau funeste, les rayons de cette même vertu, qu'on avoit toûjours reconnu en lui & qui le rendoit le premier de son siécle : fatal amour voilà de tes coups, il suffit de t'écouter, pour perdre en un instant tout ce

que

le Héroïsme & la sagesse nous ont fait acquérir avec tant de travaux.

Les premiers jours nous nous abandonâmes à la douceur de nous aimer & de nous le dire sans cesse; mais la vertu a cela de propre dans les cœurs où elle a établi son Empire, que si elle semble céder aux assauts funestes qui lui sont livrés, elle reprend tôt ou tard le dessus, & secouë impérieusement les traits décochés par le vice; nous nous en aperçûmes bien-tôt mon Pere & moi: à peine sa voix éclatante se fut-elle fait entendre, que ces douceurs que nous goûtions devinrent améres & empoisonnées: nous nous fimes horreur mutuellement de nos foiblesses, nous nous demandâmes l'un & l'autre comment il étoit possible, que nous eussions pliés avec tant de molesse sous un joug si honteux? Nous nous exhortâmes mutuellement à nous guérir d'une passion effroyable, qui devoit tôt ou tard nous perdre & nous plonger dans le plus affreux précipice: nous nous quittâmes avec des protestations réciproques de travailler

 chacun

chacun de notre côté, à faire rentrer nos sentimens dans leur état naturel, & nous crûmes après huit jours de combats & d'épreuves cruelles de ne plus nous voir, que la vertu qui nous parloit, reprendroit à la fin le dessus, & que nous n'aurions plus dans la suite à nous reprocher de tels égaremens.

MON Pere gagna plus que moi dans ces combats respectables, il avoit sans doute plus de vertu. Le neuviéme jour il m'écrivit pour se féliciter de sa victoire, & pour me faire des complimens sur la constance que je marquois par mon funeste silence dans des sentimens aussi dignes de lui & de moi. Il ne s'agit plus, me disoit-il, que de couronner un ouvrage si méritoire, c'est de nous ôter l'espoir, me mandoit-il, de nous revoir jamais. C'est en vous donnant un Epoux qui puisse vous rendre heureuse, & vous faire oublier un Pere malheureux. Je ne vous dirai pas ce qu'il m'en a coûté, ajoûtoit-il, pour prendre ce parti, qu'il vous suffise d'aprendre que votre mariage est

conclu,

conclu, & qu'avant quatre jours vous serez unie à l'homme le plus estimable de la Cour.

Cette lettre au lieu de me rendre le repos me l'ôta entiérement : je pensai que Milord *Portembil* avoit remporté la victoire sur lui-même, qu'il ne m'aimoit plus, & qu'il me sacrifioit sans regret. Cette considération me fit verser un torrent de larmes, & au lieu de me faire triompher de l'horreur de mes sentimens, elle me rendit tout l'amour que j'éloignois vainement de mon cœur.

J'eus beau vouloir gagner sur moi de répondre aux désirs de mon Pere, en acceptant l'Epoux qu'il me destinoit, je n'y pus parvenir, non plus qu'à me persuader qu'il me convenoit d'éteindre un flamme si criminelle. Après deux jours de combats je me trouvai plus foible que jamais. Mon illustre Pere, mon respectable Amant, qui fut témoin de mes foiblesses un jour qu'il vint me voir, pour me porter à fléchir généreusement sous le joug de cet Hymen projetté, s'en retourna pénétré de

tout l'amour que je lui avois laissé entrevoir, & j'eus lieu de juger par quelques larmes qui lui échappérent que s'il me pressoit à me jetter entre les bras d'un Epoux, ce sacrifice lui coûtoit du moins autant qu'à moi.

JE me trouvai après cette entrevûe dans un accablement si affreux, que je ne pûs plus me supporter moi-même. Peu de jours après je tombai malade, les Médecins qui connurent à ma langueur qu'un chagrin cruel en étoit le funeste principe, & qui s'imaginèrent que peut-être l'air du Couvent m'étoit contraire, & qu'il pouvoit y avoir donné lieu, déclarérent que celui de la Campagne me seroit plus favorable, ils me l'ordonnèrent. Je ne fus pas fâchée de ce changement, je me flattai que la Solitude distrairoit mes agitations cruelles, je partis pour une Terre de mon Pere voisine de la Mer, mais je ne m'en trouvai pas mieux. L'Amour m'y suivit, & ce départ ne servit qu'à ajouter à mes souffrances, les rigueurs de l'absence; & quand on est en proye à ce Dieu cruel, c'est le plus

barbare de tous les tourmens.

Les Gens qui m'environnoient cherchoient tous les moyens qu'ils pouvoient imaginer pour me distraire de la mélancolie dans laquelle on me voyoit plongée. Les ordres qu'avoit donné mon Aimable Pere lors que j'étois partie, pour que l'on fût au devant de tous mes désirs, intéressoient tout le monde, & il n'y avoit point de jours qu'on ne me procura de nouveaux délassemens : la promenade sur la mer étoit celui qui me consoloit le plus, & c'étoit aussi celui que je prenois le plus souvent.

Un jour que je rêvois tristement à la rigueur d'une destinée aussi malheureuse que la mienne, qui ne m'avoit rendue sensible que pour un Amant que je ne pouvois aimer sans crime, un vent furieux s'éleva & poussa en pleine Mer la Galiotte sur laquelle j'étois. Après une tempête qui dura deux jours & deux nuits, je fus rencontrée par un Vaisseau Espagnol, mon équipage n'étoit pas en état de se défendre, nous fumes obligés de nous rendre ; on apprit qui j'étois

j'étois, & comme nous commencions à être en guerre avec l'Espagne, on trouva ce hazard heureux & on me conduisit à la Cour, comme un gage qui serviroit un jour aux desseins secrets de l'Etat.

Le Roi d'Espagne depuis plusieurs années vivoit dans une solitude profonde, on attribuoit la mélancolie cruelle dans laquelle il étoit plongé, à une avanture arrivée à la Princesse *Emilie* sa Sœur; elle s'étoit éprise du Viceroi de Catalogne, & sans égard à son Rang, & à ce qu'elle devoit au Roi son Frere, elle s'étoit fait enlever par son Amant. Elle vivoit à ce qu'on disoit dans un endroit inconnu de la terre. Ce Prince dont la délicatesse sur l'honneur & la gloire est connue de tout l'Univers, avoit pris à cœur cette affront: & le bruit couroit que c'étoit là le motif secret qui l'avoit obligé de faire la guerre aux Anglois, parce qu'il les soupçonnoit d'avoir donné azile au Ravisseur de la Princesse sa Sœur. En vain depuis le malheur qui étoit arrivé à la réputation de son sang, avoit-on tenté tous

les

les efforts possibles pour dissiper ses chagrins, rien n'avoit pû réussir : il persistoit à se renfermer dans son Palais, & à être inaccessible à une partie de sa Cour, & lorsqu'il en sortoit, ce n'étoit que pour donner des actes de sa mauvaise humeur & cruauté à laquelle on prétendoit qu'il avoit toûjours été sujet.

Dès que la belle étrangère eut prononcé le nom du Roi d'Espagne, Dom Pédre & Emilie se jettèrent un régard réciproque, qui marquoit l'intérêt qu'ils prenoient à ce récit, ils ne jugèrent cependant pas qu'ils dussent interrompre Keelmie, ils remirent à la fin de son Histoire à satisfaire une légitime curiosité.

A PEINE fus-je arrivée à la Cour, poursuivit Keelmie, que j'appris toutes ces choses de la femme de *Menquez*, premier Ministre, chez laquelle on m'avoit remise, selon les ordres du Roi, afin que je ne pusse m'échaper, & que je fusses traitée comme une fille de ma qualité. Quelques bonnes façons qu'on eût pour moi, je montrois une tristesse extrême;

trême, elle étoit attribuée à mon Efclavage; mais hélas! il avoit la plus petite part à mes chagrins. L'idée de mon aimable Pere me pourfuivoit en tous lieux, je portois fa chére image dans mon cœur, nul événement ne pouvoit l'en arracher.

Je paffois une partie des jours & des nuits à pleurer, en vain la femme du premier Miniftre qui fembloit m'avoir prife en affection tentoit-elle à diftraire mes chagrins: j'avois beau faire moi même pour affecter plus de tranquilité, la noire mélancolie prédominoit fur les efforts que je faifois pour répondre aux bontés de *Dona Médulina*, c'étoit le nom de la femme du premier Miniftre, ma langueur auroit dû faire connoître ce qui fe paffoit dans le fond de mon Ame: j'étois quelquefois étonnée qu'on ne l'entrevît pas.

Un jour que nous étions prêts à nous mettre à table, *Menquez* entra, accompagné d'un Inconnu dont les traits me frappérent. Il avoit l'air grand & majeftueux, & fa phifionomie m'intéreffa par un air de trifteffe qui y ... it répandu & qui avoit

assez de raport à l'état où je me trouvois : il me parut qu'il m'envisageoit avec des idées semblables aux miennes, & qu'il s'intéressoit à mon sort, il parla peu pendant le repas & m'examina beaucoup. Il me fixa si souvent que je m'en trouvai embarassée, & que je n'osois plus lever les yeux sur lui. *Dona Médulina*, qui étoit de la meilleure humeur du monde, fit tout ce qu'elle put pour égayer ce nouveau convive, mais il sembloit qu'il se modelât exprès sur mes façons. Je ne mangeois presque point : il touchoit à peine à ce qu'on lui présentoit, il m'échapoit des soupirs, il en fit plusieurs : je ne parlois point, & il ne répondoit que par monosillabe. Je remarquai tout cela, & je m'apperçus même qu'il avoit un air d'autorité dans cette maison, & qu'on y avoit de grands égards pour lui. Je m'en étonnai & cela parce que c'étoit la prémière fois, que je l'avois vû chez *Menquès*. Je jugeai en moimême que c'étoit quelque Prince, ou quelque grand Seigneur de la Cour, vous connoîtrez bien-tôt que je ne me trompois pas.

DE's que nous fumes hors de table, *Menquez* disparut comme à son ordinaire, pour se retirer dans son Cabinet : l'Inconnu qui ne m'avoit été annoncé que pour un Gentilhomme qui vivoit de son bien, (ce que je ne croyois pas) proposa à *Dona Medulina*, de passer dans un magnifique jardin, qui faisoit face à la salle où nous avions dîné : elle feignit d'avoir eu la même idée & me dit en soûriant que la promenade étoit belle, & que rien n'étoit plus capable de distraire les sombres idées. Je ne répondis que par une révérence & je la suivie. L'Inconnu me presenta la main avec un air toûjours aussi triste & aussi embarrassé. J'aurois bien desiré me retirer, comme *Menquez* avoit fait. Mais je n'osois faire ce chagrin à *Dona Médulina* elle avoit tant d'affection pour moi, qu'il sembloit que dans la situation où je me trouvois je devois du moins me contraindre, & la dédommager par mes complaisances de l'air de tristesse avec lequel je paroissois toûjours à ses yeux.

CHA-

CHAPITRE X.

DONA MEDULINA pour une femme de quarante ans, eſt encore belle : dans ſa première Jeuneſſe elle a été coquette, & elle n'a paru ſe ſoucier que du plaiſir de groſſir le nombre de ſes adorateurs: depuis que ſes appas ſe ſont évanouïs, peu-à peu l'ambition a pris la place de l'Amour, elle n'oublie aucun des moyens qui peuvent la mettre dans la plus haute conſidération. S'il avoit été poſſible qu'elle eut pû captiver le Roi d'Eſpagne, pour que tout le Royaume eut dépendu d'Elle, elle y auroit réuſſit ; elle a tous les talens convenables, elle eſt adroite, ſouple, complaiſante & ne trouve jamais rien de difficile, lorſqu'il eſt queſtion de parvenir à la faveur : mais, comme elle a de la pénétration & du génie, & qu'elle conçoit que ſes charmes ne ſont pas ſuffiſans, pour ſe rendre abſolue ſur le cœur de ſon Maître, elle

elle a toûjours ambitionné de trouver un sujet facile à conduire qui fût assez aimable pour enchanter le Monarque : dans l'idée flâteuse que si cela arrivoit par son canal, elle seroit toute-puissante, & que son crédit la mettroit dans l'État où son Ambition aspire depuis si long-tems.

Je reviens à present à ce qui m'arriva à la promenade, dont je viens de m'écarter, pour faire connoître une personne, qui va jouër un rôle bien intéressant. Nous ne fumes pas plûtôt assises dans un Cabinet de marbre, que les eaux jaillissantes rendoient le plus beau lieu du monde, que cette habile femme se leva avec un air d'inquiétude & s'écria qu'elle avoit une lettre indispensable à écrire, qu'elle alloit l'expédier & revenir dans le moment : je voulus la suivre, mais elle me pria de rester & de l'attendre, en me disant en soûriant, qu'elle me laissoit avec un Cavalier qui valoit bien la peine que j'eusse de la complaisance. Je me trouvai dans ce moment si extraordinairement agitée, que je demeurai comme un terme, & sans

sans faire aucune réflexion à la situation embarassante où elle me laissoit.

L'INCONNU qu'on venoit de me vanter, ne me parut pas plus libre d'esprit que moi, nous fumes vis-à-vis l'un de l'autre, pendant plus d'une demi-heure, sans nous rien dire; croiriez-vous que cette conduite me donna pour lui de la considération ? s'il m'avoit tenu les propos qui se tiennent ordinairement en pareil cas à une jeune personne qu'on suppose aimable, accoutumée à de pareils discours, ils ne m'auroient fait aucune impression, mais son silence flatta mon amour propre: je trouvai assez singulier que cet homme fût le seul de tous ceux que j'avois vû, qui ne me dit rien d'obligeant, & je desirai qu'il parlât pour décider d'une façon de penser que je trouvois si bizarre: je le souhaitai vainement, il m'entretint de choses indifférentes, me parla du Jardin où nous étions, de la probité du premier Ministre chez lequel je vivois: des gentillesses de sa femme, & pendant près de trois heures que je me trouvai avec lui

lui ; je n'eus pas à lui reprocher qu'il voulut me flatter sur la moindre de mes qualitez.

J'ÉTOIS si surprise d'une sagesse si peu ordinaire chez les hommes, que je serois restée jusqu'à la nuit sans songer à me lever de ma place. *Dona Midulina* qui arriva enfin avec son Mari, fit changer la conversation : elle étoit gaye & elle raporta à l'Inconnu une avanture toute récente, qui sembla le tirer d'une rêverie profonde. Il s'agissoit d'une jolie femme, qui n'avoit jamais pu souffrir son Mari, tant qu'il avoit été empressé & fidèle, & qui en étoit devenue folle & jalouse depuis que les assiduitez de son Epoux étoit cessées, & depuis qu'elle avoit appris que las de son indifférence pour lui, il s'en étoit consolé par le choix d'une Maîtresse aimable. Cela ne me surprend pas, reprit l'Inconnu, après avoir écouté avec beaucoup d'attention l'Histoire qu'on venoit de rapporter : les femmes sont fantasques, capricieuses & bizarres. Le Mari de celle dont vous venez de parler s'est lassé d'être sot, & s'il avoit

avoit commencé par où il finit, il n'auroit pas à se reprocher à present, d'avoir joué un rôle aussi peu convenable & séant à quelqu'un qui se pique d'avoir de la raison ; en un mot je ne puis concevoir qu'on soit homme & qu'on puisse avoir la foiblesse de fléchir sous le joug d'un Séxe aussi trompeur & aussi vain : dans le vrai ce Séxe n'a pour tout merite qu'un faux brillant dénué de toutes qualitez solides, & il faut être efféminé, sans expérience & sans raison, pour se laisser captiver aussi aisément qu'on le fait aujourd'hui.

Ce discours me parut bien fort, & bien extraordinaire devant deux femmes d'une certaine façon ; il me piqua, je fus surprise que *Dona Médulina*, dont la vanité m'avoit toûjours paru extrême ne sçût point y répondre. Sans chercher à en pénétrer la cause secrette, je le fis pour elle, je pris le parti des femmes : j'appuyai mes raisons de citations & d'exemples, j'avois beaucoup lu, ma mémoire m'a toûjoursservi à propos, je fis l'Apologie de mon Séxe avec

chaleur, & je la terminai par résoudre que si nous avions quelques defauts, il ne falloit l'attribuer qu'à la liaison que nous avions avec les hommes, & que la plus grande preuve qu'on en pouvoit apporter, c'est qu'on les voyoit tous les jours aux pieds de celles que leur vanité cherchoit à humilier si souvent.

DONA ME'DULINA me jetta un coup d'œil qui sembla me dire, vous vous êtes acquittée à merveille de votre rôle : pour l'Inconnu qui m'avoit écouté avec une sorte d'intérêts, il me fit enfin une politesse. Des femmes de votre sorte, me dit-il, avec un air complaisant, n'entrent pour rien dans le portrait que je viens d'en faire: vous êtes trop bonne de vouloir bien les honorer de vos éloges, vous devriez les réserver pour vous seule; après cela l'Inconnu se tourna vers *Menqués*, & lui dit qu'il étoit satisfait & qu'il avoit bien vû des femmes dans sa vie, mais qu'il n'en avoit point trouvé qui me ressemblât. En achevant ces mots, il se leva & il me jetta un coup d'œil en se retirant qui ne me

parut

parut point aussi froid que je me l'étois d'abord persuadé.

Je ne pus m'empêcher après son départ de me féliciter de ce que j'avois enfin obtenu de cet homme sévère, une politesse qui avoit paru tant lui coûter ; je me rapellai sa tristesse, son air distingué, & noble, ses maniéres aisées d'agir & de parler, & je m'occupai de tout cela au point, que le souvenir de mon aimable Pere en souffrit : je ne fis pas pour lors cette derniére réflexion : je me trouvai dans une situation d'esprit si extraordinaire après la vûe de l'Inconnu, que je ne pensai à rien qu'à lui.

Dona Me'dulina, qui me vit plus distraite qu'à l'ordinaire, & qui avoit depuis quelques jours des raisons pour approfondir mon intérieur, me demanda dès que je fus seule avec elle, ce que je pensois du Cavalier qui m'avoit tenu compagnie pendant son absence. Je me trouvai étonnée à cette question, & je lui répondis avec embarras, que dans le triste état où j'étois, je ne songeois qu'à mes malheurs.

ELLE avoit trop d'esprit pour se rendre à cette réponse, mais elle crut devoir attendre un moment plus favorable, pour me sonder & pour m'amener à ses vûes : nous retournâmes à la maison & je n'y fus pas plûtôt que je me retirai dans mon Apartement. J'avois coutume tous les jours depuis que j'étois séparée de mon Pere de flatter mon cruel amour, par la douceur d'examiner un portrait que j'avois de lui. Toutes les choses de la vie se tournent en habitude, à peine fus-je dans un cabinet, que je m'y enfermai & que je fus tirer d'une Cassète ce portrait cy-devant la consolation de mes malheurs, mais le croira-t'on? je le pris & à peine y jettai-je les yeux, je le tenois entre mes mains & je songeois à toute autre chose qu'à lui. ô Ciel ! m'écriai je, m'appercevant enfin d'un changement si surprenant, serois-je assez heureuse pour qu'une passion criminelle s'éteignit peu à peu! Grand Dieu ! feriez-vous ce Miracle, & rentrerois-je dans les sentimens qui conviennent à une fille bien née! Je fus touchée de cette réflexion que

je

je me jettai à genoux, & que j'adressai à Dieu des priéres qui marquoient sincèrement mon changement, je ne fus occupée le jour & la nuit que de cette idée, & plus j'y faisois d'attention & plus je me trouvois tranquile & soulagée.

Je passai la plus agréable nuit du monde en comparaison des précédentes : j'avois encore de l'inquiétude, mais qu'elle étoit d'une nature bien différente de celle dont j'avois été agitée jusque-là ! Je songeai à mon respectable Pere, il est vrai, je revis même encore son portrait avec plaisir, j'éxaminai le fond de mon cœur, je continuai á remercier le Ciel du changement miraculeux qu'il y opéroit ; ce n'étoit plus ces vives douleurs que l'absence occasionnoit par le passe : je ne poussois plus de soupirs brûlans, je souhaitois de le revoir ce Pere trop chéri sans que le fatal amour dont j'avois été obsédée fit entendre sa voix tirannique & monstrueuse. Je n'osois me flatter que cet état heureux dureroit, mais au bout de huit jours je me trouvai si tran-
quile

quille & si revenue de me funestes égaremens, que je repris peu à peu quelques appas dont la nature m'avoit parée & que ma folle passion m'avoit fait perdre. Le neuviéme jour mon esprit parut dans une assiette si favorable que l'on m'en fit compliment. *Dona Médulina* me dit en me flattant, que je devenois mille fois plus belle de jour en jour : en effet mon teint n'étoit plus pâle, il s'étoit éclairci, mes yeux reprenoient leur brillant passé, je m'en apperçus moi-même & je ne pus m'empêcher alors sans trop sçavoir pourquoi, de m'en applaudire avec plaisir.

Fin de la Seconde Partie.

LE
MASQUE DE FER
OU LES
AVANTURES
ADMIRABLES
DU
PERE ET DU FILS,

TROISIEME PARTIE.



A LA HAYE,
CHEZ PIERRE DE HONDT.
MDCCI.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]UTKAVA

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS; ROMANCE, Tiré de l'Espagnol.

CHAPITRE XI.

JE ne fus pas la seule qui fit attention au retour de mes charmes, Dom Gusman Dalinkaras, qui partageoit la faveur du Roi avec le premier Ministre, vint dîner un jour chez Menquès, & fit connoître bien-tôt

par des visites fréquentes & assiduës; qu'il m'avoit trouvé à son gré; Keelmie s'interrompit dans cet endroit. Elle ignoroit que Dom Pédre & la Princesse connussent le Courtisan dont elle parloit; il est essentiel continua t'elle que je vous fasse le portrait de l'Amant qui va paroître sur la Scéne: c'est à lui à qui je dois tous mes malheurs, & il est d'une nécessité indispensable pour la suite de mon Histoire, que je m'arrête ici un moment.

GUSMAN Dalinkaras devoit plus sa fortune à ses brigues secrettes, qu'à son propre mérite; son esprit ambitieux & inquiet, lui avoit toûjours fait regarder avec un œil d'envie tous ceux que la faveur du Roi avoit placé dans des postes éminens; non-seulement il en étoit jaloux, mais même il travailloit sans cesse à chercher le moyen de leur nuire, il sembloit que leur chûte dût servir à son élévation; plus de vingt personnes en place qui n'y étoient plus, auroient pû rendre témoignage de cette vérité, s'ils eussent été instruits de la cause se-

trette de leur disgrace, mais il se conduisoit dans ses trames cachées avec tant de secret & de politique qu'il y avoit très-peu de gens qui en eussent la Clef.

L'ON prétendoit qu'il devoit la faveur suprême où on le voyoit, à l'une de ses pratiques dont je viens de parler. Il avoit trouvé le secret de découvrir les relations intimes, entre la Sœur du Roi & le Viceroi de Catalogne : il les avoit fait connoître au Souverain, & cette preuve de la plus noire envie qui fut envisagée alors comme les témoignages du zèle le plus pur, fut récompensé de la place qu'occupoit le malheureux Dom Pédre. L'esprit souple, patelin, politique & complaisant de ce Courtisan envieux réüssirent auprès du Monarque, & il se rendit si agréable & si nécessaire, qu'il ne pouvoit plus s'en passer absolument. Il fut comblé d'honneur, de dignités & de richesses en moins de tems qu'il n'avoit travaillé à les mériter.

JE ne fus informée des causes de l'élévation de ce Favori, que bien

long-tems après ; Dona Médulina n'eut garde de m'en faire part, elle avoit des vûës secrettes pour perdre ce Courtisan que je n'avois garde de prévoir, & elle vouloit me faire servir à renverser une fortune qui faisoit ombrage à celle de son mari : loin de me rien dire qui pût lui faire tort dans mon esprit, elle me vanta cent qualités qu'elle lui suposa, afin que je le reçusse bien & qu'il s'engagea de plus en plus dans mes fers. Vous ne tarderez pas à deviner le principe de cette conduite sans être initiés aux Mystéres d'une politique que je n'ai jamais pû aprouver, j'en fus bien tôt éclaircie : je compris peu de tems après par la disgrace de ce Favori, que si l'on avoit eu pour lui des bontés, qu'elles étoient feintes, & que je servois de prétexte au coup fatal qu'on vouloit lui porter.

La facilité avec laquelle Gusman pouvoit me voir, rendit bien-tôt ses visites si fréquentes qu'on ne tarda pas à en connoître le principe, c'étoit que ce Dona Médulina souhaitoit

avec ardeur : loin qu'elle fût un obstacle à ses vûës elle lui facilitoit au contraire, sans qu'elle parut le vouloir, tous les moyens de m'entretenir; de mon côté, je ne fis aucune démarche pour éviter ses visites, dans la résolution où j'étois d'arracher jusqu'au germe d'une passion qui me devenoit de plus en plus en horreur, je desirois plusieurs fois intérieurement que cet amant déclaré parvint à m'inspirer assez de goût pour m'aider à triompher de ces sentimens, dont je craignois quelquefois le retour. Avec tant de facilité, il ne fut pas extraordinaire que Dom Gusman Dalinkaras se prévint de la passion la plus sérieuse : tout concouroit à la flatter, il sembloit que tout fut conjuré pour sa perte, & qu'elle dût être amenée par les endroits les plus doux.

Un jour qu'il étoit à mes pieds, & qu'il m'exprimoit avec les expressions les plus tendres & les plus persuasives l'étenduë de son amour, l'Inconnu dont j'ai déja parlé & pour lequel j'étois prévenuë si favorablement, entra dans l'Appartement où

nous étions, accompagné de Dona Médulina. Je me troublai à sa vûë, sans trop sçavoir pourquoi, & je fus fâchée intérieurement qu'il suprit Gusman à mes piéds. Cette réfléxion ne dura qu'un instant, je fus frappée de plusieurs choses à la fois : le Vice-roi de Catalogne s'étoit levé avec empressement, étoit allé au-devant de cet homme aimable dont je ne connoissois encore ni le nom ni la qualité, avec un air soumis & respectueux qui m'étonnérent, & qui me confirmérent dans les conjectures où j'étois que cet ami de Menquès étoit d'un rang encore plus élevé que je ne l'avois d'abord imaginé ; une autre considération qui me frapa encore davantage, fut la sécheresse avec laquelle celui dont je parle reçût le soûmis Dalinkaras ; un coup d'œil sévére répondit à ses égards soumis, & le renvoya avec un air humilié & chagrin, mais ce qui me surprit plus que toute chose fut que le même Inconnu au lieu de m'aborder comme il me paroissoit convenable, prit Dona Médulina par la main, sortit avec

avec elle & sembla l'entretenir avec un air de vivacité qui sembloit avoir des motifs importans ; ce ne fut pas sur ces derniéres remarques, que je m'arrêtai essentiellement, j'étois trop piquée de ce qu'on étoit entré dans un Apartement où j'étois, sans m'y faire au moins une politesse : la vanité s'offense de tout ce qui la blesse, mais hélas ! ce n'étoit pas la vanité seule qui avoit enfanté mon dépit, un sentiment plus décisif agissoit, il ne tarda pas à se faire connoître pour ce qu'il étoit.

J'ÉTOIS ensévelie dans de semblables réfléxions lorsque l'Inconnu qui les occasionnoit se trouva près de moi sans que je me fusse aperçûë de son retour. Vous rêvez, belle Keelmie, me dit-il, en m'abordant avec cet air noble qui m'avoit si fort prévenu en sa faveur la premiére fois qu'il s'étoit offert à mes yeux, seroit-ce être indiscret que de partager les inquiétudes qui semblent vous agiter ; si ma sensibilité pour ce qui vous touche étoit capable de vous les diminuer, j'oserois vous répondre, que

vous feriez bien-tôt foulagée.

Mon premier mouvement avoit été de me lever & d'éviter l'Inconnu, mon dépit m'y portoit, mais l'air dont ces paroles furent prononcées, m'adoucit pour lui; je répondis cependant avec une forte de fierté, j'avois fur le cœur ce qui venoit d'arriver, l'Inconnu m'en parut affligé: ferois-je affez malheureux, continua-t'il d'un air plus trifte, pour vous avoir donné lieu, Madame, de fouffrir de ma prefence. Je m'en punirois fur le champ fi je le foupçonnois, en me privant d'un bien que j'envifage comme le plus doux & le plus flatteur. Vous me permettrez, repris-je avec un refte de dépit d'en douter, eh pourquoi belle Keelmie, m'interrompit l'Inconnu avec vivacité? fur quoi pourriez-vous donc fonder une auffi cruelle conjecture? Au lieu de répondre à cette queftion, je me levai & je voulus me retirer, je fis réfléxion à l'imprudence d'un reproche qui devoit donner lieu de pénétrer des fecrets qu'il me convenoit de cacher éternellement, l'Inconnu

trop

trop éclairé, m'arrêta : je vous ai déplu, je ne le démêle que trop, ajoûta-t'il, mais si l'innoncence de l'intention peut justifier l'offense, je mérite grace. Permettez que je cherche à l'obtenir, je ne pourois vivre un moment sans l'avoir mérité par le repentir le plus sincére, parlez belle Keelmie, parlez, que j'aprenne mon crime afin de le réparer ou de m'en punir.

Ces derniers mots furent prononcés avec un air si tendre, & si persuasif, ou pour mieux dire le nouveau penchant qui commençoit à me dominer, me parla si fort en la faveur de cet aimable Inconnu, que sans m'en apercevoir je lui laissai démêler la cause de ma mauvaise humeur. A peine l'eut-il connu qu'il jetta un grand soupir : que Gusman est heureux ! s'écria-t'il, sans répondre précisément à ce que je venois de lui dire ; il aime, il est aimé... C'est pousser un peu loin la conjecture, interrompis-je en soûriant, il me semble, Seigneur, que les aparences vous font décider un peu légérement.

ment. Ce Courtisan dont vous parlez, pourroit me trouver à son gré, me le dire, & soupirer à mes pieds, sans être aussi bien dans mon esprit que vous le figurez ; l'esclavage où je suis réduite me met dans la triste contrainte de souffrir bien des choses qui me déplaisent, & qui à dire le vrai ne devoient pas être faites pour moi. Je prononçai ces derniers mots d'un ton si sérieux & si émû, que l'Inconnu parut étonné : je ne crois pas, me dit-il, en me regardant avec un air que la vérité rendoit persuasif, que l'intention du Roi soit que quelqu'un ici vous désoblige, & manque au respect qu'il vous doit : je pourois même vous en répondre & vous l'assûrer: & si vous vouliez bien avoir assez de confiance en moi, pour me faire part des sujets que vous avez de vous plaindre, ou me nommer ceux qui sont assez hardis pour y avoir donné lieu, j'oserois me flatter, je vous le répete, de trouver les moyens d'y mettre ordre, & de vous procurer la satisfaction que vous pourriez desirer.

JE répondis à ce discours avec complaisance, il étoit trop flatteur, pour ne pas achever de m'ôter de l'esprit la mauvaise humeur à laquelle lui-même avoit donné lieu : je ne sçai pas même si l'entretien ne seroit point devenu plus vif sans l'arrivée de Dona Médulina, j'étois dans des dispositions assez favorables pour que cela pût être amené. La conversation changea & roula sur des matiéres indifférentes, l'Inconnu la soutint avec beaucoup d'esprit, que vous dirai-je de plus ? Ce jour décida de tout. L'image de mon Pere fut entiérement effacée de mon cœur, & à sa place celle de l'Inconnu s'y grava profondément.

JE fus trois jours sans le revoir, & il falut toute ma réserve pour qu'on ne s'aperçut pas de l'inquiétude que cette absence me causoit, j'eus la bouche ouverte vingt fois pour demander à Dona Médulina ce qu'étoit devenu ce trop cher Inconnu, je rougis mille fois de la vivacité de ce nouveau penchant, mais quand je me rapellois que c'é-

toit

toit peut-être à lui que j'étois redevable de la fin d'une passion criminelle, je m'en aplaudissois, & je m'abandonnois à la douceur d'être aimée d'un homme qui me paroissoit si digne de mes sentimens.

Ces réflexions étoient suivies de plusieurs autres, j'avois lieu de soupçonner qu'on me cachoit la qualité de l'Inconnu, & qu'il étoit d'un rang plus élevé que celui sous lequel il paroissoit à mes yeux ; quelquefois mes idées se portoient en sa faveur à ce qu'il y avoit de plus grand, je n'imaginois rien de trop à ce sujet : ensuite je me demandois les motifs qui l'obligeoient à me céler son véritable état, quelles pouvoient en être les raisons, captive comme je l'étois je ne voyois pas qu'on eut lieu de me craindre ou de me ménager.

Sur la fin du troisiéme jour Menquès me demanda à table si je me trouvois disposée à faire un petit voyage à quelques lieuës de la Ville dans une de ses terres où l'on passeroit quelques jours, en m'assûrant que l'air de la Campagne seroit favorable

à ma santé; je lui répondis qu'en attendant ma liberté, je me trouverois toûjours bien où Dona Médulina & lui seroient. Cette politesse m'en attira beaucoup d'autres, ils me jurérent à cette occasion qu'ils m'étoient fort attachés, & qu'ils iroient toûjours au-devant de tout ce qui pourroit me flatter.

Le lendemain nous partîmes, je fus surprise en arrivant à la terre dont on m'avoit parlé, de la magnificence du Palais & des ameublemens; j'avois vû en Angleterre les Maisons Royales, & je convins en secret que celle où je me trouvois ne leur cédoit en rien. On juge de la grandeur des Rois par celle de leurs Sujets, & cette considération me donna des idées de celle du Roi d'Espagne à laquelle le préjugé de ma Nation s'étoit oposé jusques-là.

L'Apartement où je fus conduite après le souper pour me reposer, étoit si brillant & si superbement décoré, que je ne pûs m'empêcher d'en marquer ma surprise. Il n'y a rien dans ce Royaume d'assez beau,

me dit flatteusement Dona Médulina ; qui ne soit encore fort au-dessous de ce vous mérite;on voudroit bien tâcher de vous faire oublier votre Patrie, ou de vous rendre au moins suportable votre captivité ; je fus sensible à ce discours, je répondis avec politesse, & nous nous quittâmes la femme du Ministre & moi après nous être fait beaucoup d'amitié.

J'avois à ma suite deux femmes qui avoient été prises avec moi, & qu'on m'avoit laissées, l'une étoit ma Gouvernante, & l'autre une fille de condition qui par les rigueurs d'une fortune aveugle s'étoit trouvée trop heureuse d'entrer auprès de moi, je l'aimois beaucoup : elle avoit une sorte de caractére qui simpatisoit avec le mien, & je faisois mon possible pour lui rendre suportable sa condition ; tant que j'avois aimé mon Pere, elle n'avoit point eu ma confiance, je l'estimois trop pour avoir à rougir devant elle de pareils égaremens, mais il n'en avoit pas été de même de mon penchant pour l'Inconnu, je lui en avois fait part, &

il

il ne s'étoit point passé de jours depuis ce tems-là, que nous ne nous en fussions entretenuës.

De's que Dona Médulina se fût retirée, je lui demandai ce qu'elle pensoit des égards distingués qu'on avoit pour moi, & de la magnificence qui nous environnoit, je ne sçai, me dit-elle, mais tout cela me paroît au-dessus de la grandeur d'un premier Ministre, il m'est venu à ce sujet des idées dont j'ai eu envie de vous faire part, & qui sont relatives à tout ce que je vois, je ne puis m'empêcher de les trouver vrai-semblables: je demandai avec empressement à Clémélie, c'étoit le nom de cette aimable fille, quelles étoient ces idées? Qu'un Grand Prince est amoureux de vous, reprit-elle, que ce Palais lui apartient, que Dona Médulina est sa Confidente, & que l'Inconnu pour lequel vous êtes si favorablement prévenuë est celui-là même que je soupçonne qui veut tout employer pour parvenir à votre possession.

Cet aveu me sembla si conforme

à mes propres idées, que je n'en fus pas surprise, mais pourquoi se cacher, lui-dis-je? je n'ai point assez maltraité cet Inconnu charmant, pour l'obliger à prendre tant de précaution, d'ailleurs qui l'empêcheroit de m'adresser des vœux publiquement; ah! Madame, que dites-vous, interrompit cette fille spirituelle, ignorez-vous qu'il n'est pas permis à la Cour d'aimer selon son goût, & que la politique a droit jusque sur nos cœurs, plus le Prince qui vous aime est au-dessus des autres, & plus il est sujet à ce tirannique usage.

Le Roi d'Espagne hait les femmes, du moins on le dit: cela suffit pour que ce qui l'environne paroisse ne le pas aimer, ce seroit un crime que d'en user autrement, & voilà sans doute la raison pour laquelle votre Inconnu aporte tant de précautions pour que son secret ne soit point divulgué.

J'etois à ma toilette pendant ce discours. Clémélie en cherchant quelque chose dans un carré, y trouva une petite boëte garnie de pierreries

à laquelle pendoit une clef : elle me la montra, nous l'ouvrîmes, elle renfermoit un bijou garni de diamants dont l'éclat nous surprit avec une lettre, & un écrin des plus belles pierreries. Vous verrez que ceci est une galanterie de votre Inconnu, s'écria ma Confidente : lisez la lettre, Madame, elle vous instruira, & nous découvrira peut-être le secret que nous avons tant de peine à deviner.

Ce secret m'interressoit trop vivement pour hésiter à décacheter la lettre, elle étoit conçûë dans ces termes.

LETTRE.

Souvenez-vous, Madame, d'un homme qui vous aime, & qui ne peut vivre sans vous ; des devoirs indispensables m'ont privés de la douceur de vous le dire moi-même, & des raisons dont vous serez instruite un jour, m'obligent à ne plus vous voir à la Ville, si vous prenez quelqu'intérêt à un amant qui n'a jamais aimé que vous, je m'en apercevrai par le séjour que vous ferez à la Campagne. Ce séjour

me laissera entrevoir que ma presence ne vous déplaît point, & je vous y ferai ma cour le plus souvent que je le pourrai.

Je relus cette lettre deux fois : elle me donna bien à penser ; sçavez-vous bien Clémélie, dis-je à ma Confidente, que ceci devient sérieux. Parce que je viens de lire, il sembleroit que je ne suis point chez Menquès, & il ne me convient point d'être ailleurs ; sur cette idée, je voulois du même pas, quoiqu'il fut fort tard, faire demander une conférence à Dona Médulina ; mais ma Confidente me rassûra, en me faisant entendre qu'étant avec la femme du premier Ministre, je ne devois avoir aucune inquiétude, & que ce n'étoit point à moi à faire paroître, que je soupçonnasse rien, dans la crainte qu'on n'interprêta différemment ma démarche : je me rendis à cet avis, bien résoluë cependant de me tenir sur mes gardes, de maniére que je n'eusse rien à craindre pour ma réputation.

Le portrait étoit frapant, c'étoit celui de l'Inconnu, je ne pûs m'empêcher de l'examiner avec plaisir : sans

sans cet air de tristesse répandu dans cette phisionomie noble, s'écria Clémélie, ce visage seroit accompli. Je convins de cette remarque, & en parcourant tous les traits, nous en fimes plusieurs autres qu'il me semble inutile de raporter.

Tout interresse & tout plaît lorsque l'esprit est agité par l'amour, je repris une troisiéme fois la lettre, je la rélus, & à chaque mot nous la commentâmes, nous trouvâmes deux endroits qui donnérent matiére à bien des réfléxions de notre part; ces mots *de devoirs indispensables qui privoient l'Inconnu de me dire lui même qu'il m'aimoit*, & *ces raisons de ne point me voir à la Ville*, me jettérent dans une rêverie profonde. Quels étoient ces devoirs indispensables, en est-il qui empêchent un Amant de voir ce qu'il aime? qui, des affaires ou d'un objet chéri doit avoir la préférence? je voulus tourner les expressions de la lettre au désavantage de mon Amant, j'étois piquée de tant de ménagemens, j'étois même assez vaine pour me persuader que je valois bien un sa-

crifice entier : Clémélie prit le parti de l'Inconnu, & je ne pus lui en sçavoir mauvais gré.

Une musique délicieuse qui se fit entendre au bas de mes fenêtres interrompit notre entretien. Clémélie qui étoit vive se leva, & fut les ouvrir ; je vis d'un canapé où j'étois, à la lueur d'un nombre prodigieux de flambeaux, que la Terrasse étoit couverte de Musiciens : les airs & les paroles qui furent chantées me firent tressaillir, & me portérent à une douce rêverie : ah ! m'écriai-je, que les soins d'un Amant qui plaît sont séduisans ; ma Confidente étoit à mes pieds, & la cruelle par ses discours, entretenoit ma langueur.

Une partie de la nuit se passa de cette maniére, il faisoit une chaleur si grande, que quoique la musique fut cessée, je ne pus me résoudre à me coucher. Nous continuions Clémélie & moi de nous entretenir de l'Inconnu, lorsque nous entendîmes quelqu'un tourner assez près de nous, la nuit insensiblement disparoissoit, & on commençoit à discerner les

objets;

objets ; ayant avancé la tête, je reconnus un homme qui aprochoit avec beaucoup de précaution de l'endroit où nous étions, je crus d'abord que c'étoit l'aimable Inconnu, mais je m'étois trompée, c'étoit Dom Gusman Dalinkaras. *Je n'ai que le tems de vous aprendre belle* Keelmie, me dit-il d'une voix basse, dès qu'il m'eut entrevuë, *que je suis au désespoir que mon amour pour vous durera autant que ma vie, & que l'on a la cruauté barbare de tirannifer mes desseins, cette lettre vous dira le reste.* En achevant ces mots, il la jetta dans mon Apartement, & se retira avec une vîtesse dont il ne me fut pas difficile de concevoir la cause, après que j'eus lû la lettre suivante qui me causa, comme il est aisé de se l'imaginer, une surprise dont je fus fort long-tems à revenir.



LETTRE

LETTRE

DE DOM GUSMAN DALINKARAS

à la Divine

KEELMIE.

DEPUIS que le Roi m'a furpris à vos pieds, belle Keelmie, je meurs mille fois fans mourir; je regrette moins l'éxil auquel je viens d'être condamné, que je ne fouffre du fuplice d'être obligé de m'éloigner de vous; il ne m'eft pas difficile de concevoir que le Monarque vous aime, & que jaloux d'un trésor plus précieux que fa Couronne, il m'éloigne pour fe défaire d'un Rival malheureux: je pars pour mon Gouvernement le déſefpoir dans l'ame... Quoi je ne vous verrois plus...! non non, belle Keelmie, ma paffion m'eft plus chére que ma faveur, je facrifierai tout pour vous revoir un jour, & pour vous rendre une liberté qui doit vous être chére, & qu'on vous a ravie injuftement, je ne vous en

en dis pas davantage : rien n'eſt capable de me conſoler que ce flatteur eſpoir, ſi je ne puis réuſſir à vous rendre un tel ſervice, ne me ſera-t'il pas permis d'eſpérer ?

GUSMAN DALINKARAS.

Viceroi de Barcelone.

VOILA donc l'énigme dévoilée, s'écria ma Confidente en ſe jettant à mes pieds avec tranſport ; c'eſt donc un grand Roi qui vous aime. Ah ! Madame, il mettra infailliblement ſa Couronne à vos pieds, je vous verrai bien-tôt Reine. Ne parlez point ſi haut, interrompis-je avec inquiétude, & revenant d'une eſpéce de faiſiſſement qui m'avoit ſurpris en découvrant le ſecret ; tout ici m'eſt ſuſpect, je tremble que.... eh dequoi pouvez-vous trembler ? repartit ma vive Confidente, vous êtes adorée du Souverain de ces Climats, ici tout fléchit ſous ſes loix, & reſpire ſa Puiſſance, il eſt tendre, délicat, & en uſe avec les ménagemens

mens les plus étudiés : Soupçonneriez-vous que son amour eut des vûës qui pussent allarmer votre vertu. Je n'en sçais rien, Clémélie, repris-je avec agitation, je n'ai encore aucun sujet de me flatter, mais l'avanture me paroît si surprenante & si peu vrai-semblable, qu'il est besoin que je la médite profondément.

Le reste de la nuit se passa en de semblables discours, je reposai fort peu. Le lendemain Dona Médulina vint me voir, j'étois encore au lit, elle me confirma ce que la lettre de Gusman m'avoit apris la veille. Je feignis une surprise extrême, & pour pénétrer cette femme adroite, je reçûs cette nouvelle avec beaucoup de ménagement. Elle me parut fort surprise de l'indifférence que je marquois sur cet article, pensez-vous bien, me dit elle, aux avantages que retire une femme que le Roi distingue de toutes les autres par son amour; sçavez-vous bien que le Prince dont il est question n'a jamais aimé, qu'il étoit prévenu au contraire contre notre Sexe, & que le miracle

que vos charmes ont opéré va vous rendre la plus heureuse de toutes les femmes du Royaume. Ah ! Keelmie ajoûta-t'elle en m'embrassant, que j'en connois qui envient la félicité qui vous est préparée : combien d'éforts frivoles n'ont-ils point été mis en usage pour occuper la place qui vous est destinée. Je vois toutes les Espagnes à vos pieds, vous allez faire ses destins, le Courtisan souple & pliant sera sans cesse dans votre Antichambre, & mandiera l'honneur de vous aprocher. Les premiers Ministres, les Princes du Sang même, tout enfin vous sera soumis : les Cours voisines vous feront mille presens : en un mot une Maîtresse du Roi décide en Souveraine, tout fléchit sous sa loi.

A PEINE laissai-je à Dona Médulina le tems d'achever ce discours. Quoi ! Madame, m'écriai-je avec un dépit, dont je fus à peine la maîtresse de contenir le ressentiment, vous me croyez capable de me laisser séduire par de telles Propositions, quoi vous avez assez mauvaise opinion de Keelmie, pour la soupçonner d'acheter

la faveur par des moyens aussi bas! non non, je périrois plûtôt mille fois, le nom seul de Maîtresse me révolte, me paroît effroyable, & je ne sçai si l'affront de l'entendre prononcer à mon sujet, n'est pas seul suffisant pour me déshonorer, ah Ciel! mes malheurs ont-ils mérités une telle ignominie ? moi, j'aurois la lâche complaisance d'écouter un Prince, dont les soins ne tendroient qu'à me couvrir de honte, & à m'ôter une réputation qui m'est plus chére que la vie! ah Madame, se peut-il que vous ayez pu me faire envisager de telles horreurs, mon estime pour vous ne méritoit pas que vous me missiez à de telles épreuves, que vous ai-je fait, grand Dieu! pour travailler à ma perte; si vos bontés pour moi se réduisent à cet odieux point, qu'elles cessent : je préfére votre haine à tout ce que votre amitié a de plus doux, & de plus flatteur.

Les pleurs me suffoquérent dans cet endroit, & je pensai m'évanouir.

Qui vous dit, s'écria Dona Médulina, en me retenant entre ses bras,

bras, que je songe à de telles horreurs, m'estimez-vous assez peu pour m'en croire capable : Pourquoi avez-vous saisi un mot dont je n'ai point entendu comme vous la signification ; en vous parlant des avantages d'une Maîtresse du Roi, je n'ai pas prétendu vous dire que vous le seriez dans le sens qui vous révolte avec tant de raison, si je me suis servi d'un terme impropre, je m'en répens, & je vous en fais mille excuses : je vous considére trop, & je me respecte trop moi-même pour que ma façon de penser puisse dégénérer à ce point. Maîtresse du Roi, comme je l'ai entendu, vouloit exprimer une personne de votre mérite que la vertu doit conduire au Trône, & dont le vice au contraire l'en exclut pour jamais, m'entendez-vous à present ajoûta l'adroite Dona Médalina, s'apercevant que le détour me ramenoit insensiblement. Nos idées se raprochent-elles ? après cette justification, ne m'en devez-vous pas une vous-même pour m'avoir soupçonnée si vîte d'un crime

que des femmes de ma sorte ne sont pas faites pour concevoir, oüi crime, dont l'idée même ne peut pas tomber sous les sens.

Apre's ce discours, Dona Médulina s'étendit sur le mérite du Roi d'Espagne, me vanta la bonté de son caractére, sa générosité, sa valeur; mais elle s'attacha particuliérement à me faire valoir son estime & sa considération pour moi: sans me rien dire de positif sur les vûës d'une passion dont elle me félicita, elle me fit entendre que le Trône en seroit tôt ou tard l'objet, & que dans la persuation où elle en étoit, assûroit-elle, elle me préparoit d'avance à reconoître son zéle; elle me demanda ensuite avec le ton le plus respectueux que je lui conservasse l'honneur de mes bonnes graces, en me priant de me rapeller lorsque je serois Reine, qu'elle avoit été la premiére qui m'eut rendu ses hommages. De pareilles conjectures & de tels propos n'étoient-ils pas bien capables de m'apaiser, & de m'inspirer de la confiance pour une personne

qui

qui paroissoit s'interresser avec tant d'empressement pour moi ?

CEPENDANT ces idées, quelques flatteuses qu'elles fussent, ne m'aveuglérent point assez pour me faire perdre un moment de vûë, l'objet de ma réputation. Avant que Dona Médulina me quitta, je lui demandai chez qui j'étois, en lui faisant comprendre qu'en cas que je fusse chez le Roi, je n'y resterois point sans elle; je fus encore rassûrée sur ce point. Elle me protesta qu'elle veilleroit elle-même à mon honneur, & que dès qu'on avoit tant fait que de me confier à ses soins, qu'elle m'en répondoit comme du sien même, & que je connoîtrois par expérience combien elle en étoit jalouse, & à quel point elle étoit délicate sur ce chapitre.

TANT d'assûrances réïtérées me donnérent de la confiance, & redoublérent ma considération pour la femme du premier Ministre : nous nous séparâmes de la meilleure intelligence du monde; elle me dit en partant qu'elle ne doutoit point que

le Roi ne me rendit une visite le même jour, & je ne fus point fâchée d'aprendre une nouvelle qui ne m'étoit pas indifférente, je n'en laissai rien paroître, mais je m'en félicitai intérieurement.

Je ne feindrai point d'avoüer ici ma foiblesse; dans la confiance d'une visite aussi respectable que celle dont il étoit question, j'employai tout l'art de ma Toilette pour donner à mes charmes le relief qui pouvoit leur être plus favorable. Clémélie qui m'aidoit de son goût, & de son adresse à les faire valoir, me dit flatteusement que si le Roi m'avoit aimé dans le négligé que je n'avois pas quitté depuis ma captivité, que brillante comme je l'étois, il m'alloit adorer. Dona Médulina & plusieurs autres personnes de qualité qui se trouvérent à dîner, me tinrent à peu-près les mêmes discours; quelque raisonnable que j'aye été sur ma figure, je conviens de bonne foi qu'ils ne me déplurent point, & qu'ils me tinrent dans une sorte d'humeur qui donnoit encore de l'a-

grément

grément à mon visage : rien ne pare tant que la gayeté.

CEPENDANT le jour étoit presque passé, que le Roi n'arrivoit point, je m'en inquiétai plus que je ne l'aurois dû, je ne sçavois point que ce retard étoit un artifice ; comme je ne me défiois point que Dona Médolina m'examinoit, je ne cachai point l'inquiétude que cette attente me causoit, la femme du premier Ministre sans paroître y faire attention, me dit qu'il falloit qu'il fut survenu quelque Courier au Monarque dont les dépêches importantes le retenoient dans son Cabinet. Elle prit cette occasion pour me parler de la guerre, & pour me vanter orgueilleusement sa Nation ; je n'eus garde de contredire la vanité avec laquelle elle enfla de certains détails, il me sembloit qu'à la veille de l'éclat qui m'étoit préparé, je devois aplaudir ou me taire, afin de ne point mettre d'obstacle au sort qu'on me destinoit.

LE son des Cloches nous ayant averti que le Roi s'aprochoit du



Château, Dona Médulina propofa à la Compagnie, d'aller fur la terraffe pour le voir arriver; je le fuivis avec un peu d'émotion; plus de cent flambeaux portés par des Pages m'eurent bien-tôt fait reconnoître le Roi, il étoit fuivi d'une nombreufe garde. A ce coup d'œil mon cœur traiffaillit, le Monarque montoit un cheval plus blanc que la neige, & en paffant devant nous, il nous falua avec une nobleffe qui m'enchanta, fon abord noble m'étonna: il eft vrai que le préjugé décide d'une partie de nos mouvemens. Tant que ce Prince ne s'étoit offert à mes yeux que comme un homme ordinaire, je n'avois fait fimplement que rendre juftice à fa bonne mine & à fa figure: il fe montre en Roi, je fuis féduite par l'éclat qui l'environne, le refpect gêne ma franchife, je ne fuis plus la même, il a repris fa Dignité, je pers la mienne, voilà l'effet de la prévention.

A PEINE le Roi m'eut-il abordé que tout le monde fe retira à l'écart, je m'en aperçûs & j'en rougis: fi je perdis une partie de mes droits en

le

le recevant comme Souverain, il augmenta les siens : je lui avois vû jusques-là autant de respect que d'amour, il conserva ce même respect, mais sa passion ne se soutint pas avec les mêmes ménagemens, l'Amant n'étoit plus seul, il étoit secondé du rang qui l'environne, j'étois aimée plus que jamais, mais on m'aimoit en Roi qui veut profiter de ses avantages. En vain je travaillois à regagner ceux que j'avois perdus, le Roi comme un vainqueur certain, me pressoit de plus en plus, & s'il descendoit jusqu'aux suplications, ce n'étoit que pour parvenir plus aisément aux fins qu'il s'étoit proposées.

Le premier jour je me défendis de ses transports ardens, par les moyens les plus propres à mettre le Prince au ton où je le souhaitois, il parut d'abord se rendre avec complaisance à mes desirs, & j'eus lieu de croire le lendemain, que je parviendrois à contenir la vivacité de son amour, mais deux jours après je commençai à me défier de ses vûës, & de celles de la perfide Dona Médulina.

J'étois encore dans la bonne foi, je ne tardai pas à comprendre que je balançois au bord du précipice, & que sans un effort surnaturel, il étoit presque impossible que je pusse me garantir d'y tomber.

Le Roi devoit donner une fête, où il ne seroit invité que les personnes en qui il avoit le plus de confiance. Dona Médulina qui me parloit sans cesse de mon Amant, & qui, lorsque je me plaignois de ses transports peu ménagés, les excusoit de l'amour le plus tendre & le mieux inspiré, me dit que la liberté du bal masqué me donneroit lieu, si je le voulois, d'éprouver la passion du Prince; j'aprouvai fort cette ouverture, & l'idée m'en charma: je lui demandai avec empressement ce qu'elle avoit imaginé à ce sujet, elle me dit que son projet n'étoit pas encore dirigé, mais que je m'en raportasse à elle, & qu'elle ne doutoit pas de l'effet heureux qu'il produiroit.

J'avois beau me reprocher vingt fois par jour mes complaisances pour

le Roi, je ne pouvois prendre sur moi de le traiter avec une certaine rigueur, souvent je méditois un parti, tantôt je voulois offrir de la part de mon Pere une rançon pour faire cesser ma captivité, une autre fois je prenois la résolution d'écrire au Prince, & de lui signifier que je me porterois aux derniéres extrêmités, s'il me parloit davantage d'un amour dont il ne m'étoit plus permis d'entendre la voix : dans d'autres tems, je songeois au malheureux Gusman Dalinkaras, & lorsque ma vertu l'emportoit sur mon goût, je desirois qu'il effectuà la parole qu'il m'avoit donné de me procurer ma liberté, mais à quoi ces vains combats aboutissoient-ils ? Une visite du Prince décidoit, ils cessoient, & semblables aux songes enfantés par le sommeil, le jour & le réveil en faisoient disparoître jusqu'au souvenir.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

LA veille du jour que le Roi devoit donner le Bal dont j'ai parlé, Dona Médulina me dit sur la fin de la journée que j'écartasse mes femmes, & qu'elle sçavoit des choses importantes qu'elle me réveleroit à mon coucher, elle ajoûta que j'aurois lieu d'être satisfaite des bonnes nouvelles qu'elle me diroit, & que de la maniére qu'elle sçavoit que je pensois, elle ne doutoit point de la joye que j'aurois en les aprenant, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour m'interresser. Je lui promis d'être seule, & j'attendis ce moment avec une impatience extrême.

DEUX heures aprés que Dona Médulina m'eut fait cette confidence, il arriva pour dîner plusieurs femmes de la Cour que je n'avois point encore vûës : je demandai sans un autre intérêt que celui de la curiosité ordinaire, qui étoit une jeune per-

sonne

sonne dont l'éclat m'avoit charmé, la femme de Menquès me la nomma avec un air mystérieux, examinez-la bien me dit-elle, elle entrera pour quelque chose dans la confidence que je dois vous faire ce soir. Ce que je puis vous dire en attendant, c'est que je ne doute pas que le Roi ne nous honore dans peu de sa presence, persuadée de ce que je vous dis, je vais donner des ordres, afin que je ne sois pas surprise comme je le serois infailliblement.

Un coup de poignard, & ce discours fut la même chose : je compris que j'avois une Rivale, & que c'étoit cette belle personne qui venoit d'arriver : sans la fierté qui vola à mon secours, j'aurois donné des marques publiques de mon trouble & de ma douleur ; je la dévorai pourtant avec toute la politique dont je pouvois être capable, & après quelques momens de méditations, je soutins l'entretien général avec assez de liberté pour que je ne pusse pas être soupçonnée d'aucune altération.

Plus j'attachai mes regards sur

la personne dont m'avoit parlé Dona Médulina, & plus je la trouvai digne de m'enlever le cœur du Roi, sans cette fatale considération je l'aurois aimée assurément, elle avoit une douceur dans la phisionomie, & elle prévenoit tellement qu'il étoit presque impossible de la connoître sans lui vouloir de l'estime; mais que dis-je, peut-on chérir une Rivale, on ne pardonne point à des charmes qui enlevent un Amant: c'est ce que dans la suposition j'éprouvai sur le champ.

Le Roi qui arriva quelques instans après, & qui me parut en entrant d'une gayeté que je me persuadois ne lui avoir jamais vû, acheva de me troubler entiérement: on se flatte toûjours, j'espérois que la conjecture de la femme du Premier Ministre n'auroit pas lieu, & je desirois avec autant d'ardeur d'être privée pour ce jour de la présence du Monarque, que j'avois eu d'impatience dans d'autres tems à le voir arriver. Je ne doutois pas de mon malheur, mon amour (car je ne feins point d'appeller de ce nom

des

des préventions trop profondément gravées dans mon cœur,) mon amour, dis-je, se révolta d'une préférence à laquelle je ne m'étois point attendue. Cependant malgré l'agitation où je me trouvois, cette fierté de sentimens auroit encore soûtenu cet assaut, mais je ne pus tenir contre des procédés aux quels je n'étois point accoutumée. Le Roi ne manquoit jamais lorsqu'il arrivoit, de venir à moi, de me demander des nouvelles de ma santé, de me dire des choses flateuses sur ma beauté, & de me parler de sa passion, & cela avec un empressement qui me séduisoit. Pour ce jour, il en usa tout différemment, il me fit un politesse froide & passant devant moi ne me dit rien du tout; il aborda avec un air vif & content cette belle personne dont j'avois tout lieu de me défier, il la tira vers une croisée, je n'en vis pas davantage: mes esprits s'étoient glacés dès les premiéres démarches, ils ne purent les soûtenir & je perdis entiérement l'usage de tous mes sens.

CLEMELIE m'assûra dès que je fus

revenue

revenue de ma foiblesse, que j'avois été dans cet état pendant vingt-quatre heures, & qu'on avoit désespéré de ma vie, mon premier soin fut de m'informer des sentimens du Roi dans cette occasion. Elle me répondit qu'elle avoit été si effrayée de ma situation, qu'elle n'avoit pas été en état de songer à autre chose, j'en soupirai: mon amour pour ce Prince volage & cruel étoit parvenu à son dernier point, je ne pouvois me consoler de son infidélité, & comme j'avois une parfaite confiance en ma suivante, je ne contraignis point mes pleurs devant elle, ni je ne lui dissimulai point ce qui les occasionnoit.

J'APPRIS cependant que la fête qui avoit dû se faire le lendemain du jour que je m'étois trouvé mal, n'avoit pas eu lieu, & que le Roi l'avoit remise jusqu'à ce que je fusse en état de m'y trouver. Je saisis avec empressement ce moyen de me flatter, je conçus que je n'avois pas entiérement perdu la considération du Prince, puisqu'il avoit été capable de ce ménagement.

MAIS, Dona Médulina qui jugea

deux

deux jours après que j'étois en état de soûtenir de nouveaux assauts, me confirma l'Infidélité du Roi, & cela, en me marquant une si grande douleur de me voir sacrifiée à une Rivale que je ne doutai point de mon malheur : je parvins cependant à dévorer ma douleur, la hauteur de mes sentimens reprit le dessus & me fit concevoir que dans une semblable occasion il falloit prendre un parti, & donner à connoître au Roi que j'étois insensible à son changement.

On remet toûjours dans de semblables cas à se décider entiérement, il en coûte trop pour ne pas différer à prendre un parti, j'imaginai pour mieux persuader mon indifférence suposée, qu'il me convenoit d'être de la fête & d'attendre une occasion moins bruyante pour demander au Roi ma liberté : c'étoit le coup fatal que je devois lui porter, je me persuadois que s'il me l'accordoit, qu'il ne m'aimoit plus, & que je devois retourner dans le sein de ma Patrie & y chercher le repos qui m'avoit été ôté ; je pensois au contraire que s'il me la refusoit,

je pouvois soupçonner qu'il ne m'avoit pas entiérement oubliée, que le goût qu'il avoit pour ma Rivale étoit passager, & que je reprendrois l'empire qu'elle m'avoit enlevé.

Je fis part à Clémélie de ce projet & elle l'aprouva; je lui communiquai aussi l'idée de Dona Médulina qui persévéroit dans le dessein dont elle m'avoit parlé, pour être instruite, prétendoit-elle, des pensées les plus secretes du Roi à mon sujet & elle s'en défia. Elle avoit de la femme du premier Ministre une opinion peu favorable; les suites ne me prouvérent que trop qu'elle se connoissoit en caractére, & qu'elle avoit bien jugé de celui de Dona Médulina.

Le lendemain le Roi nous honora de sa présence, il me parut moins froid pour moi que la derniére fois; mais je vis dans ses façons un air d'inquiétude & d'embaras, qui, dans la prévention où j'étois de son Infidélité, m'en fit attribuer la cause au regret d'être éloigné de ma Rivale, cette idée me rendit fort triste: je fis mes efforts pour me surmonter, &

avec un peu d'attention je parvins à soûtenir la présence du Prince avec assez de politique pour qu'il ne pût soupçonner ce qui se passoit dans mon cœur.

Mais ce qui m'étonna le plus de cette visite, fut que Dona Médulina contre son ordinaire ne me laissa point seule avec le Roi. Je démélai au contraire qu'elle étoit attentive à empêcher qu'il ne me parlât en secret, & il me sembla même qu'il en avoit eu envie plus d'une fois.

Cette conduite me surprit après les procédés obligeans qu'elle avoit eu pour moi. Elle me donna même de la défiance; je résolus d'examiner de près cette femme & cet examen ne me fut pas inutile: il servit à me comprendre que Dona Médulina employoit l'artifice pour venir à ses fins. Je découvris que le Roi n'avoit feint d'en aimer une autre que pour fonder plus aisément dans mon cœur. Un entretien secret que je surpris avec adresse, éclaircit tous mes soupçons & me donna lieu de prendre un parti auquel je n'aurois peut-être jamais recouru.

OSERAI-JE entrer dans le détail d'un projet conçu pour me faire perdre ce que j'avois de plus cher dans la vie, non de quelques termes que je puisse me servir, il me seroit impossible de le rendre sans blesser ma pudeur, il suffira que j'apprenne que la perfide Dona Médulina buttoit à me livrer au Roi, & que ce Prince amoureux ne désaprouvoit pas ce dessein.

LA fête dont on a parlé en étoit le prétexte, elle devoit se donner sur la Riviére, le Bateau sur lequel j'aurois été avec le Roi, Dona Médulina & des personnes de confiance, seroit échoué par un machine construite exprès, on auroit relâché dans une péninsule, où une petite maisonette préparée auroit servi de théâtre à mon infortune. La femme de Menquès avoit ourdi cette odieuse trame, le succès en étoit infaillible : sans le Ciel qui m'en découvrit miraculeusement la noirceur, il étoit impossible que j'échapasse au malheur qui me menaçoit.

JE dissimulai, & de concert avec

ma Confidente, je feignis de retomber malade afin d'avoir le tems de recevoir la réponse d'un lettre que j'écrivis à Dom Gusman Dalinkaras : je lui mandois les risques que je courois, je l'appellois à mon secours en lui proposant de m'enlever & de me conduire dans ma Patrie, je lui promettois ma main pour prix de cette entreprise, en lui faisant comprendre que mon Pere touché du service aussi essentiel, non-seulement y consentiroit, mais trouveroit encore les moyens de le faire indemniser par le Roi d'Angleterre près duquel il étoit en faveur, de tout ce qu'il perdroit en s'éxilant pour jamais de sa Patrie : enfin ma lettre étoit touchante & patétique, j'avois lieu de croire qu'elle feroit l'effet que je m'en promettois.

DONA ME'DULINA étoit trop pénétrante pour être la duppe de ma feinte indisposition ; elle fit part sans doute de ses soupçons au Roi. A ce sujet il venoit tous les deux jours la voir, & elle avoit sans cesse des conférences avec lui ; Clémelie qui sans qu'il y

parût

parût avoir l'œil à tout ce qui se passoit, me rendoit compte de ce qu'elle aprenoit. Un des Officiers des Gardes du Prince étoit devenu amoureux d'elle, & par son canal elle surprenoit de tems en tems des discours qui avoient raport à moi. Elle vint me faire part un soir d'une nouvelle qui me donnoit beaucoup à penser, & qui me jetta dans beaucoup d'inquiétude & d'embarras.

LE Roi selon le raport de l'Amant de cette fille, devoit 3 jours après arriver de bonne heure au Château y dîner, & feindre de s'en retourner à Madrid avec sa suite, mais il devoit rentrer dans la maison à l'entrée de la nuit par le Parc, accompagné du seul Officier qui faisoit cette confidence. Le but de l'indiscrétion de ce homme, étoit d'engager sa Maîtresse à lui donner un rendez-vous la même nuit. Il osoit s'en flatter, parce que ma suivante pour me servir avoit feint d'être sensible à son amour dans l'espérance que par-là elle aprendroit toutes les choses qui se pouroient tramer contre moi, & c'étoit

soit dans les circonstances où je me trouvois, tout ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

Je commençois à trop connoître le caractére de Dona Médulina pour ne pas m'inquieter extraordinairement de ce qu'on m'aprenoit, je ne pouvois pas douter de ses perfides intentions, j'en étois trop bien instruite, je confiai mes allarmes à ma Confidente, & je lui demandai en versant bien des pleurs, ce qu'elle imaginoit que je dusse faire pour éviter les dangers dont j'étois menacée; deux jours se passérent sans qu'il nous tombât rien à l'une & à l'autre dans l'esprit qui pût nous satisfaire. Il n'étoit pas possible que le Courier que j'avois envoyé à Dom Gusman Dalinkaras, pût être de retour avant le jour que j'avois lieu de redouter avec de raison il falloit cependant se décider: nous touchions au troisième, le second étoit presque passé, & nous n'avions que la nuit qui suivoit pour prendre le parti de la fuite, en cas que nous n'eussions que ce dernier parti à prendre comme nous ne le prévoyions

mal-

malheureusement que trop.

DONA MEDULINA me tint un discours le même soir qui me confirma le péril dont j'étois menacée ; elle me demanda après le souper, comme par maniére d'entretien, si je craignois les esprits ; lui ayant répondu que j'étois d'une sottise à ce sujet impardonnable, & que j'avois été élevée par une Gouvernante qui sur cet article n'étoit pas plus sage que moi ; tant pis, me dit-elle ; il faudra donc que nous retournions incessamment à Madrid ; ce Château depuis quelques jours n'est pas praticable. Toutes les nuits on y entend un bruit effroyable, je ne concois pas comment vous ne vous en êtes pas encore plaint. Mes gens m'ont dit qu'ils avoient rencontré la nuit plusieurs fantômes qui lutinoient tous ceux qu'ils trouvoient en leur chemin, & qu'ils n'osoient plus vaquer à leur devoir. Un vieux Concierge m'a conté, ajouta-t'elle, que ces aparitions arrivoient tous les ans à peu près dans le même tems, qu'il conjecturoit que ces esprits revenoient à cause d'un assassinat qui avoit

été commis dans ce Palais par des Miquelets quelques années auparavant.

J'AVOUE que ce discours m'effraya, & que sans faire aucune autre réfléxion je tombai dans le piége qu'on me tendoit : Dona Médulina me conseilla pour me tranquiliser d'avoir une grande attention à fermer éxactement mes portes la nuit, & à ne point sortir de mon Apartement sous quelque prétexte que ce fût. Il n'en falloit pas tant pour me porter à suivre ce conseil, quand même je n'eusse pas été dans cette habitude, j'avois d'autres raisons pour me tenir sur mes gardes, & sans qu'il fût question de fantômes & d'esprits, je n'y manquois jamais.

A PEINE eus-je fait part à ma Confidente de ce que m'avoit dit Dona Médulina, qu'elle me dit que ce discours renfermoit un mystère & qu'il lui faisoit penser bien des choses: je lui demandai avec effroi ce qu'elle conjecturoit, elle me répondit qu'elle ne pouvoit le deviner, craignant que sous prétexte d'esprits familiers, on ne profita de ma frayeur pour crocheter

la porte de mon Apartement dans le dessein d'arriver à des fins téméraires. Je lui demandai ce que je devois faire pour éviter des périls que je craignois autant que la mort, elle ajouta qu'il falloit profiter de la nuit pour sortir du Château, que le Ciel seroit mon guide & me protégeroit dans une occasion où ma vertu & mon innocence n'avoit plus que Dieu pour protecteur.

Je n'hésitai point à prendre cet affreux parti, je jugeai bien puisqu'il m'étoit donné par la personne du monde qui avoit le plus d'esprit & de prudence, que le danger lui sembloit bien manifeste : Nous attendîmes que la nuit fût assez avancée pour ne pas être surprises dans notre fuite. Il étoit résolu que nous gagnerions la campagne par une porte du Jardin qui n'étoit jamais fermée. Nous nous étions promené vingt fois dans le bois, & nous sçavions que rien n'étoit plus facile que d'escalader un pan de muraille qui étoit à moitié tombé ; le projet étoit hardi, mais dans les occasions ter-

terribles où il y va de l'honneur & de la vie, à quelle extrêmité de justes frayeurs ne sont-elles pas capables de vous porter ?

QUELQUES discours que me tînt Clémélie pour me persuader qu'il n'y avoit point d'esprits, & que les propos tenus à cette occasion étoient autant d'artifices pour m'intimider, & m'empêcher, en cas de violence, d'oser résister : le préjugé ou pour mieux dire la frayeur si naturelle à mon séxe prédominoit, j'étois sortie vingt fois de mon Apartement, & vingt fois j'y rentrai : le moindre bruit me saisissoit, mes jambes plioient sous moi, & je n'en avois que pour m'en retourner d'où je sortois.

CEPENDANT à force d'encouragement, j'eus la fermeté d'entrer dans le Jardin, & d'aller jusqu'à la grille par laquelle on passoit pour entrer dans le Parc ; mais une vapeur terrestre qui parut enflamée à 4 pas de moi me fit jetter un cry ; sans ma Suivante je tombois en foiblesse, elle eut beau vouloir me remettre, en me disant que ces phénomènes

étoient ordinaires dans la saison où nous étions, si elle me remit l'esprit, elle ne put rien sur le corps; mes sens étoient glacés, & il ne fut pas possible d'aller plus avant.

APRE's deux heures je ne me trouvai pas plus valeureuse, que vous dirai-je l'horreur de la nuit, le souffle des Zéphyres dans les feüilles, tout m'entretînt dans mon effroy, ce que je pus faire fut de regagner mon Apartement, encore étoit-il presque jour quand cela arriva.

CHAPITRE XIII.

LE repos que ma fatigue extrême me fit prendre malgré mes inquiétudes dévorantes, me rendit le lendemain plus capable de réfléxions, j'entrevis toute la grandeur du péril que je courois; & je regrettai d'avoir montré si peu de fermeté pour l'éviter: mais il n'étoit plus tems, la nuit suivante étoit celle que le Roi & Dona Médulina

avoient choisis sans doute pour exécuter leurs infâmes projets, je ne pouvois pas suposer autre chose de ce que j'avois apris; quel obstacle y aporter, c'étoit-là l'embarras, & ce qui nous jettoit Clémélie & moi dans la plus cruelle perpléxité.

Nous consultâmes de nouveau sur ce que nous avions à faire dans cette embarrassante occasion : après avoir rêvé pendant quelque-tems, je regardai fixement Clémélie, il me vient une idée, m'écriai-je en la serrant entre mes bras, si vous m'aimiez assez pour l'aprouver; & pour me donner la marque la plus tendre de votre attachement, mon honneur seroit à couvert du péril presque certain qu'il court : je sçais bien qu'un poignard en cas de violence, le mettroit à l'abri de sa perte, mais vous l'avouërai-je, Clémélie, je ne me sens pas cette fermeté Romaine qui sçait se délivrer à ce prix de l'ignominie : je conçois bien qu'en frapant l'Amant téméraire, ou en me donnant à moi-même la mort, que je ferois une action illustre, hé-

roïque, que la postérité admireroit éternellement, qui serviroit de modèle à l'innocence oprimée ; mais, je le répete, toute vertueuse que je suis, je me connois trop bien pour me persuader que je serai capable d'un effort aussi généreux : j'ai pu le penser, ma vertu m'a déja cent fois inspiré ce dessein, mais ma foiblesse prédomine : l'idée seule, l'idée de la mort me saisit, m'effraye & me met hors d'état de prendre aucun parti.

Ma Confidente après que j'eus cessé de parler, me demanda avec beauçoup d'instance par quel endroit elle pouvoit me devenir utile. Avant que de lui exposer mon imagination, je lui fis jurer par ce qu'il y avoit de plus sacré qu'elle se préteroit à mon projet, & qu'elle me garderoit un secret éternel. Elle étoit si zèlée & si curieuse d'être instruite de ces moyens dont j'avois parlé, qu'elle me fit les sermens que j'exigeois ; hé bien, lui dis-je, c'est d'occuper dorénavant mon propre lit. Par l'entretien que j'ai surpris entre le Roi

& Dona Médulina, j'ai conçû que tôt ou tard je ferois la trifte victime d'une odieufe Paffion, captive dans ces lieux, fans amis, fans parens, il n'eft pas poffible que je puiffe parer de fi honteux projets, facrifie-toi pour moi, chére amie, continuai-je en lui prenant tendrement les mains, ta fortune fera le prix d'un fervice auffi effentiel & fi grand; mon Pere qui en aprendra le fecret fans compromettre ton honneur facrifié pour conferver le mien, te fera un établiffement fi honorable & fi diftingué, que tu ne regretteras point ce que tu auras fait pour moi.

Les bras tomberent à Clémélie à cette propofition finguliére, & la plongérent dans une mer de réflexions, mes careffes & mes priéres l'en retirerent. S'il n'étoit queftion, me dit elle, que de changer de lit, & de courir quelques rifques pour vous faire éviter le fort malheureux que vous craignez avec tant de raifon, vous ne devez pas douter, Madame, que je n'employaffe avec joye les moyens que vous m'offrez

de vous servir, mais de souffrir que le Tiran en vienne à de certaines extrémités avec moi sans me défendre, & sans lui faire connoître son erreur.... Voilà cependant ce que j'éxige, l'interrompis-je précipitamment, ce sont ces complaisances; c'est d'entretenir le Monarque dans son erreur jusqu'à ce que Dom Gusman Dalinkaras m'arrache de ces terribles lieux, c'est enfin que tu passe toûjours dans ces momens funestes pour la maîtresse, afin que le Prince ne continuë pas ses téméraires entreprises sur un bien que je dois conserver sur toutes choses, & dont la perte, malgré ma foiblesse pour cette vie malheureuse, ne manqueroit pas de me la rendre sans cesse odieuse & insuportable.

He' croyez-vous, ma belle Maîtresse, répondit ma Confidente en répandant des pleurs, que mon bonheur me soit moins cher que le vôtre : ah Ciel ! si vous me connoissiez bien... si je n'en étois si fort persuadée, lui dis-je, je ne ferois pas un si grand cas de ton sacrifice; mais écoute

écoute, ajoutai-je, il n'y a que ce moyen pour me prouver ton zèle : choisis des deux partis ils me sont égaux, ou de me tenir une parole attestée par les sermens les plus solemnels, ou de me précipiter de ta propre main dans le tombeau. Je t'ai avoué mes foiblesses pour la vie, je t'ai fait connoître que je ne serois jamais assez généreuse pour me frapper de mon propre bras, mais aprens, ô cruelle Clémélie, que, malgré cet foiblesse dont je suis honteuse moi-même, j'ai cependant assez de vertu pour t'inviter à me percer le cœur. Viens ajoutai-je encore avec une intention décidée & en la conduisant dans mon Cabinet, prends ce poignard, plonge-le moi dans le cœur, je vais par un écrit de ma main apprendre au Roi que je m'en suis frapée moi-même, je lui en ferai connoître les raisons. Après cela tu n'auras rien à craindre de ma mort, & je t'aurai l'obligation de mon honneur.

Ma triste Confidente pâlit à cette seconde proposition, elle en re-

cula d'horreur, elle m'arracha avec indignation le poignard que je lui présentois & le jetta contre terre. Je ne répéterai point tous les discours généreux qu'elle me tint à cette occasion quelques touchans qu'ils soient, leur détail ne serviroit qu'à vous faire perdre un tems précieux ; ô vous qui daignez m'écouter, il vaut mieux que je passe tout d'un coup à des faits plus importants.

Il fut convenu que Clémélie s'exposeroit aux malheurs que nous avions lieu de prévoir : ce ne fut pas sans répandre des torrens de larmes, qu'elle se décida sur ce terrible point, il fut encore arrêté, qu'en cas qu'il eut lieu, elle feroit promettre au Roi amoureux, qu'il ne me parleroit jamais pendant le jour, des mystéres de la nuit & le prétexte de cette priére étoit la décence & la pudeur.

Le Roi vint ce jour même comme l'Officier l'avoit dit ; soit que je fusse prévenue ou que ce Prince à la veille d'un événement dont il faisoit dépendre son bonheur fut naturellement agité, je lui trouvai dans

la phiſionomie un air ſingulier & funeſte que je ne lui avois jamais remarqué. Il en uſa avec moi avec toute la politeſſe imaginable, & ne me tînt aucun diſcours qui pût me porter à aucun ſoupçon : que les hommes ſont traîtres & diſſimulés, pardonnez-moi cette réfléxion j'aï eu trop ſujet de m'en plaindre, pour qu'on n'ait pas l'indulgence de me la paſſer.

DEUX heures avant qu'il fut nuit, ce Prince partit & me dit en me faiſant ſes adieux, qu'il ſeroit quelques jours ſans me voir à cauſe des affaires de la guerre qui l'obligoient à un travail continuel ; je conçûs bien, prévenue comme je l'étois, que ce qu'il m'aprenoit, étoit afin qu'il ne fût point ſoupçonné des violences qu'il me préparoit, je diſſimulai & je répondis ce qui convenoit dans une pareille occaſion.

DONA ME'DULINA feignit de ſon côté un mal de tête affreux pour avoir lieu ſans doute de ſe retirer de bonne heure, mais en effet à fin de tenir compagnie au Roi qui devoit rentrer ſelon le projet, dès que la nuit ſeroit tombée,

bée, ou pour m'obliger à retourner dans mon Apartement: j'usai de dissimulation avec elle, comme j'avois fait avec le Roi, je n'avois à prendre que ce seul parti; tout autre m'eut été inutile & ne m'eut occasionné que des malheurs plus certains.

CUE'ME'LIE étoit trop interressée à prendre toutes les mesures qui pouvoient empêcher le malheur qu'elle craignoit avec tant de raison, pour ne pas user de toutes les précautions possibles pour le parer: nous fûmes visiter l'une & l'autre tous les endroits par lesquels on pouvoit nous surprendre pendant la nuit; nous barricadames nos portes après y avoir mis les verroux, les fenêtres ne furent pas oubliées, nous levâmes les tapisseries. En un mot après un éxamen éxact nous crumes que nos terreurs étoient paniques, en effet il n'y avoit pas la moindre aparence que nous pussions être surprises, & il nous sembloit qu'à moins de forcer l'entrée de l'Apartement, il n'étoit pas naturel que nous courussions aucun danger: nous ne fai-

faisions pas réfléxion que la puissance des Rois fait tous les jours des miracles, & que tout leur réussit lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs desirs.

CEPENDANT malgré cette opinion favorable, la crainte d'être surprise & de risquer le plus grand des malheurs, me fit prendre le parti d'aller me coucher, j'obligeai ma Confidente de se mettre dans mon lit, je lui dis avant que de la quitter tout ce qui me parut de plus flâteur & de plus séduisant, pour la porter à persévérer dans ses résolutions; quoiqu'elle eut pris son parti, sa douleur extrême étoit toûjours là même, rien ne pouvoit la consoler.

JE revins un moment après, je conçûs une imagination qui me parut admirable, en cas que le Roi, par un prodige, entra dans son lit; je la lui communiquai, je lui dis qu'il falloit affecter un long sommeil: de tous les moyens auxquels vous pouriez recourir, m'écriai-je, c'est-là le plus raisonnable, le Prince satisfait de son bonheur, dans l'opinion où il sera que

que sa témérité n'est point soupçonnée, restera pendant le jour avec moi dans les bornes de la réserve & de la retenuë, & nous laissera par ce moyen le tems & la liberté de travailler à nous arracher à des risques plus certains.

Ne vaudroit-il pas mieux, reprit Clémélie, que j'engageasse le Roi par toutes les raisons que le Ciel poura me suggérer à respecter mon innocence & ma vertu; seroit-ce un crime en cas que sa passion lui fit fermer l'oreille à toutes mes suplications, d'éxiger de sa probité la parole de m'épouser: tente, lui dis-je, en ne pouvant m'empêcher de soûrire de cette plaisante imagination, je n'envierai pas ta fortune, en cas que tu la fasse; tu en est bien digne assurément, ajoûtai-je, par le sacrifice honorable que tu me fais aujourd'hui de ton honneur!

Clémélie touchée de ce discours, me jura qu'elle n'avoit pas entendu parler d'elle en engageant la parole du Roi pour l'himen dont il étoit question.

Je me préparois à répondre à ce discours, lorsqu'il me sembla que le l'ambris craquoit, je m'enfuis avec précipitation dans le lit de ma Suivante, & j'étois saisie d'un si grand effroy, que j'étois dans le même état que si la mort eut été prête à me conduire dans le Tombeau.

CHAPITRE XIV.

A PEINE fus-je entrée dans mon lit, ou pour mieux dire dans celui de Clémélie, que j'entendis distinctement mon lambris se séparer en deux; j'étois couchée dans un Cabinet où étoit ma Toilette, & il étoit si près de l'Apartement, que rien ne s'y pouvoit faire qu'il ne parvînt à mes oreilles: j'avois été si effrayée du premier bruit dont j'ai parlé, que j'avois oublié de fermer ma porte, & je ne m'en ressouvins que lorsqu'il ne fut plus tems, il est aisé de juger de mes allarmes, j'entendois distinctement marcher près de moi, j'étois dans

dans un état qu'il eſt impoſſible de rendre réellement.

QUELQUE fut mon effroy, je ne pus m'empêcher de prêter l'oreille à à ce qui ſe paſſoit : malgré les précautions que j'avois priſes pour éviter le péril que je courois, je m'étois munie d'un poignard en cas que la ſupercherie n'eut pas lieu, je n'en avois cependant pas imaginé l'uſage ; la vertu ſeule m'avoit dicté ce deſſein : peut-être m'étois-je dit alors, le Ciel fera-t'il un miracle en ma faveur, que ſçais-je ſi de foible que je me connois, il ne m'inſpirera point une mâle réſolution, ſouvent il protége l'innocence ! c'étoit-là mon idée & ce qui me rendoit ſi attentive à ce qui ſe paſſoit.

LA conduite du Roi fut ſinguliére, je l'entendis qui ſe plaignoit. Elle dort, s'écrioit-il, (Clémélie faiſoit ſemblant de dormir, trop effrayée ſans doute elle avoit pris ce parti,) elle doit jouir de ma preſence, & rien ne la réveille : quels biens puis-je goûter ſans elle, ô chére *Keelmie* continuoit-il amoureuſement, ceſſez un

un sommeil dont la durée m'étonne, écoutez un Roi qui vous adore & qui ne vit que pour vous. Pardonnez un entreprise téméraire autant dictée par des conseils séducteurs, que par l'amour le plus excessif. O Keelmie, adorable Keelmie, répétoit-il, que mon bonheur seroit extrême si ces biens qui sont en ma puissance, m'étoient donnés par vous-même, que dis-je, si vous connoissiez bien le fond de mon cœur & les ardeurs dont il est enflâmé, vous feriez tout pour un Amant que la reconnoissance attacheroit de plus en plus, & qui seroit incapable de vous élever au destin le plus éclatant.

Apre's ces mots, le Prince se tut. Je m'étonnai que ma Suivante ne profitât point de ces heureuses dispositions pour cesser un sommeil qui devenoit inutile, & qui la mettoit dans le cas de courir d'autres risques. Le silence avoit succédé à ces tendres accens, aucun bruit ne se faisoit entendre, & je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit donner lieu à un repos si profond.

JE prêtai une nouvelle attention : après un tems assez considérable j'entendis deux soupirs élancés en même-tems, je ne sçavois qu'en penser : un tressaillement m'agita. Que vous êtes adorable, s'écria une seconde fois le Roi, & que ce silence m'inspire de respect & de considération, oui, belle Keelmie, je vous le proteste si vous me rendez heureux, ma main & ma Couronne seront le prix de votre complaisance. Le parti que vous prenez est celui d'un cœur également généreux, sage & prudent, vous concevez le danger que court votre Vertu, vous n'avez que ce seul moyen de vous défendre de mon ardeur impétueuse. Je ne veux point profiter de pareils avantages, & encore moins devoir à la terreur & à la violence, ce que j'attens de l'amour. Cessez vos craintes, il y a long-tems que j'aurois mis mon Sceptre à vos pieds, sans l'espoir séducteur que Dona Médulina m'avoit fait concevoir, en vous perdant elle me perdoit ; mais rassûrez-vous, chére Keelmie, je vous le répete, re-

cevez ma foi donnez-moi la vôtre, d'ici en un mois, soyez certaine que vous serez la Souveraine des Espagnes & l'Epouse légitime de son Roi.

J'ATTENDOIS avec une impatience extrême la réponse de ma Confidente : je ne pouvois comprendre ce qui pouvoit avoir donné lieu à de pareils discours, & ce qui empêchoit cette fille de s'expliquer. Enfin elle parla, je jugeai au son de sa voix de ce qui se passoit dans son ame, ses accens étoient entrecoupés, son intention s'expliqua par ces mots. Que puis-je, s'écria-t'elle contre le plus grand des Rois, celui qu'un miracle introduit dans un Apartement si bien fermé ne percera-t'il pas en tous lieux ! hélas ? il faut subir sa destinée. S'il est dit que je fléchisse, si les décrets immuables de la destinée ont décidé de mettre un Sceptre dans ma main, que ces decrets s'accomplissent, que le Sceptre paroisse, je suis prête à le recevoir avec résignation.

LES transports les plus vifs de la part du Roi succédérent à un discours aussi modeste & aussi sage,

j'entendis de nouvelles proteſtations qui me perſuadérent combien le Prince étoit généreux, elles durérent plus de 3 heures & je m'en étonnai. Je ne m'étois pas perſuadée que l'amour dont les ailes ſont ſi courtes pût voler ſi long-tems.

Je commençois à m'ennuyer de la longueur de la conférence, lorſque le Roi s'écria, *qu'importe ce qui eſt dit eſt dit, il s'accomplira.* Je ne fus pas peu ſurpriſe de cette acclamation. J'avois bien entendu Clémélie parler vivement au Prince, mais ſoit que ſon état l'empêchât de s'énoncer diſtinctement, ou quelle eut ſes raiſons pour en uſer myſtérieuſement dans cette rencontre, il me fut impoſſible de deviner ce qui avoit donné lieu à ces paroles du Roi; je ne fus pas long-tems ſans en être parfaitement éclaircie. O Ciel! voilà l'endroit fatal, je ne me le rapelle jamais que je n'en ſois auſſi émue que ſi l'évenement venoit d'arriver.

Le Roi reprit la parole & s'écria, vous n'êtes point Keelmie, dites-vous, ô la plus digne & la plus vertueuſe

tueuſe de toutes celles de votre Séxe, qu'importe, je le répéte mes ſermens auront lieu : vous êtes Demoiſelle & très aimable ſans doute, cela me ſuffit; vous avez été capable du ſentiment généreux d'immoler votre propre honneur pour conſerver celui d'une amie, le ſacrifice eſt magnanime ; voilà deux prodiges de vertu auxquels on ne s'attend point, vous & Keelmie vous méritez deux Couronnes ; oui cette action généreuſe eſt unique & n'aura jamais ſon égale, vous *Clémélie* vous aurez un Roi pour Amant, vous poſſéderez ſon cœur & vous ſerez ſon bijou, ſon treſor le plus doux : C'eſt à moi de vous récompenſer ; à l'égard de Keelmie, elle ne peut l'être que par un Dieu, la vertu ſeule eſt digne de la couronner.

Dom Pédre interrompit Keelmie dans cet endroit. Pardonnez, lui dit-il, ô fille dont la ſageſſe ſuprême doit être reſpectée à jamais, ſi je romps le fil de vôtre Hiſtoire. Deux choſes me jettent dans l'incertitude, & me paroiſſent difficiles à concilier, la premiére eſt que vous ne ſçaviez

point l'Espagnol lorsque vous échapâtes du naufrage, & qu'il paroît par vôtre narration que vous le sçaviez même avant que d'être Captive, en Espagne : pour le dernier fait que vous venez de raporter, je vous avouërai naturellement que je m'y pers, & qu'il est si extraordinaire que je n'y conçois plus rien du tout.

La belle Keelmie sourit de l'embarras de Dom Pédre, il ne me sera pas difficile, reprit-elle avec une douceur séduisante, de vous éclaircir ces énigmes, un instant d'attention suffira.

Lorsque je me trouvai sauvée miraculeusement du naufrage dont je vous aprendrai dans peu la cause, je me trouvai si accablée de la continuité de mes malheurs, que je tombai dans une espéce d'abandon de moi-même qui m'ôta pendant quelques jours l'usage de la parole. Dès que cet état létargique fut cessé, & que j'eus fait réfléxion à toutes les obligations que je vous avois, j'eus une honte extrême d'avoir été si long-tems sans vous en marquer ma recon-

reconnoissance, je l'aurois fait sur le champ; mais une réflexion & un égard m'arrêtérent. J'avois compris par votre idiôme que vous étiez Espagnol, je ne sçavois point qui vous étiez, le masque affreux dont vous aviez le visage couvert me donnoit des idées que je ne puis bien rendre, & dans la frayeur où j'étois qu'en vous aprenant mon Histoire, comme il me paroissoit naturel de le faire, je ne me jettasse dans de nouveaux embarras, je crus que je devois continuer à garder le silence; vous pensâtes que j'ignorois votre langue & je ne fus pas fâchée que vous le crussiez, j'espérois que la confiance où vous étiez de mon ignorance sur ce point, vous mettroit dans le cas de vous entretenir sans crainte de vos affaires, & que par-là j'apprendrois qu'elles étoient les personnes auxquelles le sort m'avoit remis; mais soit que votre prudence vous ait mis à l'abri d'une curiosité si naturelle, ou que vous ne soyez entré dans aucun détail devant moi de ce qui vous intéressoit: de tout

ce

ce qui vous eſt échapé dans vos entretiens, je n'ai pu que former des conjectures incertaines, & elles ne m'en ont jamais aſſez apris pour avoir lieu de m'aplaudir de ma diſſimulation.

Pour ce qui eſt du fait que vous n'avez pas encore bien compris, la ſuite de cette fatale Hiſtoire vous l'expliquera, il ne m'a pas été poſſible de traiter cet article plus clairement.

Aprè's ce peu de mots Kéelmie continua dans ces termes.

Si ce que le Roi dit d'obligeant de moi me flâta, ſa conduite extraordinaire avec ma Confidente me toucha plus vivement, j'avois lieu de penſer par les diſcours qu'il avoit proféré que ſon changement étoit certain & qu'il étoit ſans retour. On m'avoit fait un portrait de la façon de penſer du Monarque ſi ſingulier, que je ne doutai pas un moment de mon malheur.

Ce que je conjecturois ſe trouva dans l'éxacte vérité : le lendemain de cette nuit fatale, Clémélie fut déclarée

rée Maîtreſſe du Roi, elle me l'aprit elle-même, & m'avoüa avec une franchiſe dont je ne pus lui ſçavoir mauvais gré, que ce poſte étoit ſi fort au-deſſus de toutes ſes eſpérances, qu'elle n'avoit pas cru, par une vaine oſtentation de ſageſſe, devoir le refuſer; je ne m'étendis point en reproches, à quoi auroient-ils pu ſervir, elle étoit décidée, le mal étoit conſommé, il ne pouvoit ſe réparer.

Je dois cette juſtice à cette fille, ſa faveur ne l'aveugla pas: au contraire elle me jura qu'elle ne s'en ſerviroit que pour me prouver à chaque inſtant qu'elle m'étoit plus dévouée que jamais.

Un mois après, elle vint me trouver le matin. Que je vous aprenne une nouvelle dont vous allez être ſurpriſe, me dit-elle, en me baiſant la main. Sçavez-vous que le Roi vous aime plus que jamais, & que le goût qu'il a feint pour moi, ne tendoit qu'à le conduire plus certainement à votre poſſeſſion. Ce diſcours me parut ſi peu vrai-ſemblable, que je n'y fis qu'une légére attention, mais

il n'étoit cependant rien de plus assûré. Le Roi d'Espagne par le Conseil de Dona Médulina s'étoit conduit de la maniére dont j'ai parlé, afin de gagner ma Suivante, & de l'engager à me livrer à son amour. Clémélie au lieu de l'accabler de reproches, l'avoit félicité de sa constance, & s'étoit servie de tout le pouvoir qu'elle avoit sur son esprit, pour le porter à satisfaire sa passion par des moyens légitimes, & que ma vertu pût aprouver; il avoit été tenu un conseil à cette occasion entre ces trois personnes: le Roi s'étoit déclaré, il vouloit bien m'épouser; mais il prétendoit que le mariage fut célébré en secret. Les raisons qu'il alléguoit étoient spécieuses, & l'on étoit convenu de leur solidité.

DONA MÉDULINA devoit le lendemain me voir de la part du Souverain, & me faire les propositions dont je viens de parler. Je vous avoue que je fus transportée de joye, en aprenant ces choses: j'aimois le Roi plus que jamais, je me mourois de son infidélité. Moins un bien est

attendu, & plus il devient précieux; je pris mon parti, & ce parti fut de me rendre à ce qu'on exigeoit de moi.

Mais hélas! devois-je me flatter d'être heureuse, pouvois-je prétendre qu'aprés avoir souillé mon cœur d'une passion criminelle que celle dont on a vû l'affreux détail, je pusse réussir dans aucun projet; la vengeance du Ciel me poursuivoit, dans un instant vous en allez convenir.

Je me promenois à l'issuë du souper dans le Parc avec Clémélie, lorsque Gusman Dalinkaras, que je croyois en Catalogne, parut subitement à mes pieds: Suivez-moi, me dit-il, ô sage Keelmie, tout est prêt pour l'enlévement que vous avez prémédité, votre chaise est à six pas d'ici, & je vous servirai moi-même d'escorte à la tête de dix braves gens dont je suis assûré: votre liberté est d'autant plus certaine, que j'ai surpris avec adresse un passeport du Roi, jugez de mon amour par la promptitude avec laquelle j'exécute vos ordres: il n'y a rien d'impossible dont

je ne fusse venu à bout, pour parvenir au but que vous avez daigné me faire espérer.

Je frémis de cette aparition & de ce discours : il n'est plus tems lui disje, Gusman, les choses ont changé de face depuis que je vous ai écrit. Si vous m'aimez, comme votre action me le persuade, retournez en Catalogne avec le même secret que vous êtes venu, & que jamais il ne puisse transpirer ; sans ce parti vous vous perdez. Ma destinée veut que je reste en ces lieux, mais afin de ne vous point tenir en suspens, aprenez que je suis prête à contracter de saints engagemens, & que mon cœur & ma vertu d'intelligence, ne me permettent plus de prendre aucun parti. Il suffit, s'écria Gusman en se relevant, & en se retirant avec précipitation, vous serez servie à souhait.

Nous continuâmes ma Suivante & moi à nous promener en raisonnant sur cette avanture. Je ne pouvois m'empêcher de plaindre Gusman, & de lui sçavoir un gré infini

de

de ce qu'il avoit été capable de faire pour moi. Je me servirai, disois-je, de ma faveur pour le faire combler d'honneurs & de biens, & j'en userai avec lui de maniére qu'il n'aura pas lieu de regretter qu'il étoit prêt de me faire le sacrifice de ma fortune & de tous ses biens.

J'ACHEVOIS à peine ces derniers mots que quatre hommes armés se jettérent sur nous, & nous saisirent à travers le corps; je voulus m'écrier, mais on me ferma la bouche. Il faut me suivre s'écria l'un de ceux qui me faisoit violence, il n'est pas juste que j'aye risqué pour satisfaire à vos desirs, que la perte de ma fortune & de ma tête en soit le salaire, & que pour comble, un Rival plus heureux que moi jouïsse d'un bien qui m'a déja tant couté à acquérir. Je reconnus Gusman à ce discours: & je jugeai bien par la témérité de cette entreprise que c'étoit un monstre capable des plus noirs attentats.

En vain voulois-je résister, il faut plier à ce nouveau coup; l'on nous jetta Clémélie & moi dans une

Chaise : Gusman se mit entre nous, en nous avertissant de nous conduire avec modération, protestant avec le serment le plus épouvantable que si nos cris attiroient du secours, & qu'on voulut mettre obstacle à son entreprise, le desespoir le porteroit aux derniéres extrêmités contre nous, étant determiné de nous sacrifier l'une & l'autre, plûtôt que de me voir enlevée à ses desirs.

Nous marchâmes trois jours & trois nuits consécutifs sans qu'aucun obstacle parut s'oposer à l'affreuse entreprise de ce furieux ; le quatriéme nous découvrîmes la mer & un Vaisseau. Gusman jetta un cry de joye à cette vûë : mais un de ses gens qui vint l'avertir qu'on venoit d'entrevoir un Détachement qui nous suivoit à toutes jambes, le fit changer de couleur & l'agita d'autres mouvemens : il prit cependant son parti ; il ordonna qu'on ne ménagea point les chevaux, & qu'on fit les derniers efforts pour gagner le rivage de la Mer, dont nous n'étions qu'à quelques milles ; nous venions de

de relayer, il se flâtoit que nous serions dans le Vaisseau qui paroissoit à nos yeux, avant que les troupes qui nous suivoient pussent nous en empêcher. Un instant plûtôt nous étions délivrées. Le Détachement arriva sur le bord du rivage, lorsque nous étions dans l'Esquif; si le hazard avoit permis qu'il se trouva un bâteau pour que l'on put s'y jetter avant que nous eussions gagné le Vaisseau, nous aurions été remises en liberté; mais Gusman avoit tout prévû, il n'y en avoit pas un seul, & nous jugeâmes bien par le mouvement que se donnérent ceux qui nous suivoient en côtoyant le bord de la Mer, qu'ils cherchoient les moyens de nous suivre & de nous empêcher de gagner le Navire. Mais nous les perdîmes bien-tôt de vûë; le Vaisseau sur lequel nous fumes transportées, s'éloignoit à toutes voiles, & il n'y avoit pas d'aparence que mon Ravisseur eut rien à apréhender de ses ennemis dont il avoit craint la poursuite avec tant de raison.

Je ne vous rendrai point compte

de la douleur dont je fus accablée : avec les sentimens que je vous ai dépeints, vous devez présumer qu'elle fut extrême ; Gusman tenta vainement de la modérer, je le reçûs avec tant d'indignation, & je lui protestai avec des sermens si affreux, que s'il osoit m'aprocher que je me donnerois la mort, qu'il n'osa s'exposer à me mettre dans ce cas.

QUINZE jours après, nous rencontrâmes un Vaisseau qui nous donna la chasse ; il étoit Anglois ; j'adressai au Ciel des vœux ardens pour que le nôtre fut pris. Dom Gusman sans s'étonner de l'avantage qu'avoit ce Navire sur le sien, ordonna le combat & l'abordage. Après qu'il fut prêt à être accroché, il se présenta à moi le sabre à la main : Si je suis vaincu, me dit-il, je fais sauter mon Vaisseau ; il m'engloutira avec vous dans les eaux, faites à present des vœux contre moi si vous l'osez.

LE combat dura 3 heures, je ne vous en ferai point le détail, je m'étois évanouïe au commencement de l'action ; en revenant de ma foiblesse,

blessé, Clémélie m'aprit que nous avions été à la veille de tomber sous la puissance des Anglois, qui nous combattoient, mais que les vagues irritées par un gros tems qui s'étoit élevé, avoit rompu les harpins & que les deux Vaisseaux avoient été séparés : elle ajoûta que nos gens s'étoient battus en desespérés, que le pont étoit couvert de sang & de morts, & que Dom Gusman qui avoit combatu en héros desespéré, avoit reçû deux blessures, & que l'on auguroit qu'il n'en pouvoit échaper.

Je ne sçûs si je devois me réjouïr ou m'affliger de ce détail ; quand je fus mieux informée, je tremblai du sort qui nous étoit destiné, la moitié de l'équipage étoit blessé, l'orage nous menaçoit de nous submerger ; on étoit dans l'impuissance de faire la manœuvre, & il n'y avoit de bien expérimenté dans le Vaisseau, que le seul Dom Gusman ; sa précipitation & les précautions dont il avoit usé pour apareiller ce Vaisseau, ne lui avoient pas permis de choisir les sujets ; il avoit de meilleurs Soldats

qu'il n'avoit de bons matelots, ce qu'il en restoit connoissoit à peine la mer, jugez de notre peine & de nos frayeurs. Pour comble de malheur nous essuyâmes une effroyable tempête, nous pensâmes être engloutis mille fois par les vagues, & lorsqu'elle fut cessée, nous nous trouvâmes exposés à de nouveaux dangers: mais, que dis-je, ce n'étoit rien en comparaison de ceux que j'étois à la veille de courir.

Fin de la troisiéme Partie.

LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS,

QUATRIE'ME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
MDCCL.



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS;

CHAPITRE XV.

J'Etois couchée par terre, & les yeux élevés au Ciel, je lui adressois de ferventes priéres, pour implorer sa miséricorde & le toucher en ma faveur, lorsqu'un des soldats de Gusman Dalinkaras entra précipitamment dans ma chambre & me su-

plia, de la part de ſon Chef, de lui faire la grace d'entrer dans celle où il étoit, en m'aſſûrant qu'il étoit à ſa fin, & qu'il m'étoit d'une conſéquence extrême de le voir avant qu'il mourût. Je conçûs l'importance de cette démarche dans la terrible ſituation où je me trouvois : je m'y traînai. Guſman ſembloit rendre à la mort, à peine me reconnut-il : ſes mains voulurent ſe joindre & me demander de ſincéres pardons, mais une foibleſſe qui le ſuffoqua l'empêcha de parler. Quelqu'irritée que je fuſſe, cet aſpect touchant m'attendrit ; voilà donc à quoi aboutiſſent tant paſſions, de peines & de ſoins ; m'écriai-je, & je me mis à pleurer pénétrée de la force de ces mots.

JE croyois que Guſman étoit mort, & tout le monde le crut comme moi : Je me voyois abandonnée dans un Vaiſſeau au milieu d'une mer inconnuë. Que me reſtoit-il encore à enviſager ? une mort certaine. Hélas ! dans l'horrible extrêmité où je me trouvai bien-tôt après, c'eût été le bien le plus doux. Mais je n'étois pas

pas encore à la fin de mes malheurs, il étoit dit que je devois être exposée à tout ce qu'il y avoit de plus affreux.

A PEINE Gusman Dalinkaras fut-il tombé en létargie que l'équipage le croyant mort, ou du moins qu'il n'en reviendroit jamais, songea à s'élire un Chef. La division à ce sujet, se mit dans le Vaisseau ; chacun voulut faire parler ses droits, & comme on n'en connoissoit point, ou plûtôt qu'on n'en vouloit point connoître que ceux de la force & de la possession, on en vint aux armes & on se battit : extrêmité funeste, l'on combattoit pour le Commandement, pendant que l'on avoit à combattre contre les écueils, & contre la mort. Jusqu'à quel excès peut se porter l'orgueil & l'ambition, puisqu'aux portes du tombeau l'on ne ne peut s'en dépouiller !

APRE'S deux heures de cruautés inouïes, le plus déterminé d'entre ces malheureux Avanturiers, fut reconnu Capitaine. C'étoit un vieux Sergent de Marine, dont l'aspect terrible étoit seul capable d'intimider &

de faire obéïr : il débuta par descendre Gusman Dalinkaras, qui n'étoit pas encore revenu de sa foiblesse, dans un esquif avec quatre de ceux qui s'étoient oposé le plus intrépidement à son élection ; il les abandonna au gré de Neptune. Après cette cruelle expédition, il se présenta à mes yeux, me dit qu'en héritant du Commandant du Vaisseau la souveraine autorité, il héritoit des droits qu'il avoit acquis sur moi ; en vain me jettai-je à ses genoux, & le supliai-je d'épargner mon honneur, sans lequel je ne pouvois vivre, il répondit brutalement qu'il ne ressembloit pas à Gusman, & qu'il ne se payoit pas de si fortes défaites ; à l'égard de la mort que je le menaçois de me donner, il me dit que j'y penserois à deux fois, & qu'en cas que je fusse assez folle pour recourir à cette extrêmité, que la mer me serviroit de tombeau, & qu'il s'en consoleroit.

JE frémis de la façon cruelle de penser de cet homme, je voulus le tenter par l'intérêt ; je luis offris une rançon considérable, en cas qu'il voulut

voulut me ramener en Angleterre ou en Espagne, il sourit dédaigneusement de ma proposition, il répondit qu'il n'étoit pas assez fou ni personne de son équipage, pour aller de gayeté de cœur se faire punir dans ces Climats, de mille crimes dont ils étoient tous souillés, & dont le souvenir faisoit leur félicité. O Ciel! m'écriai-je, aye pitié de moi, sans ton secours que puis-je faire, faut-il que je périsse aussi cruellement? Le terrible Sergent s'aprocha de moi, me dit à l'oreille de me consoler, & qu'il attendroit jusqu'à la nuit à consommer ses résolutions: après ce peu de paroles il me laissa. *Clémélie* me conseilla de prendre le parti de fléchir à ma destinée en m'assûrant qu'il n'en seroit ni plus ni moins. Ce conseil me révolta, je n'avois pas voulu me rendre aux ardeurs d'un Roi puissant que j'aimois, & j'aurois eu la lâcheté de satisfaire les desirs de ce monstre! mourons donc me dit en soupirant ma triste Confidente, voilà le seul reméde que nous pouvons imaginer, pour nos maux présens.

Je l'ai déja dit, ma foiblesse pour la vie étoit si grande, que je ne pouvois me résoudre à la perdre; j'avois des frayeurs extrêmes à ce sujet, je me mis à pleurer amérement. Clémélie en fit autant, cela ne nous avançoit de rien, la nuit aprochoit, il falloit se décider.

Ma Confidente fut touchée de ce que je semblois souffrir. Après un profond soupir, elle me demanda à quel parti je prétendois enfin me résoudre. A mourir, lui dis-je en versant un torrent de pleurs: oui, de mourir plûtôt que de perdre un bien pour lequel j'ai déja tant souffert; elle continua à me questionner, & à vouloir aprendre de moi si le sacrifice à mon honneur étoit permis, & si dans une extrémité aussi cruelle, il étoit de loi naturelle de se donner la mort pour le conserver; l'honneur & la vie ne peuvent se recouvrer, j'en conviens, ajoûta-t'elle, mais cet honneur si cher ne git-il pas dans l'opinion des hommes: qu'ils ignorent à jamais cette perte, quelque certaine qu'elle soit, cet honneur sera

conservé; il n'en est pas de même de la vie, sa perte est réelle, & l'on ne peut la dissimuler.

Je regardai ce discours comme celui d'une personne à qui les aproches de la mort tournoient l'esprit. Je crains autant cette mort cruelle que toi, repris-je, & je voudrois pouvoir l'éviter : je n'en connois qu'un moyen, ajoûtai-je en la regardant fixement. C'est de faire en cette occasion ce que tu as fait en Espagne. Tente encore de passer pour moi cette nuit, si tu t'y résous, je consens à conserver tes jours & les miens.

A ce discours imprévû, Clémélie tomba dans une rêverie profonde : elle n'en sortit que pour me dire de lui donner mon habit, je devinai son projet & elle me l'expliqua. Elle ne doutoit pas que le terrible Sergent n'entra dans notre chambre avec de la lumiére, elle me dit que trompé par ce déguisement, il seroit la dupe du changement de nos habits, & que, sous prétexte de la honte que son aproche lui causeroit, elle se couvriroit si bien le visage qu'il ne

pourroit la soupçonner de ne pas être ce qu'elle consentoit à paroître, pour me prouver son zèle & son affection. En effet ils ne pouvoient être poussés plus loin. Je trouvai l'expédient admirable, & je l'embrassai, bien résoluë de mon côté, de me cacher si bien que je ne nuirois pas à un si sage projet.

Le Ciel permit par une tempête qu'il suscita, (& que je regardai comme un miracle,) que ces moyens affreux n'eussent pas lieu; avant que la nuit fut passée nous fimes naufrage dans l'Isle où vous m'avez reçûë si humainement, vous sçavez le reste; qu'aurois-je à ajoûter sinon de vous suplier de continuer à me protéger & à me cacher, de sorte que le premier Ministre mon Pere n'aprenne jamais ce que je suis devenuë. Je ne puis pas douter de mes sentimens actuels, je n'ai rien à craindre de leur part, je sçais que la passion fatale dont mon cœur étoit dévoré pour lui, n'existe plus; mais qui pourra me répondre de la maniére dont pense Milord Portembil pour moi, n'est-

ce pas tout risquer que de me mettre dans le cas d'être la victime de nouveaux malheurs.

La sage Keelmie après ces mots soûpira amérement, & termina ainsi sa fatale Histoire. Dom Pédre & Emilie, qui n'avoient plus aucunes raisons de se défier de cette vertueuse fille, en usérent alors avec elle avec confiance. Quelle fut sa surprise en aprenant quelles étoient les personnes qui la protégeoient : leurs malheurs n'égaloient-ils pas les siens ; elle témoigna sa consolation par les discours les plus propres à la persuader, & protesta qu'elle n'avoit plus rien à craindre de sa destinée, puisqu'elle se trouvoit avec tout ce qu'il y avoit de plus digne d'être respecté dans le monde.

Aprè's des témoignages réciproques de reconnoissance & d'amitié, l'on tint conseil sur le parti qu'on avoit à prendre. Dom Pédre, sans déclarer ses vûës secrétes, décida qu'il falloit continuer à se conduire comme on avoit fait jusques-là, & qu'on en useroit dans les suites selon

les

occurences, & ce qu'il conviendroit aux intérêts présens.

CEPENDANT le Roi d'Angleterre, qui depuis le changement heureux qui étoit arrivé à ses affaires, ne pouvoit plus se passer de Dom Pédre auquel il en attribuoit le succès, fit interrompre cette conférence par un Gentil-homme, qui l'avertissoit de sa part, qu'il passeroit lui-même chez lui à l'entrée de la nuit, accompagné de son premier Ministre, pour l'entretenir d'affaires importantes. L'on juge bien que cette nouvelle allarma Keelmie, elle en pâlit. La Princesse la rassûra, & lui promit de ne pas la quitter, il n'y avoit pas aparence que le Roi & encore moins Milord Portembil fissent une perquisition dans la maison de Dom Pédre: d'ailleurs l'Apartement de Keelmie étoit si reculé qu'elle y étoit à couvert des hazards qui pouvoient arriver.

A PEINE les ombres de la nuit eurent-elles couvert l'hémisphére, que le Roi d'Angleterre se rendit chez Dom Pédre avec son premier Ministre.

Ministre. Lorsque les portes du Cabinet furent fermées, le Souverain s'exprima dans ces termes.

Vous vous cachez de moi, Dom Pédre, & je n'ai rien de caché pour vous : à ce début le nouveau Général pâlit, remettez-vous, continua le Prince, vous concevez par la connoissance que j'ai de votre véritable nom que je suis informé de la vérité de votre Etat : si je m'en raportois aux lettres du Roi d'Espagne que je viens de recevoir, vous auriez mérité votre disgrace & vos malheurs ; mais ne craignez rien, vous m'avez bien servi, je vous ai remis la gloire de ma réputation entre les mains, & quelque chose qui puisse arriver, je ne ferai jamais la paix à vos dépens.

Aprés ce discours, le Roi tira une lettre de son sein & la remit à Dom Pédre : lisez, lui dit-il, je viens exprès pour en concerter avec vous la réponse, mon procédé vous prouve assez mes intentions, il ne vous est pas difficile de les pénétrer. Dom Pédre se trouvoit trop flatté des

distinctions

distinctions du Roi pour ne pas en exprimer sa reconnoissance dans les termes les plus respectueux. Après un nouvel ordre de lire une lettre qui devoit l'interresser au dernier point, il l'ouvrit, & y trouva ces mots qui le firent frémir plus de cent fois de fureur.

LETTRE

DU

ROI D'ESPAGNE

AU

ROI D'ANGLETERRE.

MON CHER FRERE.

LE Courier qui aura l'honneur de presenter ma lettre à Votre Majesté, est mon grand Ecuyer, vous ajoûterez foi à tout ce qu'il dira comme à moi-même ; les différends qui régnent entre les Rois n'empéchent ni la politesse ni les procédés. Je vous demande

demande un traître échapé à ma justice qui se cache dans vos Etats sous le nom de Dom Diégue, & qui n'est autre que Dom Pédre, un ingrat, un perfide, que j'avois comblé de mes bien-faits, & qui m'en a payé par des noirceurs si affreuses qu'il ne m'est pas permis même de les révéler. Votre Majesté peut juger de mon ressentiment par la grandeur du forfait, ressentiment si juste, que je périrois plûtôt moi-même que de ne pas m'en venger : vous pensez trop bien pour éluder une grace que je vous accorderois moi-même en pareil cas. Le Marquis della Doloré vous aprendra le reste. Je desire la paix, nos Ministres en conféreront quand il vous plaira, mais il faut que Dom Pédre en soit l'accessoire. Je prie Dieu, Mon cher Frere, qu'il tienne Votre Majesté en sa sainte garde. Signé *Yo el Ré.*

Le Roi d'Angleterre n'attendit pas que Dom Pédre se justifia : je vous crois innocent des accusations qu'on vous impute, lui dit-il, vous êtes trop brave & trop généreux

pour

pour être traître; mais il ne suffit pas d'être innocent à mes yeux, il faut que toute la terre pense comme moi : à la veille d'une guerre plus cruelle que les précédentes, & continuée en votre faveur, il convient que tous mes voisins en aprouvent les causes. Autant la protection que je vous donne sera-t'elle du goût de tous les Princes, en cas que vous la méritiez, d'autant plus serois-je condamné si j'étois soupçonné de soûtenir la perfidie & la trahison. Défendez-vous Dom Pédre, ajoûta le Roi avec bonté, justifiez-vous envers le Roi d'Espagne, je serai moi-même le premier à publier votre innocence; en attendant vivez tranquile dans mes Etats : à l'abri de ma puissance, vous y serez en sûreté, & le Roi d'Espagne tout grand qu'il est, ne pourra rien contre vous.

Dom Pe'dre pénétré de la plus parfaite reconnoissance se jetta aux pieds du Monarque, & lui fit part avec une confiance naïve de la maniére dont il avoit épousé la Princesse Emilie, & des suites cruelles qu'a-

voit

voit eu cet Himen. Le Roi s'attendrit plusieurs fois à ce récit, mais ce qui lui causa une admiration sans égale, fut la résolution que marquoit Dom Pédre de ne jamais se justifier, s'il étoit obligé de compromettre la réputation de la Sœur du Roi d'Espagne. Il étoit certain que la passion de cette Princesse étoit le seul principe des crimes qui lui étoient imputés, il ne pouvoit les justifier sans découvrir le secret d'une passion trop vive; il aimoit mieux, continuoit-il, être le seul criminel, & périr plûtôt mille fois que d'avoir sa grace à ce prix.

Milord Portemhil, qui fut consulté sur ces embarras, & qui sçavoit par expérience qu'on n'est pas toûjours le maître des sentimens du cœur, s'interressa tendrement pour Dom Pédre, & fut long-tems à réfléchir sur les biais qu'on pouvoit prendre dans une occasion aussi délicate; après avoir médité quelque tems, il proposa un moyen qui paroissoit risquant pour le salut de Dom Pédre, mais qui selon les raisons qu'il allégua

sé

ſe trouvoit le plus ſage & le plus convenable. Le Roi frémit de ce moyen, c'étoit de demander une tréve, & de propoſer un Ambaſſadeur au Roi d'Eſpagne, & cet Ambaſſadeur devoit être Dom Pédre. Afin qu'il ne put être réfuſé, on devoit lui ſupoſer un autre nom que le ſien: il étoit arrêté que ſous ce nom, il demanderoit une audience ſecrete qui lui ſeroit vrai-ſemblablement accordée, alors Dom Pédre devoit ſe jetter aux pieds Roi, lui révéler le ſecret de la paſſion de la Princeſſe ſa Sœur, de laquelle il n'avoit pû ſe défendre, s'avoüer coupable, & dire qu'il avoit mieux aimé riſquer mille fois ſa vie, que de ſe juſtifier en aprenant à d'autres qu'au Roi, un ſecret de cette importance; quelle que ſoit la fureur du Souverain des Eſpagnes, ajoûta Portemhil, il n'oſera enfreindre le droit des gens, il reſpectera en Dom Pédre l'homme du Roi d'Angleterre; il ſçait à n'en pouvoir douter que notre Monarque peut faire la guerre & ſe venger, & ces égards ſuffiront pour

contenir

contenir celui d'Espagne, & l'empêcher de suivre ses premiers mouvemens.

MILORD conclut par assûrer qu'une démarche aussi nouvelle que hardie justifieroit Dom Pédre, & que dans les extrêmités il falloit prendre les grands partis & ne point hésiter. Dom Pédre dont le cœur étoit mâle & généreux adopta avec vivacité le conseil du premier Ministre : il le trouva digne de celui qui l'avoit donné, & malgré la répugnance que le Roi d'Angleterre marqua pour l'exécution, il fut déterminé dans cette conférence, qu'on s'y arrêteroit.

EN conséquence de ces résolutions, le Courier du Roi d'Espagne fut renvoyé dès le lendemain avec une lettre du Roi d'Angleterre, par laquelle il assûroit celui d'Espagne, qu'il auroit dans peu la satisfaction qu'il attendoit ; en cette considération il demandoit une tréve & un Ambassadeur, & proposoit en même-tems l'un & l'autre : il n'étoit pas douteux que ces Propositions ne lui fussent accordées.

QUELQUE lieu qu'eut Dom Pédre de s'inquiéter de ces choſes, il ſçut ſi bien ſe poſſéder, que perſonne à la Cour ne put s'en apercevoir, il parut même avec un viſage tranquile au milieu des fêtes qui furent données à l'occaſion des Victoires qu'il avoit remportées, & il n'y eut perſonne, pas même Emilie, & le jeune Criſtanval, qui ne ſe perſuadaſſent qu'il les partageoit avec plaiſir.

DOM PE'DRE ni ſon Fils n'avoient point eu encore occaſion de faire leur cour à la Reine, ils étoient arrivés dans un tems ſi critique & ſi malheureux, qu'il n'avoit été alors queſtion que de combats & de guerre. Les plaiſirs ſe cachent toûjours à l'aſpect du carnage & de la déſolation, l'Angleterre étoit à la veille d'être aſſervie, Bellone & Mars la ravageoient, oſoit-on voir les Dames alors, oſoit-on ſonger à l'amour? Mais avant que de parler de l'entrevûë de Dom Pédre & de la Reine, il eſt néceſſaire de s'arrêter ici un moment. Quoiqu'on ait parlé de cette Princeſſe aimable, & qu'on ait rendu

rendu justice aux charmes dont elle étoit partagée, il est convenable de raporter une anecdote qui la touche, & qui importe essentiellement au dénouëment de cette Histoire.

CHAPITRE XVI.

De tout tems les Rois d'Angleterre comme ceux d'Espagne & de Portugal, ont ambitionné d'étendre leur puissance dans les Indes. Celui qui régnoit alors, plus jaloux encore que ses Prédécesseurs, de la découverte du Nouveau-Monde, dès le commencement de son Régne fit son objet capital; de la conquête de ces païs loingtains il n'épargnoit rien pour y parvenir, & récompensoit avec tant de générosité, ceux qui concouroient avec lui à ce projet, qu'il se presentoit tous les jours de nouveaux Avanturiers, qui de leur côté, se portoient à le servir avec un zèle si grand qu'il ne manquoit presque jamais de réussir.

ENTRE tous ceux qui s'offrirent quelques années avant l'arrivée de Dom Pédre en Angleterre, pour découvrir les Terres Inconnuës, un jeune Flibustier se proposa, & assûra le Roi qu'il ne paroîtroit jamais devant ses yeux, à moins qu'il n'eut trouvé un Empire nouveau dont on n'eut jamais eu de connoissance, & dont la conquête fut digne de tous ses soins. Le Prince envisagea cette promesse comme une vanité de jeune homme à laquelle il aplaudit selon sa coutume : mais sur laquelle il ne fit aucun fond. Deux ans entiers se passérent sans que *Martinensès*, c'étoit le nom du jeune homme, donna aucunes de ses nouvelles. De tous les Avanturiers qui étoient partis de son tems, il n'y avoit que lui seul, qui ne fut pas revenu, & dont on ignorât la destinée ; on ne doutoit pas qu'il n'eut péri dans des mers éloignées, & comme il étoit étranger, Portugais, sans parens & sans amis, on l'avoit aisément oublié.

UN jour que le Roi revenoit de la Chasse, un Inconnu se presenta à

la

la porte de son Cabinet, & demanda d'y être introduit; ce ne fut pas sans peine qu'il obtint cette grace; son importunité cependant la lui mérita. Le Roi ne fut pas peu surpris de reconnoître ce *Màrtinensès* qu'il avoit cru mort, & le raport qu'il lui fit de son voyage l'étonna encore plus.

SELON la relation qu'il donna par écrit au Roi, il rendoit compte de son expédition, où il aprit qu'il avoit pénétré dans un Empire Indien gouverné par une Mortelle, dont la beauté suprème tenoit de la Divinité. *Martinensès* avoit trouvé le secret en demeurant chez les Sauvages voisins de la frontiére, d'aprendre la Langue du Païs, & lorsqu'il s'étoit cru en état de pouvoir passer pour un Naturel de ce Climat, il s'étoit introduit dans la Capitale de l'Empire, & par ses talens & son adresse, étoit parvenu à se faire connoître de la Souveraine, & en avoit été traité favorablement.

MARTINENSE's étoit Fils d'un Peintre, & possédoit sont art au dernier point:

point : c'étoit ce même art qui lui avoit facilité l'accès chez ces Peuples. On le regardoit comme un homme illustre, & tous les grands du païs se l'envioient.

LA Reine se l'étoit attaché à son service ; & cet homme dans l'idée où il étoit toûjours, de mériter du Roi d'Angleterre, par une découverte de cette importance, une fortune distinguée, s'étoit gouverné de maniére qu'il s'étoit instruit de tout ce qui étoit nécessaire pour rendre une entreprise heureuse. Il avoit étudié les mœurs, les forces & la carte du climat ; il possédoit toutes ces choses assez bien pour que sa relation prouva la possibilité d'une entreprise aussi utile qu'elle étoit honorable pour la nation qu'il servoit. Il étoit entré jusque dans les secrets les plus cachés de l'Etat, il avoit apris par une des confidentes de la Reine que cette Princesse devoit sa Couronne au Ciel même par une avanture singuliére : Ces Peuples superstitieux l'avoient trouvée un jour dans une Isle qu'ils croyoient inhabitée, & cela dans un

tems

tems que la nation gouvernée ordinairement par des femmes venoit de perdre sa Reine. Ils s'étoient persuadés que leur Dieu nommé *Choukaki* ou *Bouc* à la barbe rousse, leur envoyoit cette adorable fille pour les gouverner. Dans cet esprit, ils l'avoient déposée dans la Maison Royale. Les Sages de l'Etat avoient pris soin de son éducation, & lorsqu'elle avoit été en âge ils l'avoient couronnée : elle avoit donné des preuves surnaturelles d'un esprit si supérieur en les gouvernant avec une sagesse incomparable, qu'ils la regardoient comme une Divinité même, descenduë sur la Terre pour faire leur félicité.

Quelque fabuleuse que fût cette relation, le Roi s'en amusa & la trouva interressante. Il étoit prêt à congédier Martinensès, en lui promettant d'examiner le projet qu'il avoit presenté pour travailler à asservir cette Reine & son Empire, mais l'adroit Avanturier qui s'étoit réservé le coup heureux qui devoit décider de sa fortune, pria le Roi de permettre

permettre qu'il lui presenta le portrait de la jeune Souveraine dont il lui avoit fait l'Histoire : le Prince tendit la main assez indifféremment, ne s'attendant qu'à voir les traits d'une beauté Africaine, mais que ne devint-il pas lorsqu'il eut envisagé ce portrait ? il s'écria qu'il n'avoit jamais rien vû de si beau dans sa vie, & protesta que si l'Original ressembloit à la copie, que cette Reine quelle qu'elle fût, méritoit l'Empire de l'Univers.

MARTINENSE'S qui avoit soupçonné l'effet que devoit faire son portrait n'en parut pas surpris, il assûra le Roi que la copie n'aprochoit qu'à peine de la belle Princesse qu'il representoit, & que l'esprit dont elle étoit douée étoit au dessus des éloges que méritent les esprits les plus brillans.

IL ne falloit pas un plus grand détail pour achever d'interresser le Monarque étonné. Le croira-t'on ? Ce Prince prit à la vûë de ce portrait un amour qui se déclara par les plus soigneuses circonstances ; Martinensès

sès eut ordre de se tenir prêt à partir avant un mois. Il fut mis à la tête de quatre Vaisseaux de guerre chargés de Soldats & de munitions : il avoit ordre d'employer tous ses efforts pour tâcher d'enlever cette belle Souveraine de ses Etats, & en cas qu'il y pût réussir, il lui promettoit la Charge de Directeur Général de toutes ses Découvertes, avec des émolumens qui le rendroient le plus riche particulier de l'Univers.

Martinense's assûra le Roi que si les vents respectoient son zèle & les ordres qu'il recevoit, qu'avant un an il seroit revenu en Angleterre, avec la Princesse. Après son départ, le Roi tomba dans une rêverie qui ne le quitta plus ; il comptoit les jours, il attendoit cette jeune beauté avec une impatience sans égale.

Huit mois après le départ de Martinensès, son retour fut annoncé au Roi par un Courier dépêché sur le champ par le Gouverneur du Port où il avoit débarqué. A peine ce Prince put-il attendre l'arrivée de Martinensès dont il avoit apris l'heu-

reuſe réuſſite, en lui amenant la Souveraine des climats dont il a été parlé. Sans les égards qu'il devoit à ſa dignite ſuprême & aux loix du Royaume qui ne permettent pas qu'un Souverain deſcende aux moindres égards, il ſeroit allé lui-même la chercher : il s'en étoit fait une ſi haute idée, qu'elle le gouvernoit avec l'Empire le plus abſolu.

ENFIN il la vît cette adorable Reine, & cette vûë décida de leur deſtinée mutuelle. Pour ne point entrer dans un détail trop long, il l'adora ; elle n'avoit que quatorze ans alors ; à dix-huit ans, elle parut auſſi-bien inſtruite des uſages de la Nation, & ſçût auſſi-bien parler Anglois, qu'une Angloiſe même. Le Roi crut qu'il étoit convenable pour la dédommager de l'Empire qu'il lui avoit fait perdre, de la faire monter ſur ſon Trône. Il y avoit deux ans qu'elle y étoit placée, lorſque Dom Pédre arriva en Angleterre ; elle faiſoit les délices de la Nation. En aportant ſon Empire au Roi, elle écrivit à ſes Peuples, & leur ordonna, en Souveraine,

taine, de reconnoître son Epoux pour leur Roi. Ces Peuples en recevant sa lettre, se prosternérent en la lisant. Le préjugé subsistoit, ils regardoient les ordres de leur Princesse comme émanés de *Choukaki* lui-même; ils reçurent les Anglois, & cette conquête devint une dot assez importante pour empêcher que les Peuples interressés ne se plaignissent d'un Mariage autant extraordinaire que romanesque, & qui n'avoit jamais eu d'exemple depuis que la Monarchie subsistoit.

Le Roi ayant averti Dom Pédre qu'il vouloit le presenter lui-même à la Reine dont on vient de raporter l'Histoire, ce fameux Général se rendit avec Emilie & son Fils à l'heure qui lui avoit été assignée. Il y avoit un tems considérable qu'ils desiroient tous cette entrevûë. Selon les loix de ce tems-là, il n'étoit pas permis à aucun Etranger de paroître devant la Reine. Le Palais leur étoit interdit: Emilie aprit cette honorable distinction avec une joye qui ne peut s'exprimer.

LA Reine étoit à sa Toilette, il sembloit que les graces lui eussent prêté tous leurs attraits : Dom Pédre en l'aprochant sentit une émotion dont il fut surpris, il n'étoit pas accoutumé à de pareils mouvemens. Pour Dom Cristanval, quelque prévenu qu'il fut de la beauté de cette Princesse qu'on lui avoit vanté mille fois, il resta immobile, & ne put proférer un seul mot : Emilie s'arrêta en entrant, ses yeux avides, sans en sçavoir la raison secrette, parcoururent avec une curiosité interressée les traits de la Princesse. Le Roi qui annonçoit à la Reine ces illustres Etrangers, & qui presentoit Dom Pédre comme un héros à qui l'Angleterre devoit son salut, ne fit aucune attention aux mouvemens divers que la vûë de sa divine Epouse occasionnoit. Un cri que jetta Emilie en se laissant tomber à la renverse, lorsque la Reine fut au-devant d'elle pour la recevoir, le surprit autant qu'il l'interressa. Tout le monde accourut à son secours : elle étoit sans sentiment, on ne sçavoit qu'augurer

gurer d'un événement aussi imprévû ; cet accident fit remettre la conférence à une autre fois. Dom Pédre en attribua la cause à l'humiliation qu'avoit euë la Princesse sa femme de paroître en Sujette, elle qui étoit née pour commander. Il ne pensoit pas aux véritables causes, & n'avoit garde de les imaginer.

Il se retira avec une inquiétude qui ne lui étoit pas ordinaire, il crut d'abord qu'elle procédoit de la frayeur que lui avoit causé l'événement dont on vient de parler ; il aimoit tendrement Emilie, il se persuadoit qu'il ne pouvoit rien lui arriver qu'il ne le partagea avec beaucoup d'intérêt ; pour Cristanval, il sçût bientôt, à n'en pouvoir douter, quel étoit le principe de la profonde mélancolie qu'il remporta de cette premiére visite : l'agitation où il se trouva dès ce moment fatal, lui fit connoître qu'il aimoit : l'image de la Reine se grava dans son cœur, il ne vit plus qu'elle, tant son imagination en étoit remplie. Il n'avoit connu jusqu'alors que les charmes de la

gloire, il ne pensa plus qu'à ceux de l'amour.

SI ces illustres Etrangers étoient agités de ces mouvemens divers, la Reine qui les avoit occasionnés n'en fut pas exempte elle-même. Elle avoüa à Miledi Sindhel sa Confidente & sa Favorite, qu'elle avoit ressenti, à la vûë de ces étrangers, un trouble qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'elle ne pouvoit encore concevoir ce qui avoit pu y avoir donné lieu.

CETTE belle Princesse en perdant le nom de fille n'en avoit pas perdu l'innocence. La destinée suprême l'avoit asservie sous le joug de l'Hymen sans que son cœur eut fléchi sous celui de l'amour; accoutumée, à remplir tous ses devoirs, elle regardoit celui d'aimer le Roi son Epoux avec la plus sincére amitié comme le principal, mais c'étoit-là le seul nom qu'on pouvoit donner à ses sentimens; ils n'avoient rien de plus; elle ne sçavoit pas qu'il étoit possible qu'ils fussent susceptibles d'autres impressions.

LE jeune Cristanval étoit d'une

figure aimable. Sa phisionomie prévenoit si fort en sa faveur qu'il étoit presque impossible de le voir sans l'aimer. La Reine vanta ce Héros naissant comme on vante un beau tableau : elle ne sçavoit pas que l'examen que fait une femme d'un homme dont le mérite est supérieur, devient alors un dispositif heureux qui détermine ; elle se livroit à son admiration sans pressentir que le poison de l'amour le plus subtil, est celui qui se presente par les yeux.

Les fêtes qui se donnérent à l'occasion des Victoires, remportées la Campagne précédente sur les Espagnols, ne contribuérent pas peu à augmenter des idées que l'absence, la raison, & le tems auroient peut-être dissipées ; mais cette douce liberté, qui suit ordinairement les plaisirs, procura des momens trop précieux : le jeune Cristanval qui vouloit plaire, profitoit des bals fréquens pour se presenter à la Reine sous les déguisemens les plus avantageux, & cette Princesse sans y penser, concouroit par ses heureuses préventions

à nourrir une ardeur qui devoit dans les fuites enfanter les événemens les plus funestes & les plus affreux.

PENDANT que Dom Cristanval s'abandonnoit aux charmes d'une passion naissante, le célébre Dom Pédre travailloit aux préparatifs de son voyage. Le Roi d'Espagne avoit accepté les offres qui lui avoient été faites. Le desir de se vanger lui avoit fait abréger le cérémonial & les longueurs; sa mauvaise humeur qui avoit plusieurs sources, avoit reveillé en lui son penchant à la cruauté : il lui sembloit que tant que Dom Pédre vivroit, il feroit malheureux. C'étoit par un des espions qu'il entretenoit dans toutes les Cours, depuis qu'on lui avoit enlevé Keelmie, pour en aprendre des nouvelles, qu'il avoit apris que Dom Pédre étoit encore existant; cette connoissance l'avoit transporté de fureur, il avoit juré qu'il ne feroit jamais la paix que le Sujet rebelle ne lui fut livré, & dans cet esprit, il méditoit sans cesse sur les moyens de pouvoir parvenir aux fins cruelles qu'il se proposoit.

Le Roi d'Angleterre qui fut averti de ces dispositions, pressentit encore Dom Pédre sur le danger qu'il alloit courir, & l'invita à se désister d'une entreprise aussi périlleuse, mais l'Espagnol avoit trop de courage pour qu'aucun risque l'intimida : il s'en expliqua même avec tant de fermeté que le Monarque se rendit à ses desirs. Afin de faire de son côté, tout ce qui dépendoit de lui pour assûrer des jours qui lui étoient si utiles, il le revêtit des caractéres les plus propres à se faire respecter. Il fut nommé Ambassadeur extraordinaire, & dans les lettres dont il étoit chargé, le Prince ajoûta le titre de son Parent à celui de son Ami : c'étoit donner à cette Ambassade tout le relief & l'éclat qu'elle pouvoit avoir. La Princesse Emilie ne sçût le départ de son mari que la veille : on le prétexta d'autres motifs, & on lui cacha soigneusement les périls qu'il alloit courir & le lieu où il devoit se rendre; tendre comme elle étoit pour un Epoux si cher, ç'auroit été avancer des jours que la cruauté devoit

bien tôt moissonner. L'adieu qu'elle reçût & qu'elle fit à son Epoux trop aimable, sembloit pressentir les malheurs qui devoient résulter de cette séparation, le pressentiment agissoit, & il étoit fondé pour agir.

CHAPITRE XVII.

PENDANT que Dom Pédre fend l'onde & se presse d'arriver en Espagne, la belle Keelmie s'entretenoit en elle-même des secrets que l'Ambassadeur lui avoit confié la veille de son départ. Il avoit imaginé un moyen de faire sa paix avec le Roi d'Espagne qui lui paroissoit infaillible : & ce moyen étoit conçû sur la connoissance qu'il avoit de sa passion pour cette fille adorable; afin de ne point le rendre douteux, il lui avoit fait part de son voyage, en l'assûrant qu'il en profiteroit pour pénétrer si le Roi son Amant étoit toûjours dans les mêmes dispositions pour elle ; & en lui demandant en cas que cela fût, la maniére dont

elle

elle desiroit qu'il traita cette matiére.

La sage Keelmie conservoit trop chérement son amour, pour ne pas travailler aux espérances flatteuses que Dom Pédre offrit à son esprit, elle ne dissimula point ses sentimens secrets pour ce Prince : elle avoüa même que s'il pouvoit parvenir à rendre légitime la passion qui régnoit encore dans son cœur, qu'il feroit sa félicité. Dom Pédre lui jura qu'il en feroit son objet le plus pressant ; après une heure d'entretien à ce sujet, il souhaita que Keelmie écrivit au Roi vers lequel il étoit envoyé, afin d'avoir des preuves toutes prêtes à mettre en usage en cas de besoin. Cette illustre fille se laissa conduire, & remit à l'Ambassadeur une lettre pour le Roi d'Espagne, qui contenoit l'Histoire de son enlévement par Gusman, les obligations extraordinaires qu'elle avoit à ceux qui avoient conservé ses jours : enfin que sans leurs secours généreux, elle seroit privée depuis long-tems d'une vie qui lui seroit toûjours chére tant qu'elle auroit lieu d'espérer. La lettre

se

se terminoit par une assûrance, que si sa tendre fidélité n'étoit pas couronnée par un illustre Amant qu'elle avoit toûjours aimé, qu'elle aimeroit toûjours, & sans lequel le monde lui devenoit à charge, elle s'enfermeroit dans un Cloître; & y resteroit le reste de ses jours.

Dom Pe'dre souhaita que cette lettre fut cachetée, & qu'il parut ignorer ce qu'elle contenoit, & les raisons secrettes qui y donnoient lieu; il exigea encore pour prévenir tous les événemens, qu'elle lui promît de ne sortir jamais de chez lui, sous quelque prétexte que ce fût pendant son absence, sans qu'on lui rendit la moitié d'une médaille qu'il avoit fait couper en deux, & qui étant raportée à celle qu'il lui laissa, devoit se réünir si parfaitement qu'elle devoit faire un tout, & prouver que les lettres qui lui seroient renduës, venoient indubitablement de lui; Keelmie qui pénétra les motifs secrets qui obligeoient Dom Pédre à ces prudentes précautions, lui jura sur ce qu'il y a de plus sacré, qu'elle

seroit

feroit exacte à suivre ses avis, & que rien dans le monde ne feroit capable de l'en faire écarter.

QUELQUES jours après le départ de Dom Pédre, la Reine qui depuis qu'elle connoissoit l'aimable Emilie, ne pouvoit plus vivre sans elle, profita de l'absence du Roi qui étoit à la Chasse, pour lui rendre une visite; l'on n'étoit pas dans ces tems éloignés sur le ton cérémonial, comme on y est aujourd'hui: les Rois honoroient quelquefois de leur presence les Courtisans que leur mérite illustroit, & loin que de telles bontés dégradassent la puissance suprême, elle ajoûtoit à ses attributs un amour qui l'affermissoit mille fois plus que le respect politique, qui en fait la baze, & qui ne doit souvent sa naissance qu'à la crainte & à la terreur.

EMILIE depuis le départ de Dom pédre étoit incommodée, & c'est ce qui l'empêchoit de faire sa cour à la Reine: elle fut extrêmement sensible à l'honneur de son amitié, & elle la lui marqua dans les termes le plus reconnoissans. Le jeune Cristan-

val,

val, qui ne laissoit échaper aucune des occasions de se presenter aux yeux de la Reine, profita de celle-ci avec tout l'empressement dont il étoit capable; Emilie étoit trop clairvoyante, & connoissoit trop bien les impressions de l'amour, pour ne pas démêler la source des respects de son Fils: elle trembla à cette connoissance, & prévint les malheurs qui en pouvoient résulter.

La Reine après les premiers témoignages d'amitié, demanda à Emilie de voir sa Niéce: il n'étoit pas possible de refuser une priére, qui, dans la bouche de la Princesse, devenoit un ordre. On avoit feint de l'avis de Dom Pédre, pour éviter à Keelmie des visites, qui pouvoient tôt ou tard la faire découvrir, que cette jeune personne étoit incommodée depuis long-tems d'une maladie qui ne lui permettoit pas de prendre l'air, & ce prétexte avoit paru si naturel qu'on n'avoit pas fait de plus fortes instances de la voir. Keelmie étant avertie du desir de la Reine, n'hésita point à le satisfaire, elle sçavoit

ſçavoit que cette Princeſſe n'étoit accompagnée que de ſa favorite, & elle ne crut pas qu'elle eut rien à riſquer : la Reine la trouva charmante, lui fit mille amitiés, & lui dit en soûriant qu'elle ſçavoit un très-mauvais gré à ſes indiſpoſitions, puiſqu'elles privoient la Cour d'un ornement qui ne pouvoit que l'embellir, & qui étoit digne d'y être admiré.

Les politeſſes des Grands acquiérent dans leur bouche un degré de bonté, dont la douce puiſſance aſſervit tous les cœurs ; la ſage Keelmie éprouva l'effet de cette vérité ; elle prit une tendre amitié pour cette Princeſſe, & elle la lui témoigna dans les termes les plus capables de la perſuader. La Reine depuis le départ de Dom Pédre, ne paſſoit preſque pas un jour ſans voir Emilie : elle ne pouvoit plus vivre ſans elle, comme on la déja dit : un ſentiment ſecret agiſſoit, & on connoîtra dans ſon lieu qu'il étoit fondé pour agir.

Le Roi avoit coutume au retour de la chaſſe de paſſer dans l'Apartement de la Reine, coutume à laquelle il

il ne manquoit jamais. Un jour ayant appris à la chasse que cette Princesse étoit chez Emilie, il congédia tous ceux qui lui faisoient la cour, dans l'idée d'aller surprendre la Reine qu'il aimoit tendrement. Il défendit, en entrant chez Dom Pédre, qu'on l'annonça, & parut tout-à-coup: Emilie n'étoit point préparée à l'honneur de sa visite, & elle produisit bien des événemens.

La Reine sans en pénétrer la raison, ne put s'empêcher de rougir dans le moment qu'il entra; le Prince ne douta point que ce ne fut de joye de le revoir, & comme il conservoit pour elle ces premiéres impressions d'un cœur bien épris, il la lui marqua par le plus tendre embrassement. Cristanval souffrit de ces témoignages d'un amour qui lui donnoit de la jalousie: Keelmie de son côté, tremblant que le premier Ministre ne survint, comme cela paroissoit naturel, étoit dans une agitation qui ne trouve point de termes pour être bien exprimée.

Ce que cette aimable fille avoit toûjours

toûjours craint ne manqua pas d'arriver, Milord Portemhil s'étant rendu chez le Roi, & ne l'ayant point trouvé, se fit porter chez Dom Pédre, & entra selon les droits attachés à sa charge, sans être annoncé ; Keelmie, que son inquiétude rendoit attentive à la porte, frémit en le reconnoissant ; elle étoit debout à côté de la Reine, le Ministre venoit tout droit à elle, leurs regards se rencontrérent, le Ministre jetta un cri de joye & s'évanouit, pendant que Keelmie tomba à côté de la Reine sans sentiment.

CET événement étoit trop marqué pour qu'on ne se persuada pas, qu'il avoit une relation bien interressante entre ces deux personnes : le Roi ne s'y méprit point. Je gage s'écria-t'il, en adressant la parole à la Reine, que Keelmie qui passe ici pour la Niéce de Dom Pédre, est la fille de Milord, vous sçavez quels ont été ses regrets, lorsqu'elle lui fut enlevée, & que depuis ce tems, rien n'a pû l'en consoler : il la retrouve, sa joye le saisit, je comprens

tout cela, mais je n'imagine point ce qui a pu empêcher une fille si tendrement aimée, de se rendre à un Pere dont elle ne peut pas ignorer que son absence ne cause tous les régrets.

KEELMIE revint la premiére, elle fut se jetter aux pieds de son Pere, & arrosa ses mains de ses larmes; il ne tarda pas long-tems à reprendre l'usage de ses sens. Je n'entreprendrai point de dépeindre cette reconnoissance, elle eut cette force qui saisit, qui attendrit, qui touche; des pleurs de joye furent entremêlées des transports les plus doux, la nature seule les fit naître; le tems & la raison avoient banni les mouvemens affreux dont on a été obligé de rendre compte, le Roi, la Reine & Cristanval, prenoient un tendre intérêt à cet événement, & en effet il ne pouvoit pas être plus touchant.

LORSQUE les premiéres surprises eurent fait place à un entretien moins confus, l'on souhaita avec empressement d'aprendre par quel miracle Keelmie étoit renduë à son

Pere,

Pere, & tout ce qui lui étoit arrivé depuis le jour fatal qu'elle en avoit été séparée. Le premier Ministre qui vit que cette question la jettoit dans un embarras qui se lisoit dans ses yeux, la rassûra en lui disant qu'il n'avoit rien de caché pour ses Maîtres, & qu'elle pouvoit s'expliquer avec toute la franchise possible. Cristanval conçût qu'il lui convenoit de s'éloigner, & on admira sa prudence : la fille de Milord moins gênée rendit compte de ce qui lui étoit arrivé, elle jugea à un coup d'œil que lui jetta son Pere, qu'il falloit suprimer de son récit l'Histoire de leur passion criminelle ; elle se conduisit avec tant d'esprit dans le détail qu'elle fit de ses Avantures, que ceux qui les ignoroient ne purent soupçonner ces endroits honteux, dont il a été parlé. Son Pere connut par ce récit qu'elle s'étoit guérie de sa passion, sa joye avoit été entremélée d'inquiétude & d'alarmes secrettes, mais à peine put-il la contenir lorsqu'il jugea que sa fille avoit remporté la même victoire que lui, & qu'un amour

raisonnable & glorieux avoit succédé à une passion, que sa sagesse avoit toûjours eu en horreur.

Le Roi trouva dans l'Histoire de Keelmie bien des sujets de s'en féliciter. Il aprenoit que le Roi d'Espagne avoit aimé cette aimable personne au point de vouloir l'épouser, il ne doutoit pas après la connoissance que Dom Pédre avoit de cet amour, qu'il ne saisit ce moyen pour obtenir sa grace & pour amener les choses au gré de tous ses desirs.

Quelles que fussent les avantages qu'on eut remporté sur le Roi d'Espagne depuis l'arrivée de Dom Pédre en Angleterre, ce Prince n'ignoroit pas combien les pertes précédentes l'avoient affoibli; il ne falloit qu'un revers pour replonger son Royaume dans la crise dont la valeur du nouvel Ambassadeur l'avoit retiré; il desiroit la paix comme tous ses peuples, & il ne pouvoit que s'aplaudir de trouver les moyens de la rendre avantageuse & d'y parvenir.

Les hommes d'Etat travaillent par-tout, & envisagent dans un instant

ſtant pluſieurs objets différens ; le Roi qui avoit ſaiſi pendant le cours de l'Hiſtoire de Keelmie tous ceux dont on vient de donner une légére idée, les trouva ſi importans qu'il fit ſigne à ſon premier Miniſtre de le ſuivre pour les méditer plus tranquilement : cette célébre viſite fut terminée par des témoignages d'amitié de la part du Roi & de la Reine, & du côté d'Emilie & de Keelmie, par les proteſtations les plus ſincéres de reconnoiſſance & de reſpect. Avec d'auſſi doux préjugés oſoit-on craindre aucun facheux retour. Mais hélas ! c'eſt le propre de la vie de reſſembler à un Vaiſſeau flottant dans une onde capricieuſe, & d'être le joüet des traverſes & des événemens ; le Chapitre qui ſuit en ſera une triſte preuve, & nous fera acheter chérement la ſuite interreſſante d'une Hiſtoire dont la vérité eſt le principal ornement.



CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

LE travail du Roi sur les affaires, & la conjecture presente fut si long, qu'il étoit nuit quand on le cessa; le Monarque qui avoit besoin de nouveaux éclaircissemens pour se conduire avec habileté dans une occasion aussi délicate, ne voulut pas se coucher qu'il ne les eut tiré de celle qui pouvoit seule les lui donner; dans cet esprit, il retourna chez la femme de Dom Pédre accompagné de Milord Portemhil qui fut bien-aise que ce prétexte se presenta naturellement pour revoir une fille qu'il avoit pleuré si long-tems; Emilie étoit seule quand le Roi arriva. Keelmie s'étoit déja retirée, & Dom Cristanval soupoit chez un des premiers Seigneurs de la Cour, & n'étoit pas encore rentré. Milord Portemhil se chargea d'aller avertir sa fille de l'arrivée du Roi, & des raisons qu'il avoit pour l'entretenir: elle étoit

couchée

couchée, & il se passa un tems considérable avant qu'elle fut habillée, & en état de paroître devant le Prince, peut être aussi que la douceur de se revoir & de s'entretenir avec liberté, après une si longue séparation, ne contribua pas peu à ce rétard.

La conversation de la Princesse Emilie étoit trop interressante pour que le Roi fit attention qu'on le faisoit attendre, il aprenoit mille particularités importantes du Roi d'Espagne par sa Sœur qui l'attachoient trop pour ne pas souhaiter au contraire qu'elle les continuât; il se proposoit bien de la reprendre le lendemain, & de profiter d'une occurence aussi gratieuse pour pénétrer mille secrets qu'il lui convenoit de sçavoir : un Prince qui sait gouverner ne néglige aucune des occasions qui peuvent servir à sa politique & à l'intérêt de son Etat.

La Princesse essayoit de satisfaire la curiosité de ce Prince : elle en étoit pour lors au portrait du premier Ministre du Roi son Frere, lorsque la porte de son Apartement s'ouvrit brusquement:

brusquement : elle frémit en voyant entrer un Inconnu, portant d'une main un flambeau, & de l'autre un poignard, il étoit suivi par quatre autres hommes armés de pistolets & de sabres. L'aparation étoit affreuse, le danger évident : ô Ciel comment pourai-je décrire cet horrible événement ? à peine le Roi avoit-il entrevû le péril dont il étoit menacé, qu'il se leva avec précipitation, il s'écrie au secours, il met l'épée à la main, envain veut-il conserver ses jours menacés, les assassins l'environnent, & malgré sa valeur & sa résistance ils le percent de mille coups cruels.

Le sang illustre qu'on vient de répandre inhumainement ne suffit pas encore, une autre victime étoit recommandée : les barbares se jettent sur la Princesse évanouie, & sans aucun remord lui plongent leur poignard dans le sein : ce n'étoit pas assez, les traîtres vouloient emporter des preuves de la consommation de leur horrible crime, l'un coupe la tête à Emilie & la met dans un sac, pendant

pendant qu'un autre travailloit de même à enlever celle du Roi.

L'ON a dit que l'Apartement de Keelmie étoit éloigné de celui de la Princesse; Milord Portemhil ne fut averti des horreurs qu'on venoit de consommer que quand il ne fut plus tems, il descend, ô monstres ! s'écria-t'il en reconnoissant à la lueur des flambeaux, l'affreuse catastrophe, il vous faut encore une victime: il fond sur les meurtriers l'épée à la main, & scéle de son sang sa fidélité & son attachement pour son Roi. Il est assassiné.

TANT d'actes horribles de la barbarie la plus cruelle, ne méritoient-ils pas une vengeance proportionnée, ne semble-t'il pas quelquefois, que le Ciel suspend ses foudres, & qu'il ménage les Criminels; les assassins se retirent avec leur sanglante proye, rien ne s'opose à leur fuite: ils reprennent le chemin par lequel ils sont venus, & courent porter au Souverain qui les employe, des témoignages trop vrais du zèle affreux auquel ils se sont dévoués.

COMMENT feroit-il possible de trouver des termes qui puissent exprimer l'étonnement terrible où se trouva Dom Cristanval lorsqu'il rentra, & qu'il se trouva à la porte de l'Hôtel ? en descendant de son carosse, il entrevit des traces de sang, qui le firent frémir : un de ses gens lui fit remarquer que les portes étoient ouvertes. O Ciel ! s'écria-t'il, que signifie ce que je vois : il entre, les premiers objets qui frapent sa vûë, sont des corps morts épars tristement sur la terre, on reconnoît les domestiques d'Emilie assassinés, la fureur transporte le jeune héros, ces préliminaires de barbarie lui font supofer des actes encore plus cruels, il frémit pour sa Mere, il soupçonne confusément les motifs d'une entreprise aussi téméraire, il vole à son Apartement : quels affreux aspects ! il en pâlit : la parole lui manque pour se plaindre, il cherche les coupables avec le désespoir & la vengeance dans l'ame, tout est désert, les criminels sont à l'abri de ses justes coups, s'il en croyoit son premier mouvement, il

se

se puniroit sur le champ du malheur irréparable qui l'a empêché de prodiguer ses jours, pour conserver ceux de la plus tendre Mere, il est si possédé de sa douleur, qu'il va, qu'il vient, & qu'il ne prend aucun parti.

Après avoir parcouru toute la maison, son affreuse inquiétude le conduisit à l'Apartement de Keelmie, il y frape à cent coups redoublés. Son aveugle désespoir lui fait oublier que c'est celui de cette jeune personne, il se persuade que c'est l'azile où se sont retirés les meurtriers, on ne lui répondit point, il se confirme dans sa conjecture : il cherche un instrument pour enfoncer cette porte, ses gens trouvent ce qu'il demande, sa force ne trouve rien qui lui résiste, trois portes consécutives son jettées en dedans, il entend bien-tôt des cris effroyables, & il ne reconnoît pas la voix qui les profére ; il n'écoute que celle de sa fureur.

Il entre l'épée à la main dans la chambre de Keelmie, un More qui la servoit s'opose à sa violence, le dé-

ſeſpoir ſe lit dans ſes yeux, un coup d'épée étend l'eſclave à ſes pieds, des femmes s'écrient, l'environnent; enfin, en reconnoiſſant Keelmie proſternée à ſes genoux, il reconnoît ſon erreur, il frémit de ſon propre courage: il devient immobile, il veut parler, la bouche lui reſte entr'ouverte, que doit penſer la craintive Keelmie de tout ce qui vient d'arriver, de tout ce qu'elle voit, n'a-t'elle pas lieu de craindre que Criſtanval ne veuille ſe porter contre elle aux plus effroyables extrêmités.

REVENANT enfin à lui-même il alloit aprendre à la craintive, fille du premier Miniſtre, les juſtes motifs de ſon déſeſpoir & de ſa fureur, lorſqu'une foule de Gardes du Roi entra avec précipitation dans l'Appartement, & ſe jetta ſur lui. Il veut d'abord réſiſter, faire comprendre à l'Officier qui commandoit la troupe, ſon erreur; mais on le trouve l'épée à la main, l'œil interdit, la phiſionomie égarée, on le croit l'Auteur du déſordre dont on vient d'être averti: on l'enchaîne, on l'enléve, & on

l'attache jusqu'à ce qu'on soit mieux instruit; on ne tarde pas à l'être, à peine la Garde qui l'environne peut-elle empêcher qu'il ne soit déchiré en passant devant le peuple attroupé, on le descend dans un noir cachot, on l'y laisse en proye à tout ce que la réfléxion peut representer à l'esprit de plus funeste & de plus malheureux.

Un Domestique échapé pendant les premiers actes de la Tragédie dont on vient détailler les cruelles horreurs, étoit allé au Palais chercher du secours, & avoit averti du danger que sa Maîtresse couroit: avant qu'il pût parvenir à être introduit vers l'Officier, il s'étoit perdu un tems considérable, & ce tems perdu avoit occasionné tout ce qui étoit arrivé, on ignoroit que le Roi fut sorti de son apartement: il s'étoit rendu chez Dom Pédre par un escalier secret qui communiquoit de son Palais à la maison de ce grand homme; l'Officier fut rendre compte au Capitaine des Gardes de l'avis qu'on lui donnoit, & il dépêcha sur le champ un

Détachement des Gardes ſans avoir aucun ſoupçon de l'importance de cette affaire. Le Commandant du Détachement en arrivant à l'Hôtel ne s'étoit poſté que du côté où il avoit entendu du buit, les portes que Dom Criſtanval enfonçoit l'occaſionnoit ; il arrive, & le ſurprend l'épée à la main, il ne doute pas qu'il ne ſoit l'Auteur de tout le carnage dont il a entrevu en entrant les veſtiges. Avant de rien ordonner, il parcourt les Apartemens, entre dans celui d'Emilie, & recule deux pas d'horreur. En reconnoiſſant le corps de ſon Maître, de ſon Roi nageant dans ſon ſang, il ne peut le méconnoître à ſes habillemens royaux : il cherche ſa tête, il s'écrie, & en conſéquence de ſon effroi, l'on aprend la cauſe affreuſe qui y donne lieu, tout rétentit, tout gémit : les peuples réveillés par des clameurs, & des hurlemens ſi légitimes ſortent de leurs maiſons, ils aprennent confuſément l'acte barbare commis contre leur Souverain. En moins d'une heure le bruit de ce meurtre effroyable ſe répand,

il parvient enfin jusqu'au Palais, où on ignoroit encore le malheur affreux dont l'horreur retentissoit de toutes parts.

A PEINE la nouvelle de la mort violente du Roi y fut-elle sçûë, que la Reine qui venoit de se coucher effrayée du bruit qui perçoit jusque dans son Apartement, demanda qu'elle en étoit la cause. Hélas! on ne la lui aprit que trop tôt; la Reine tomba en foiblesse à cette terrible nouvelle, & elle fut plus de deux heures sans en pouvoir revenir.

Tous les grands de l'Etat s'assemblérent aussi-tôt dans son Apartement, & attendoient avec une impatience extrême qu'elle eut repris l'usage des sens; il falloit convenir des mesures qu'on devoit prendre dans une occasion aussi importante, & aussi délicate que celle de la mort du Souverain. On soupçonnoit une conspiration générale de la part de l'Espagne, & comme on ne doutoit pas que le fils de Dom Pédre ne fût un des Chefs de l'entreprise, & qu'il n'eût agi en conséquence des ordres

du Roi d'Espagne & de son Pere, on vouloit concerter les moyens les plus efficaces pour empêcher que le mal ne fut porté à un plus affreux dégré.

IL fallut tout l'art des Médecins, qui environnoient le lit de la Reine, pour la mettre en état de présider à ce Conseil important. Elle commança par ordonner qu'on fit le procès au traître qui avoit consommé tant d'horreurs : elle frémit en aprenant son nom, elle avoit conçûë pour Cristanval l'estime la plus dinstinguée, & elle ne pouvoit comprendre qu'après l'avoir méritée, il s'en fut rendu indigne, par des actes aussi noirs, & qui paroissoient si peu convenir à tout zèle qu'il avoit montré jusque-là.

L'ON dépêcha des Couriers à tous les Gouverneurs dans toutes les Provinces, pour les avertir de l'Evénement épouvantable dont on gémissoit à la Cour, avec ordre de se tenir exactement sur leurs gardes, pendant qu'on travailloit à purger la Capitale, des traîtres dont on la soupçonnoit

noit remplie, & qui pouvoient encore s'y cacher. Des Détachemens sans nombre furent envoyés à toutes brides après les Auteurs du crime. Dans la prévention où on étoit qu'ils tiroient du côté de l'Espagne, les portes de la Ville furent fermées, & on fit dans toutes les maisons des recherches exactes, après avoir publié à son de trompe, une Déclaration qui ordonnoit sous peine de la vie de ne recéler aucun Etranger, & de le livrer dans le jour aux bras séculier.

La Reine se rendit, par l'avis du Conseil qui lui fut donné sur le soir, à l'Assemblée des Communes, où selon l'usage, on lui continua la Souveraine autorité pour l'année seulement (usage qui avoit lieu pendant ce tems, à cause qu'on supofoit qu'elle pouvoit être grosse.) On lui nomma des femmes qui devoient la veiller nuit & jour au nombre de neuf, pour qu'il ne pût point se faire de suposition d'enfant, comme cela étoit arrivé le Régne précédent, mais à l'exception de cette dépendance, elle étoit absoluë, & son autorité étoit la

même

même que celle des Rois. La même loi qui donnoit cette puiſſance, la lui ôtoit au bout de l'année, lorſqu'elle ne donnoit point un héritier à la Couronne; alors elle deſcendoit du Trône pour être confinée dans un Monaſtére où elle portoit un deuil éternel. Telles étoient les coûtumes dans les tems reculés, elles ont changé, & à peine ſe ſouvient-on qu'elles ayent exiſté.

LES trois premiers jours furent employés à ces arrangemens: le quatriéme on délivra des Patentes qui érigoient des Juges pour faire le procès au Criminel: le cinquiéme ces Juges s'aſſemblérent, & Dom Criſtanval leur fut amené; il n'y avoit que ſur lui ſeul & ſur ces gens, que le ſoupçon fût tombé; ils avoient été arrêtés les armes à la main, & cette conſidération faiſoit tout dans la terrible circonſtance où l'on ſe trouvoit alors.

CRISTANVAL parut dans l'Aſſemblé d'un air ſi tranquile, & donna de ſi bonnes preuves contre l'accuſation injuſte qu'on oſoit former contre ſon innocence,

innocence, que les Juges furent extrêmement embarrassés de la maniére dont ils devoient se conduire dans une affaire aussi délicate : nul témoignage ne déposoit contre lui, nul papier, nulle relation avec les Etrangers, les interrogations faites à chacun de ses gens en particulier, alloient toutes à sa décharge, le tems de l'Assassinat, la combinaison des lieux où il s'étoit trouvé, tout étoit rélatif à ses réponses, tout parloit pour son innocence.

NONOBSTANT ces heureuses présomptions, il fut envoyé dans la prison, il n'étoit pas possible que le meurtre se fut commis seul, il falloit en punir l'Auteur : malheur au Fils de Dom Pédre, s'il ne prouvoit pas clairement quels étoient les Assassins; il avoit beau faire valoir les moyens qu'il avoit mis en usage, aussi vainement eut-il representé qu'il n'étoit pas naturel qu'il eût porté des mains parricides sur une Meré qu'il aimoit si tendrement, rien ne pouvoit le sauver sans un miracle, il devoit s'attendre infailliblement à mourir d'une

d'une mort ignominieuſe : la Loi décidoit ſur la ſimple préſomption.

La Reine à qui l'on communiqua le même jour les défenſes de Criſtanval, penſa comme les Juges que le Fils de Dom Pédre ne trempoit en aucune maniére dans les crimes dont on pourſuivoit la vengeance : elle soûpira du danger affreux où étoit exposé un homme dont la valeur du Pere, & la ſienne même avoit été ſi favorable à la Nation ; ſi elle avoit osé faire envisager ces choſes, ſon eſtime pour le Priſonnier les auroit alléguées, mais à la place où elle étoit, il falloit qu'elle le pourſuivit, qu'elle le fit mourir ; ſi elle eut écouté tout autre ſentiment, elle ſe ſeroit perdue, & ſeroit devenuë elle-même complice de l'Aſſaſſinat du Roi ſon Epoux ; telle étoit l'opinion vulgaire que le préjugé autoriſoit.

Fin de la Quatriéme Partie.

LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS,

CINQUIEME PARTIE.

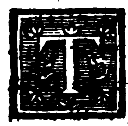


A LA HAYE,
CHEZ PIERRE DE HONDT.
MDCCL.



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS;

CHAPITRE XIX.



TANDIS que l'innocent Criſtanval ſe trouvoit accablé ſous le poids de l'injuſtice, & de ſes propres malheurs, ſon illuſtre Pere, qui n'étoit pas encore inſtruit de ces affreuſes nouvelles, ſe préparoit à paroître aux yeux du Roi cruel vers lequel il étoit

envoyé ; son audiance lui avoit été promise le lendemain de son arrivée : plus de quinze jours s'étoient écoulés depuis ce tems, sans qu'il fut mandé. Ce délai lui paroissoit extraordinaire, après l'empressement que le Prince avoit marqué pour son arrivée ; il jugea bien que quelque raison importante en étoit la source ; mais hélas! il ne prévoyoit pas le dessein affreux dont il étoit à la veille d'être instruit.

UN jour qu'il faisoit quelques réfléxions à ce sujet, & qu'il s'étonnoit de n'avoir aucunes nouvelles du Roi d'Angleterre, malgré les assûrances positives que ce Monarque lui avoit donné en partant de lui envoyer un Courier, un de ses Gentilshommes lui aporta un billet qu'un étranger avoit laissé à sa porte sans vouloir se déclarer : (les Ministres étrangers ont l'usage de recevoir toutes sortes d'avis.) Dom Pédre entra dans son Cabinet, dans l'idée que la lettre lui étoit écrite par quelque Espagnol mécontent de son sort, qui recouroit peut-être à lui pour le faire passer en Angleterre, comme sem-

blable

blable chose arrivoit quelquefois ; mais quelle fut sa surprise en décachetant le Billet d'y trouver ces mots.

LETTRE

D'UN ANOMIME.

Fuyez, Milord, il est encore tems, le Roi ne sçait pas que vous êtes Dom Pédre, mais il peut l'aprendre d'un moment à l'autre ; un de vos anciens Amis qui vous a connu, risque tout pour vous donner cet avis. Souvenez vous bien de brûler ce papier dès que vous l'aurez lu. Aprenez encore que Gusman Dalinkaras est vivant, qu'il a fait sa paix avec son Souverain, à condition de lui aporter votre tête : en un mot, si la considération de votre salut ne vous touche pas assez, aprenez qu'on conspire contre ce que vous avez de plus cher dans le monde, & que vous n'avez pas un moment à perdre pour le sauver.

Dom Pe'dre frémit de cet avis, cependant aprés l'avoir médité, son mauvais génie le lui fit interpréter tout différemment. Il se persuada

qu'il n'étoit pas poſſible qu'il eut été reconnu à la Cour, par l'attention qu'il avoit eu depuis qu'il y étoit, de ne recevoir aucune viſite, & de ne point paroître en public ; ſa deſtinée cruelle lui fit ſuppoſer qu'Emilie inſtruite du lieu de ſon Ambaſſade, & tremblante des riſques qu'il couroit à une Cour où ſa vie étoit en danger, lui avoit dépêché un exprès avec cet avis pour le rapeler auprès d'elle : plus il médita ſur cette idée, & plus il la crut vrai-ſemblable : la citation de Guſman Dalinkaras, après ce qu'il avoit apris de Keelmie, à ſon ſujet, lui parut ſi contraire à la vérité, qu'il ſe confirma de plus en plus, dans l'opinion qu'il avoit adoptée ; il ne pouvoit ſe perſuader que ce traître fût échapé du naufrage. Il devoit y avoir péri, il n'étoit pas poſſible qu'il en eut rien à redouter. Voilà quelles furent ſes idées, & ce qui le porta à ne rien changer à ſes premiéres réſolutions.

DEUX jours après avoir reçu la Lettre Anonime dont on vient de parler, on lui en porta une ſeconde, un Capucin maſqué la lui rendit en

main

main propre. Dom Pédre fit tout ce qu'il put pour l'engager à se découvrir & à parler, mais le Moine après la lui avoir remise, le suplia de ne point le contraindre à se démaquer, & de le laisser aller sans le faire suivre, en lui disant qu'après le risque qu'il couroit pour le servir, c'étoit le moins qu'il pouvoit, que de ne le pas désobliger.

L'Ambassadeur étoit trop poli pour insister davantage, mais un coup d'œil qu'il donna à un de ses gens, ayant été compris, le Capucin fut suivi, & cela avec tant d'adresse qu'on sçût qui il étoit, sans qu'il eut aucun lieu de le soupçonner.

Cette connoissance fit faire bien des réfléxions à Dom Pédre, sur le danger qu'il couroit, mais quelque grand qu'il fut, il ne l'intimida pas, il croyoit avoir en main de quoi lui faire obtenir sa grace, & celle de sa Princesse sa femme; il avoit apris depuis qu'il étoit en Espagne, de gens instruits des choses les plus secrettes, que le Prince travailloit sans cesse à découvrir ce qu'étoit devenu

Keelmie; il jugeoit par le ſoin conſtant à s'occuper ſans ceſſe de cette aimable perſonne, qu'il continuoit à l'aimer éperdument, & que la connoiſſance qu'il pouvoit lui en donner, ſuffiſoit pour lui faire obtenir tout qui lui conviendroit aux intérêts qui l'amenoient dans ces climats.

Il attendoit à remercier le généreux Menquès qu'il ſoupçonnoit être l'Auteur de l'avis, & le Capucin même qui le lui avoit rendu, juſqu'à ce qu'il eut l'audience qui devoit décider de ſon ſort : il ſe flattoit de l'iſſue la plus heureuſe, il ſe faiſoit un plaiſir de le ſurprendre agréablement, en uſant de ſon côté avec autant de franchiſe avec le Miniſtre, qu'il en avoit uſé généreuſement à ſon égard.

Mais il étoit décidé que Dom Pédre courreroit les riſques de l'avanture; le lendemain de la viſite Anonime de Menquès, un Gentil-homme ſe fit annoncer à Dom Pédre, de la part du Roi, & lui déclara qu'il auroit le même jour, ſa premiére audience. Le lieu fut aſſigné dans une

des

des Maisons de plaisance de Sa Majesté, l'heure étoit marquée à l'entrée de la nuit, l'Ambassadeur ne put s'empêcher d'être surpris de l'assignation, de l'heure & du lieu. Cet usage n'étoit pas ordinaire: il conçût, mais trop tard, que les avis qui lui avoient été donnés tiroient leur origine de raisons biens fondées: il s'attendit à tout ce qui pouvoit lui arriver; sa prudence prévit tous les malheurs qui le menaçoient, il brûla tous les papiers qui pouvoient déceler ses secrets, il avala la moitié de la médaille dont on a fait mention, qui concernoit Keelmie, afin que si l'on portoit les choses au point de le fouiller, ou qu'on usa de violence, il fut le maître de son secret, & des événemens.

Les carosses du Roi vinrent le prendre à l'heure marquée avec beaucoup de secret; dans le moment qu'il montoit dans celui qui lui étoit destiné, un nain lui glissa dans la main un Billet qui s'exprimoit ainsi.

BILLET.

Puisque votre mauvais destin ne vous a pas permis de suivre de sages conseils, profitez du moins de celui-ci; l'on ignore qui vous êtes, gardez-vous bien de vous décéler. Si l'on ne vous reconnoît pas, vous êtes sauvé: mais quelque chose que vous voyez, sçachez vous contraindre & dissimuler. Attendez-vous aux aspects les plus affreux; vous êtes prévenu, cela doit vous suffire pour vous arracher aux dangers que vous courez, dont on tremble avec raison & avec connoissance de cause.

Ce troisiéme avis fit impression sur Dom Pédre & l'émut. Quelque valeur dont on soit partagé, quelque courage dont on soit doué, la nature pâtit toûjours à la veille du danger; les aspects de la mort sont plus terribles que la mort même: l'Ambassadeur en avoit pâli, cependant après un moment de réfléxions, il se remit. Sçavoir mourir, s'écria-t'il en lui-même, c'est sçavoir vivre, & le propre d'un Héros: mourons si le Ciel l'a prescrit, que ce soit sans foiblesse,

foiblesse, mais en mourant, du moins que je puisse me vanger.

Ces trois réfléxions accompagnérent Dom Pédre jusqu'au Palais du Roi. Il fut surpris en y entrant de le trouver désert, c'étoit moins l'asile d'un Roi que celui d'un particulier éconôme, à peine les apartemens étoient-ils éclairés: le Gentil-homme qui l'avoit accompagné se retira. Après qu'une porte secrette à laquelle il frapa fut ouverte, un vieillard se presenta, & ce vieillard étoit le respectable Menquès. Dom Pédre voulut lui parler, le premier Ministre mit le doigt sur sa Bouche, & le fit passer devant lui, l'Ambassadeur entra dans un cabinet: il étoit plus éclairé que les autres apartemens, le Roi étoit assis dans un fauteuil, il avoit une table devant lui sur laquelle il avoit ses deux coudes apuyez. Un homme étoit debout derriére sa chaise, & Dom Pédre ne le reconnut pas: lorsque l'Ambassadeur eut démélé le Roi, il s'avança, s'inclina selon le cérémonial trois fois, & lorsqu'il fut à quarante pas du Souverain il prononça

nonça le discours qu'il avoit préparé depuis long-tems, & qui ne rouloit que sur des complimens de la part du Roi d'Angleterre, & sur des protestations de considération, & d'amitié convenables & ordinaires en pareil cas.

Le Roi d'Espagne après la fin de cette Harangue ôta son Chapeau & le remit ensuit, il parla à l'Ambassadeur en ces termes.

„ J'avois écrit au Roi votre Maî-
» tre, pour qu'il livra à ma Justice,
„ un traître dont les crimes méritoient
„ le dernier suplice, je m'étois flatté
» qu'après la franchise avec laquelle
» j'en usois, que ce traître me seroit
» rendu, & qu'on n'useroit pas de
„ détours pour éluder ma demande,
„ mais j'ai jugé du contraire par la
» conduite du Roi d'Angleterre : sans
» entrer dans aucun détail sur un ar-
» ticle aussi interressant pour moi, il
» demande une Trève, il me propo-
„ se un Ambassadeur, n'étoit-ce pas
„ par-là me faire entendre qu'il avoit
» dessein de protéger le perfide Dom
» Pédre, & qu'il n'étoit pas dans

» le

„ le dessein de me le sacrifier. „

» PREVENU d'une opinion si bien „ fondée : j'ai pris mon parti, Mi„ lord, j'ai dissimulé ; j'ai accordé la „ Trève & l'Ambassade ; mais pen„ dant que vous arrivez, j'ai envoyé „ un Emissaire fidèle en Angleterre, „ & il y a trouvé les moyens de me „ vanger. „

» JE vous ai refusé jusqu'ici votre „ audience, parce que j'attendois le „ retour de ceux que j'avois envoyé „ en Angleterre; ils viennent d'arri„ ver dans le moment avec des preu„ ves autentiques, disent-ils, de leur „ zèle & de ma vengeance. Je vous „ ai mandé pour que vous en soyez le „ témoin. (Le Roi s'interrompit dans cet endroit, & fit un signe à celui qui étoit derriere sa chaise) „ apor„ tez-moi ces témoignages parlans, „ dit-il. On aporta sur la Table un sac de cuir fermé par un cadenat, & le Roi d'Espagne l'ouvrit en continuant ainsi.

» SI le Roi votre Maître eut sa„ tisfait, Milord, à de justes desirs, „ il ne m'auroit pas mis dans le cas „ de

„ de lui faire le plus cruel des affronts„ „ & ne m'auroit pas dérobé la dou- „ ceur de faire souffrir les supplices les „ plus cruels à des traîtres qui m'ont „ deshonoré, & dont la perte de mille „ vies n'auroit pas suffi encore „ pour „ réparer les outrages sanglans que „ j'en ai reçu. „

En achevant ces mots, le Roi cruel mit la main dans le sac, & en tira par les cheveux une tête ensanglantée qu'il éleva en l'air „ vois, „ Milord, (s'écria-t'il avec fureur, en détournant cependant les yeux de ce spectacle affreux) „ vois ce que „ peut la puissance d'un Monarque „ outragé, reconnois la tête de Dom „ Pédre, & juge si je sçais me van- „ ger. „

Dom Pe'dre en entrant chez le Roi s'étoit préparé à tous les événemens qui pouvoient lui arriver, mais il ne s'étoit pas attendu à de pareilles horreurs, & encore moins à une scéne où il joüoit un si grand rôle. Il recula deux pas d'effroi, détourna les yeux & jetta un soûpir affreux. „ Tu me parois intimidé „ continua

le

le Roi en remettant la tête dans le sac sans la regarder, „ je n'aurois pas „ cru qu'un guerrier aussi brave que „ toi put s'effrayer : tu change de „ couleur, mais en vain tu frémis, „ Milord, je ne suis point encore „ satisfait ; ton Maître m'a offensé „ par mille endroits à la fois. Outre „ le refus qu'il a fait de me livrer le „ Traître dont je viens de te montrer „ la tête criminelle, il a donné l'azile „ à des perfides dont il n'ignoroit pas „ les crimes, il s'est servi de mes pro- „ pres sujets pour me faire la guerre : „ hélas ! peut-être a-t'il fait encore „ plus » ajoûta-t'il en soupirant » je „ ne te dissimule point que je le soup- „ çonne de m'avoir enlevé un bien „ qui seul pouvoit me consoler de „ mes affreuses douleurs, il faut que „ je sois vangé de tant d'affrons répé- „ tés, tu es son Ambassadeur, tu re- „ presente sa personne, il faut choi- „ sir ou de perdre la vie dans le mo- „ ment, ou de te prêter à tout ce „ que j'exige de toi. »

A PEINE le Roi eut-il prononcé ces paroles que quatre Mores sortirent d'un

d'un cabinet voisin, & parurent aux côtés de Dom Pédre le sabre à la main. L'Ambassadeur dont le parti étoit pris intérieurement, les regarda sans frayeur, ne montra sur son visage aucun trouble qui put faire concevoir que l'aspect terrible qui s'offroit à ses yeux l'intimidât ; le Roi d'Espagne le regarda fixement pendant quelques minutes : ensuite il poursuivit de cette sorte.

» Tu sçais, Milord, le sujet qui » m'a porté à faire la guerre au Roi » ton Maître, il faut que demain à » la face de tous mes Peuples dans » une Audience publique que je te » donnerai, tu te presente au pied » de mon Trône nue tête, sans épée, » & en chemin il faut que tu me pre» sente la tête de Dom Pédre qui te » sera remise, & qu'après l'avoir ti» rée du sac où elle est enfermée, tu » t'écrie à haute voix en l'élevant » en l'air, *Voilà, ô le plus grand de tous les Rois, la tête du traître Dom Pédre que le Roi d'Angleterre mon Maître vous envoye, en reparation de la témérité qu'il a eu d'oser faire la guerre à*

Votre

Votre Majesté : il implore sa miséricorde, & je parois par son ordre dans cet état d'humiliation pour la suplier à mains jointes de lui pardonner aussi bien qu'à son Royaume, & de lui donner la paix à telles conditions qu'Elle trouvera bon être, protestant de plus qu'il se fait honneur d'être au nombre de ses Vassaux, & qu'il payera un tribut tous les ans de la valeur qui sera spécifiée.........

DOM PEDRE n'attendit pas que le Roi d'Espagne, eut achevé. Plûtôt mourir, oui mourir, mille fois, s'écria-t'il.... » Hé bien » tu mourras interrompit ce Roi terrible avec le transport le plus affreux de colére : » mais sçache que mille tourmens » affreux précéderont ton trépas, & » que tu mourras mille fois avant que » de mourir. » N'importe, reprit Dom Pédre avec mépris, la nature est une esclave, elle se plaindra en vain, mon courage sçaura bien ne pas se démentir : » ç'en est trop, s'écria le Monarque cruel, » qu'on l'emmene & qu'on exécute mes ordres, » qu'on lui arrache la vie, & que » ce soit par les supplices les plus » cruels... »

» cruels... » pourſuis monſtre, pourſuis tes horreurs, interrompit l'Ambaſſadeur en ſe tournant vers ſes eſclaves qui lui préparoient des fers, aprens pour t'y convier que je ſuis ce même Dom Pédre, dont on t'a aporté la tête, ſi j'emporte un regret en mourant, c'eſt la honte d'avoir diſſimulé & d'avoir été ſi long-tems ſans me déclarer.

A ce diſcours imprévu, le Roi jettant un grand cri, enviſagea fixement l'Ambaſſadeur, comme quand on cherche à ſe rapeller des traits échapés à la mémoire, & tira une ſeconde fois la tête du ſac, dont il n'avoit pas fait encore l'examen: après l'avoir conſidérée à la lueur d'un flambeau avec une attention cruelle, c'eſt donc ainſi que tu me joue, Guſman, s'écria-t'il, en lançant un regard où l'arrêt de ſa mort étoit dicté, à celui qui étoit derriére ſa chaiſe. C'eſt donc ainſi, ſcélérat, que tu remplis ton devoir, & abuſe de ma confiance. Guſman demanda en tremblant à s'expliquer; parle, dit le Roi avec fureur, excuſe ſi tu le

peux

peux ta perfidie, mais souviens-toi que si tu n'es pas mieux fondé pour l'autre preuve que tu ne l'es pour celle-ci, que rien ne peut t'arracher à la mort qui t'est préparée.

CHAPITRE XX.

CETTE menace affreuse, au lieu d'achever d'intimider le perfide Gusman, le rassûra : j'ai pu me tromper, Seigneur, s'écria-t'il en se jettant aux genoux du Roi, en immolant un autre que Dom Pédre à votre juste vengeance ; je ne l'avois jamais qu'entrevû, à peine le connoissois-je : oui les indices ont pu me faire méprendre : il étoit nuit, l'horreur de l'acte affreux que j'étois à la veille de commettre a pu tromper mes yeux, mais pour l'autre victime que vous m'aviez ordonné de vous sacrifier, je vous en certifie la preuve certaine : je la connoissois trop bien pour prendre le change. En un mot, que Votre Majesté me fasse périr, je me

ſoûmets à ſon arrêt : puiſque Dom Pédre eſt preſent, il peut vérifier ſi la ſeconde tête que j'ai remiſe à Votre Majeſté eſt celle... il ſuffit dit le Roi en impoſant ſilence à Guſman, c'eſt ce que nous allons juſtifier.

Le barbare Tyran après ces mots ſe leva & paſſa dans ſon Cabinet. Dom Pédre, qui avoit entendu l'affreux diſcours de Guſman, frémiſſoit d'une d'une ſecrette horreur : qu'elle eſt cette tête dont le perfide Guſman ſe glorifie, diſoit-il en lui-même. Que ſignifie cette énigme ? en faiſant ces affreuſes réfléxions, une ſueur froide ſortit de ſon corps, la nature l'emportoit ſur ſon courage, il étoit à la veille de s'évanouir, le retour du cruel Monarque le rendit à lui-même. Je ſuis content, s'écria le Roi, ma vengeance n'eſt point trahie, mais de qui ſoupçonne-tu cette tête continua-t'il, en la conſidérant avec une nouvelle attention, & en adreſſant la parole à Guſman, j'ai des idées confuſes d'avoir vû de pareils traits. Dom Pédre, à ce diſcours fixant les yeux ſur ce Chef ſacré,

tresſaillit

treffaillit & jetta un grand cri. O Ciel, s'écria-t'il, fans être le maître de fa fureur, fe peut-il que le monftre perfide qui a commis le plus grand de tous les crimes ne foit pas écrafé de mille foudres à la fois. O le plus grand & le plus aimable des Rois! ô Prince auffi humain que brave & malheureux, faut-il que le Ciel, que j'invoque inutilement, permette que les Tyrans vivent, & que le plus digne de tous les Monarques foit la victime des plus hautes noirceurs, & tombe fous les coups du plus lâche Affaffin?

Le Roi d'Efpagne frémit en entendant prononcer ce difcours: quoi, s'écria-t'il, en regardant Gufman avec fureur, cette tête que tu fupofois du perfide dont j'entens les clameurs, eft celle du Roi d'Angleterre, & tu as ofé te porter à ce coupable Affaffinat. J'ai pu me venger par cette voye des deux perfides fujets échapés à ma juftice, mais d'un Roi..... Que ce fecret fatal foit pour jamais enféveli dans le filence, ajoûta-t'il, & toi Dom Pédre, prens ce fabre, & avant que je me venge de toi, venge

toi toi-même ; c'est à Gusman que tu es redevable de tes malheurs, sans lui, à qui je dois la connoissance des affronts que tu me faisois, je les aurois peut-être ignoré à jamais : oui, c'est lui qui est le principe de tous tes malheurs, c'est enfin sur lui que doivent tomber tous tes coups.

QUELQUE raison qu'eut Dom Pédre de profiter de la funeste grace qu'on lui faisoit, il rejetta le sabre avec mépris : je sçais combattre, répondit-il, & non pas assassiner, j'honorerois trop un monstre, s'il mouroit de mes coups : l'ignominie du suplice le plus affreux est fait pour des cœurs aussi lâche que le sien, & si j'étois capable de me porter à d'aussi basses extrêmitez, je profiterois du fer que tu me mets en main pour t'arracher, Tyran, une vie que tu deshonore sans cesse par les forfaits les plus odieux ; mais trembles, j'ai en main des moyens infaillibles de t'en punir, aprens-les : Keelmie, la belle Keelmie, est en ma puissance ; sçache enfin que si dans quinze jours je ne reparois pas en Angleterre, que mes

mes ordres sont donnés pour qu'elle périsse, & qu'elle te soit ôtée pour jamais.

Ce discours imprévû, que l'extrémité où se trouvoit Dom Pédre lui avoit suggéré pour en sortir, & pour se préparer les moyens de venger l'Assassinat du Roi d'Angleterre, qu'il regarda dans ces momens comme son propre Roi, fit une telle impression sur le Roi, que d'un Tyran le plus barbare, il devint l'Amant le plus craintif & le plus allarmé. Ah ! Dom Pédre, s'écria-t'il, que me dis-tu, quel fond puis-je faire sur ce que tu me dis, ne me trompe-tu point : ta politique, la crainte des tourmens ne recourent-ils point à cet artifice, pour faire cesser mes fureurs ; mais qu'importe, expliquons-nous : toute chimérique que soit cette idée trop flatteuse, elle me séduit, elle me calme. Le cruel Monarque n'est plus le même, il est pâle, interdit, il veut recourir à la suplication, mais cette fierté innée dans son ame, le retient : il apelle Menquès, il lui parle à l'oreille, & dans un instant, Gusman

&

& les Miniſtres de ſes cruautés diſparoiſſent. Dom Pédre ſe trouve ſeul avec le Roi : l'occaſion de s'en venger n'étoit-elle pas bien favorable, quel eſt le mortel à la place de Dom Pédre, qui n'en eut pas profité ? Mais Dom Pédre a le cœur auſſi grand que le Monarque l'a cruel, il recourt à l'uſage de la politique, lorſqu'il y eſt obligé, mais il ne ſçait point ceſſer d'être magnanime, & lorſqu'il vengera, il aura l'honneur & la raiſon de ſon côté.

Le Roi d'Eſpagne ne ſe vit pas plûtôt le libre de s'expliquer, qu'il offrit à Dom Pédre ſa grace, & le retour de ſa confiance, pourvû qu'il lui rendît un bien ſans lequel il ne pouvoit vivre, & dont la perte, diſoit-il, joint à l'affront que la Princeſſe ſa Sœur lui avoit fait, étoit l'origine fatale de toutes les cruautés auxquelles il s'étoit porté.

Nous venons de remarquer, que Dom Pédre avoit tout d'un coup pris le parti de diſſimuler, afin de ſe mettre en état de venger des malheurs qu'il ne prévoyoit que trop. Dans

cet

cet esprit, il répondit au Roi, qu'il ne s'étoit risqué de revenir en Espagne que dans l'intention de faire sa paix avec son Maître, mais qu'ayant lieu de soupçonner par les actions de Gusman son plus cruel ennemi, que ce traître s'étoit porté à des horreurs qui le touchoient encore de plus près, il osoit exiger de Sa Majesté un aveu sincére des vengeances auxquelles elle s'étoit portée, en l'assûrant, que s'il étoit possible après ce détail qu'il pût se livrer sans réserve à la douceur de le servir, qu'Elle le trouveroit disposé à saisir avec empressement les occasions de lui prouver qu'il avoit été moins un traître, qu'un Sujet aigri par des malheurs injustes, & qu'il n'avoit point mérité; il falloit tout l'amour dont le Roi d'Espagne étoit enflâmé, pour l'empêcher de relever la chûte de ce discours : sa fierté souffrit au point que sans l'idée de Keelmie en danger de sa vie, aucun égard ne l'auroit retenu; il dévora sa colére & dissimula à son tour : oublions tout, reprit-il, en adoucissant autant qu'il pût

pût ses regards & le ton de sa voix, moi, les sujets légitimes que j'ai eus de me plaindre de vous : & vous, les extrêmitez cruelles auxquelles m'a porté l'idée du deshonneur que votre conduite avoit occasionné. Oublions tout, Dom Pédre, je le répéte, que ces actes de part & d'autres soient ensévelis pour jamais dans le silence : comme j'ai porté jusqu'à l'excès la honte des plus cruels affronts, figurez-vous que les vengeances ont été portées aussi aux derniéres extrêmités : par ce moyen nous serons quittes l'un envers l'autre, & l'avenir nous dédommagera des deux côtés, de tout ce que nous aurons souffert jusqu'ici. Dom Pédre jugea bien par l'adresse de cette réponse, que le Roi, éludoit l'aveu du crime, il étoit trop habile pour ne pas soupçonner la vérité du fait que la politique du Prince lui cachoit si soigneusement, s'il s'en étoit cru, la fureur l'auroit emporté sur la feinte, la tête du Roi d'Angleterre, dont l'aspect funeste crioit au Ciel la vengeance la plus affreuse & la plus complette, le fai-

soit frémir de fureur, & rien n'auroit été capable de suspendre son courroux, si l'idée d'un secours trop prompt, & de ne se venger qu'à demi, ne l'eut fait persévérer dans sa premiére résolution. Il feignit d'entrer dans les vûës du Prince, & pour lui prouver que ce qu'il avoit avancé étoit vrai, il tira la lettre de Keelmie dont il s'étoit chargé en partant. Le Roi en connoissoit l'écriture, & ce témoignage devoit servir pour l'engager de plus en plus à le croire.

En effet à peine le Roi eut-il reconnu l'écriture de la belle Keelmie, qu'il baisa sa lettre avec transport; mais que ne devint-il point après avoir lu les témoignages de la fidèlité, & de la constance de cette sage fille. Quoi, Dom Pédre, s'écria-t'il, avec un doux transport, en oubliant dans ce moment sa politique, tu aurois pu donner des ordres cruels contre des jours si précieux, & si dignes d'être respectés? oui, Seigneur, reprit l'Ambassadeur, en affectant le ton & l'air le plus naturel, c'est à

cause de l'intérêt que je n'ignorois pas que vous prenez à cette fille respectable que je les ai prescris : j'en ai frémi moi-même d'horreur, mais le pas que je faisois en vous aportant ma tête, étoit trop délicat pour ne pas prendre les précautions que la politique & la vengeance dictent dans des occasions aussi suspectes & aussi importantes ; je ne vous cacherai pas même que j'ai fait part à Keelmie de ces terribles prévoyances, & je vous ajoûterai encore qu'elle a tant d'équité, qu'en soûpirant de la rigueur de son sort, elle n'a pu même les désaprouver.

Ce dernier trait acheva de résoudre le Roi ; & quel garand me donnerez-vous, reprit-il de me rendre Keelmie, en cas que je vous laisse le maître de vous retirer ? ma parole, reprit fiérement Dom Pédre, qui ne le céde pas à celle des Rois : donnez-moi un homme de confiance qui m'accompagne, & dès que je serai sur la Frontiére, je lui remettrai Keelmie. Il suffit, reprit le Monarque, qui concevoit dans ce moment les moyens

d'avoir

d'avoir cette ſage fille & de perdre enſuite Dom Pédre. Promettez-moi de me renvoyer dès que vous ſerez ſorti de mes Etats, l'objet de mes plus tendres deſirs avec les préalables que vous venez de propoſer vous-même, & vous êtes libre de partir à l'heure même. Je vous ai donné ma parole, reprit Dom Pédre, rien dans le monde n'eſt capable de m'y faire manquer.

Le Roi trembloit à chaque inſtant que la politique ne le trahit, & que Dom Pédre, qu'il connoiſſoit fier & impétueux, ne ſe porta à quelque extrêmité qui pût nuire à ſes deſſeins ſecrets, Il briſa là-deſſus l'entretien, & ſe donna lui-même la peine d'apeller Menquès qui attendoit ſes ordres dans une chambre voiſine. Dès qu'il parût à ſes yeux il lui donna ordre de faire fournir à Dom Pédre tout ce qui lui convenoit pour partir la même nuit. Il lui nomma un Gentilhomme de confiance pour le ſuivre auquel Keelmie devoit être remiſe, & qui devoit la ramener en Eſpagne; en un mot cette affaire interreſſoit

de maniére le Monarque cruel, qu'il entra lui-même dans le détail de toutes ces choses, & les mit bien-tôt au point où il desiroit.

DOM PE'DRE ne se trouva pas plûtôt seul avec Menquès, qu'il le remercia de ses bontés généreuses, le premier Ministre lui serra la main en le priant qu'il n'en fut jamais parlé. Il lui conseilla ensuite de faire ensorte que le Roi son Maître ne pût sçavoir en quel lieu il vivoit : je tremble des retours de ce Prince, lui dit-il à l'oreille, vous le connoissez, il a pu découvrir où vous étiez, malgré toutes les précautions que vous aviez prises pour être caché, jugez des risques que vous courreriez s'il parvient à le sçavoir une seconde fois. Que ce qui vient d'arriver se grave profondément dans votre ame, afin que vous ne vous trouviez jamais dans une pareille occasion.

En attendant que la chaise qu'on préparoit fut prête, Dom Pédre demanda à Menquès par quel miracle le perfide Gusman avoit échapé au naufrage dont il étoit instruit : comment

ment il étoit possible, après l'outrage qu'il avoit fait au Roi d'enlever Keelmie, qu'il fut parvenu à faire sa paix, & à regagner sa confiance. Ce que vous desirez d'apprendre ne blesse point les loix sévéres de mon honneur & de mon devoir, prit Menquès, je veux bien en cette considération vous satisfaire, mais tenez vous-en s'il vous plaît à cette seule question que je vais résoudre, sans quoi vous me mettriez dans le cas de vous refuser, & de devenir suspect par une plus longue conférence. Les murs chez les Rois ont des oreilles & des yeux, vous m'entendez, il suffit: voici l'éclaircissement que vous desirez.

Le Roi ne fut pas plûtôt informé de l'enlevement de Keelmie par Gusman Dalinkaras, qu'il devint d'une fureur sans égale; il vouloit lui-même courir après les ravisseurs, il détacha tant de troupes, & donna des ordres si formels aux Officiers qui les commandoient, en leur enjoignant de ne point ménager leurs chevaux afin de joindre plus promp-

tement les fugitifs, qu'il s'en fallût peu qu'ils ne parvinssent à les r'attraper : sans la mer, qui fit échaper Gusman avec sa proye, il auroit payé de sa vie son attentat, mais sa destinée trop heureuse en décida autrement.

Le Roi furieux de voir son attente trompée, ne se contenta pas de punir sévérement ceux qu'il avoit chargés de ces ordres, il fit même une déclaration par laquelle il mettoit à un prix exorbitant la tête de Gusman, il annonça la récompense la plus attrayante pour celui qui le lui rameneroit vivant, & une somme immense, en cas qu'on fut assez fortuné pour parvenir à sçavoir ce qu'étoit devenuë Keelmie; la publication étoit suivie d'un double signalement, & il n'y avoit pas lieu de douter que tant de soins ne fussent suivis de l'heureuse issuë que le Monarque s'en étoit promis.

En effet, à peine l'année fut-elle écoulée, que le Roi reçût une lettre de Gusman même : elle m'a toûjours paru si singuliére que je ne l'ai jamais oubliée,

oubliée, & que j'en ai retenu jusqu'aux moindres sillabes : vous en allez juger.

LETTRE

DE GUSMAN DALINKARAS,

AU ROI D'ESPAGNE.

SIRE,

» GUSMAN DALINKARAS fugitif,
» & dont la tête est proscrite,
» & mise à prix par Votre Majesté,
» n'a pas joui du précieux avantage
» pour lequel il s'étoit banni volon-
» tairement de sa Patrie. Un naufra-
» ge cruel a fait périr son Vaisseau,
» dans des mers éloignées : il devoit
» lui-même être englouti dans les
» ondes en fureur ; des Sauvages
» compatissans l'ont arraché au dan-
» ger affreux où il étoit exposé. En
» entrant en Europe par un autre
» miracle, qu'aprend-t'il, qu'on le
» cherche en tous lieux, que sa tête
» est proscrite par Votre Majesté,

» & qu'il ne peut échaper à la desti-
» née effroyable qui le menace : ô
» Ciel que devient-il à ces terribles
» nouvelles, quel parti prendre dans
» cette affreuse extrêmité, il ne voit
» qu'un moïen seul pour faire sa paix,
» il le propose, sera-t'il écouté. »

» LE fugitif Dalinkaras devenu
» esclave par une suite de ses mal-
» heurs, se trouve chez un Maître
» dans un coin de la terre où il a
» reconnu la Princesse Emilie, Sœur
» de son Roi : Gusman n'ignore pas
» les justes sujets que Roi son Fre-
» re a de poursuivre la vengeance
» des affronts qui lui ont été faits ;
» qu'elle fasse grace pour prix de
» cette faveur, on lui promet son
» ministére pour la venger, Gusman
» ne reparoîtra aux yeux de son Maî-
» tre que la tête des coupables à la
» main. »

LE reste de cette lettre, continua Menquès, étoit le plan de l'entreprise : il mandoit qu'Emilie étoit seule dans la maison, qu'il chercheroit les momens de la nuit où elle seroit enfermée avec Dom Pédre qu'il soupçonnoit

connoit être dans la même Ville, mais qui n'étoit pas connu sous son vrai nom ; il demandoit de l'argent pour préparer sa fuite, & une promesse de récompenser quatre hommes, dont il avoit besoin pour l'exécution de ses projets, & il indiquoit ensuite une adresse sûre en Angleterre pour avoir réponse à sa lettre : rien n'étoit oublié, les mesures prises pour exécuter ce terrible projet, paroissoient infaillibles, tout y étoit parfaitement médité.

PENDANT que Menquès raportoit ces choses, Dom Pédre frémissoit, il se contint avec peine, les larmes s'ouvroient malgré lui un passage, tout lui annonçoit l'affreux malheur qu'il n'avoit déja que trop soupçonné.

LE Roi, poursuivit le premier Ministre, reçût cette lettre avec des sentimens partagés; d'un côté il trembloit que Keelmie n'eut péri dans le naufrage qui lui étoit annoncé, & de l'autre il se flattoit que le même miracle qui s'étoit fait en faveur de Gusman, pouvoit avoir sauvé sa Maîtresse :

après

après des réflexions à ce sujet tantôt tristes, tantôt moins affligeantes, il prit le parti d'écrire à Gusman. Le projet de se venger de vous, Dom Pédre, & de sa Sœur, succéda aux premiéres idées, il ne pouvoit se persuader que vous fussiez échapés l'un & l'autre à l'horreur de votre suplice, la conjecture lui parut cependant trop importante, pour ne pas la vérifier : en cette considération, il se résolut de promettre la grace à Dom Gusman, à condition qu'il tiendroit les paroles affreuses qu'il avoit avancé.

QUE vous dirai-je de plus, Gusman risqua le tout pour le tout ; il avoua au Roi en arrivant, qu'il avoit été bien hardi pour oser aporter sa tête, qu'il avoit pris son parti, & qu'il aimoit autant mourir tout d'un coup que d'être sans cesse dans les apréhensions cruelles de son sort, & d'être pour jamais privé de ses bonnes graces ; il assûra que la Princesse Emilie vivoit, & en donna des preuves si convaincantes, que le Roi le crut, & le somma d'exécuter le projet

projet qu'il avoit conçu, avec promesse que s'il réussissoit dans cet horrible projet, que sa confiance, son rang & ses biens lui seroient rendus, à l'instant.

Mon cher Dom Pédre, ajoûta le premier Ministre, Gusman repartit après avoir mis le Roi au fait de toutes ses avantures, & lui avoit fait espérer, pour lui faire sa cour sans doute, que Kéelmie étoit échapée du naufrage, & qu'à force d'enquête il parviendroit peut-être à la retrouver: vous arrivâtes pendant que ce lâche Courtisan exécutoit peut-être ses desseins criminels. Vous sçavez le reste & vous n'ignorez pas ma sensibilité pour vos malheurs, & les soins que je me suis donné pour vous en faire éviter un plus grand: ne m'en demandez pas davantage; on vient, c'est le Marquis della Doloré qui doit vous accompagner, que votre prudence soit votre guide, & que le Ciel propice vous rende plus heureux que vous ne l'avez été jusqu'ici.

Dom Pe'dre auroit voulu faire expliquer Menquès sur un point dont il

il n'osoit demander lui-même l'explication, mais le premier Ministre se retira froidement sans lui répondre: le Marquis aprochoit & le premier Ministre, qui sçavoit l'art de se conduire, ne vouloit pas qu'on pût soupçonner l'entretien qu'il venoit d'avoir avec Dom Pédre, & la part qu'il prenoit à ses malheurs.

CHAPITRE XXI.

SI Dom Pédre pendant le cours de son voyage étoit accablé des réfléxions les plus cruelles & de la douleur la plus profonde, Cristanval son Fils ne souffroit pas moins de la situation funeste où il se trouvoit. Quoique les Juges n'eussent pû jusqu'alors le convaincre du crime atroce qu'on lui imputoit, & qu'au contraire, on eut découvert par les voyes des enquêtes qu'un Espagnol suivi de quatre autres s'étoient sauvés le jour que le Roi & Emilie avoient été assassinés, on ne laissoit

pas

pas que de le pourſuivre comme s'il en eut été le Criminel, & on avoit l'injuſtice de faire ſervir de conviction à ſon crime, des témoignages qui devoient être à ſa décharge; on ſupoſoit que les Etrangers fugitifs étoient complices de l'Aſſaſſinat, & que Dom Pédre, ſous prétexte de ſon Ambaſſade, avoit profité de cette occaſion, qu'il avoit fait naître d'intelligence avec le Roi d'Eſpagne, pour former une conjuration dont les premiers ſuccès n'avoient que trop malheureuſement réuſſi.

La Reine étoit la ſeule qui juſtifiât dans ſon cœur le malheureux Criſtanval, elle ne pouvoit prendre ſur elle de l'accuſer, & encore moins de le condamner; la veille du jour que la Loi l'obligeoit à ſigner ſon Jugement, elle fut dans des agitations les plus cruelles. D'où vient donc qu'il m'en coûte tant pour faire périr un homme qui doit m'être indifférent, diſoit-elle à ſa Favorite? Pourquoi mon cœur, ce triſte cœur, ſaigne-t'il, lorſqu'il s'agit de ſigner ſa condamnation? que m'importe que ſa tête

vole sur un échafaut, mais que dis-je, la voix de l'innocence n'est-elle pas suffisante pour causer ces mouvemens qui m'accablent, pourquoi en rougirois-je ? ô Sauvages que je gouvernois avec tant de douceur, poursuivoit-elle, que ne suis-je encore parmi vous ? hélas ! que j'étois tranquile en comparaison de l'état où je me trouve aujourd'hui, je commandois à des Peuples moins éclairés, il est vrai, mais aussi le vice respectoit-il leur ignorance ; la paix qui régnoit dans mon cœur suffisoit pour faire ma félicité, & je n'étois pas sans cesse en proye à tous les événemens cruels dont il est déchiré dans ces tems de troubles & d'horreurs.

QUELQUES favorables que fussent les dispositions de la Reine pour Cristanval, elle fut obligée le lendemain de signer l'Arrêt qui le condamnoit lui & son Pere à la mort. Il fut heureux qu'on attribuât à la douleur de cette Princesse, les larmes qu'elle ne pût s'empêcher de répandre : on supposa que le souvenir de la mort d'un

d'un Roi qu'elle avoit tant de lieu de regréter, étoit la source de ses précieuses larmes, mais elles avoient un principe bien plus constant, la suite de cette Histoire le fera concevoir aisément.

Dès que cet Acte injuste fut revêtu de toutes ses formes, on fit les préparatifs accoutumés pour faire mourir le Criminel avec éclat. Pour ce qui étoit de Dom Pédre, on devoit l'exécuter en éfigie, diffamer sa mémoire, le dégrader de toutes ses Dignités, le déclarer Traître, & l'inscrire sur les Registres de l'Etat, avec tous les titres qui pouvoient le rendre exécrable aux yeux de tout l'Univers, & à ceux de la Postérité. L'on devoit encore mettre sa tête à prix, & afin de le perdre tôt ou tard, envoyer de jours en jours de Assassins d'Angleterre en Espagne pour parvenir enfin à se défaire de lui. On se persuadoit bien qu'il étoit sur ses gardes, instruit comme il étoit naturel qu'il le fût, de tout ce qui s'étoit passé; mais on ne perdoit point l'espoir de trouver les moyens de le

faire périr comme on s'imaginoit qu'il le méritoit.

La nuit, qui précédoit le jour choisi pour l'exécution de cette inique Sentence, la Reine fit un songe qui la réveilla en sursaut. Keelmie couchoit dans sa chambre ; & depuis l'affreux événement qui lui avoit arraché son Pere, & son Roi, elle vivoit dans une agitation qui l'empêchoit de prendre aucun repos : elle se leva avec précipitation, & vint sçavoir ce qui pouvoit occasionner les plaintes de la Reine : ah ! Keelmie, s'écria cette Princesse, en la faisant coucher à côté d'elle, je meurs d'effroi & de douleur, je viens de faire un rêve effroyable, dont la suite & la fin me persuadent qu'il est significatif, & qui me présagent les horreurs les plus affreuses.

Il m'a semblé que j'étois chez les Sauvages que j'ai commandé avant que d'ètre Reine de ces lieux, & que tous mes Peuples m'environnoient en pleurant, je leur ai demandé avec un tendre intérêt la cause de leurs larmes : vous nous quittez m'a dit l'un

l'un des plus Anciens, & c'est-là la cause de nos pleurs & de nos regrets; que ne passez-vous des jours tranquiles avec nous, au lieu de nous abandonner; sçavez-vous bien la destinée cruelle qui vous attend si vous vous éloignez de ces climats; ô Ciel! qu'osez-vous hazarder, que de crimes vous environnent, quelle terrible fin vous est préparée! O Princesse trop infortunée, tu donneras la mort à ton Pere, à ton Frere, à ton Epoux à la fois! l'Inceste & le Parricide te sont réservés en descendant du Trône tu descendras toi-même dans le tombeau; tel est l'arrêt du Sort, tu ne sçaurois t'en préserver.

La Reine en achevant ces mots, se mit à pleurer amérement, voilà le songe cruel que j'ai fait, dit-elle, & les propres discours qui m'ont été tenus; je n'en ai pas oublié une seule parole, ils seront à jamais gravés dans ma mémoire, non, Keçlmie, je ne les oublierai jamais: que dois-je conjecturer de ces présages affreux; que dois-je faire grand Dieu! pour

empêcher qu'ils n'ayent lieu, je frémis de secrettes horreurs, je tremble, je m'agite, je ne vois que troubles, chagrins, événemens funestes; quoi je ne reverrois un Pere & des Parens après lesquels je soûpire sans cesse, que pour leur plonger le poignard dans le sein, moi Parricide, moi ? ah Ciel ! plûtôt mourir mille fois : préservez-moi grand Dieu de ces malheurs affreux, ou reprenez une vie qui m'est à charge, & que je détesterois s'il étoit possible que je pusse jamais donner lieu à un destin si cruel.

QUELQU'E'FRAYE'E que fût Keelmie elle-même de toutes ces choses, elle fit tout ce qu'elle put pour rassûrer la Reine : pourquoi vous agiter, lui dit-elle d'un rêve trompeur, vertueuse comme vous l'avez été jusqu'ici, devez-vous craindre de pareils crimes, osez-vous soupçonner de semblables malheurs : non non, Votre Majesté n'a jamais fait que du bien, le crime trembleroit à votre seul aspect, & vous le craignez; rejettez ces agitations sur la bonté de votre cœur, qui gémit en

secret

ſecret d'avoir été forcé de ſigner l'arrêt de deux hommes innocens ; votre ame inquiéte d'être ſouillée d'une obligation funeſte, s'eſt agitée, a répandu dans vos eſprits troublés ces fantômes qui vous ſont aparus, remettez-vous donc, ô Reine adorable, la vertu ſe déclare pour vous, elle doit répondre de l'innocence de vos mœurs, & faire évanouir des chiméres qui ne peuvent jamais avoir l'ombre du doute, & encore moins de la réalité.

QUELQUE conſolant que fût ce diſcours, il ne fut point capable de raſſûrer la Reine : elle paſſa une partie de la nuit à s'agiter, envain tenta-t'elle de prendre du repos, à peine avoit-elle les yeux fermés qu'elle les rouvroit avec effroi ; tantôt elle voyoit Dom Pédre, triſte, abbatu, chargé de fers qui lui tendoit les bras, & qui lui reprochoit ſa cruauté ; un moment après, l'échafaut affreux où devoit périr Criſtanval s'aparoiſſoit à ſon imagination troublée avec ſon funeſte apareil : elle y voyoit monter l'innocente victime

dont elle avoit ſigné la condamnation, déja le fer cruel ſe préparoit, & lui alloit faire voler la tête; arrête, s'écrioit-elle en ſe levant, & en étendant les bras, arrête, reſpecte l'innocence ... La Reine reconnoiſſoit alors ſon erreur, & ſe laiſſoit tomber ſur ſon lit avec un air d'égarement qui ne prouvoit que trop l'agitation de ſon ame, & ce que peut la nature ſur des cœurs compatiſſans.

Cet état cruel étoit trop violent pour qu'il pût durer plus long-tems, la Reine accablée s'aſſoupit inſenſiblement. Keelmie qui n'avoit goûté aucun repos depuis le jour fatal qui lui avoit enlevé ſon Pere, & l'eſpoir de jouir du bien après lequel elle ſoûpiroit depuis ſi long-tems, s'endormit auſſi peu de momens après. O ſommeil que tes conſolations ſont douces & puiſſantes, tous les chagrins s'enſéveliſſent dans tes bras, l'on te compare à la mort avec raiſon, mais ſi tu en es l'image, l'on doit auſſi convenir que tu es le centre du repos!

Apre's nous être arrêté quelques momens

momens sur ce qui se passe en Angleterre, ne convient-il pas de faire un tour en Espagne, oui sans doute, l'on nous y prépare des événemens qui ne contribueront pas peu au dénouement de cette Histoire.

A PEINE Dom Pédre fut-il sorti du Cabinet du Roi d'Espagne, que le Roi se mit à écrire; sa lettre achevée, il fit apeller Gusman Dalinkaras. Ta méprise est affreuse, lui dit-il, lorsqu'il fut en sa presence, si je suis assez malheureux pour que les moyens que j'ai imaginés pour la réparer ne réussissent pas, je me trouverai dans les embarras les plus cruels: tous les Rois se réuniront pour m'accabler. Il s'agit donc, ô Sujet imprudent, de prévenir un éclat si funeste, il faut que tu parte, & que tu prenne un chemin oposé à celui de Dom Pédre, & faire en sorte d'arriver avant lui en Angleterre, te charger de la tête fatale dont tu m'as fait le funeste present, l'enfermer dans une boëte, y mettre l'adresse de Dom Pédre à Madrid, & y attacher cette lettre dont la lecture te mettra sur le champ

au fait de mes secrettes intentions.

Le Roi tira alors son papier, & ordonna au perfide Gusman d'en faire la lecture, il étoit conçu dans ces termes.

LETTRE

DE DOM CRISTANVAL

A DOM PEDRE.

Suposée par le Roi d'Espagne.

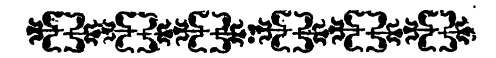
Gardez-vous bien, Seigneur, d'ouvrir la cassette, que je vous envoye par un Esclave étranger, devant qui que ce soit : le secret qui y est renfermé, suffit pour vous prouver que vos desseins sont exactement remplis. Je me sers d'une écriture étrangére pour vous en instruire, vous sçavez de quoi il est question & cela suffit, rien ne transpire, vous pouvez arriver, tout est prêt pour mettre la derniere main à vos projets.

De's que tu sera en Angleterre, continua le Roi barbare, tu acheteras un esclave, tu lui diras que tu t'apelle

t'apelle Dom Criſtanval, & tu le chargeras de la lettre, & de la Caſſette : laiſſe à la deſtinée de Dom Pédre à faire le reſte, tu conçois que l'Eſclave ſera arrêté, qu'on voudra ſçavoir à qui il eſt, & que le ſecret fatal de la tête ſera ſon effet. O Dieux ! quelle douceur pour ma vengeance, elle ſera complette ; je vois Dom Pédre chargé de chaînes, il eſt déja ſur l'échafaut : oui, je le vois pâle, interdit, & je jouis d'avance de ſon ſuplice affreux ; va Guſman, pars, vole, mes tréſors te ſont ouverts, épuiſes-les s'il le faut, pourvû que mes vœ̈es s'accompliſſent, comme je n'en fais aucun doute : tout réuſſira, je t'attens avec des nouvelles certaines de leur effet, conçois-tu bien la joye que tu vas me donner, non, Guſman, rien ne peut l'égaler, tout ce qu'il y a de plus grand & de plus riche dans mes Royaumes, va te récompenſer à ton retour, d'un ſervice que jamais rien ne ſera capable de me faire oublier.

Le lâche Miniſtre des cruautés du Roi le plus cruel, accepta ſervilement cet odieux Emploi ; dans un inſtant

instant tout fut préparé pour son fatal voyage. Ah grand Dieu! permettez-vous qu'il exécute un projet aussi noir, mais taisons-nous, le Ciel est juste : qu'il punisse ou qu'il foudroye, c'est à nous d'adorer ses decrets, de nous soûmettre, & quoiqu'il arrive, de n'en jamais murmurer.



CHAPITRE XXII.

LE jour marqué pour faire mourir les innocens Criminels, le Greffier en Chef accompagné des Juges se mit en marche au lever du Soleil selon l'usage de ces tems éloignez, pour se transporter chez la Reine, & lui demander ses derniers ordres pour lire la sentence à Cristanval, & pour le faire monter sur l'échafaut. Cette aimable Princesse, qui s'attendoit à cette fatale cérémonie, frémit de douleur, lorsqu'elle entendit le son des trompettes lugubres, qui annonçoient la visite qu'on venoit

venoit lui rendre : elle étoit dans ce moment avec sa Favorite & la belle Keelmie ; elle repandoit dans leur sein sa douleur & ses larmes, je vais donc leur dit-elle, oprimer l'innocence, & faire périr ce qu'il y a peut-être dans le monde de plus brave & de plus vertueux, & la loi cruelle qui m'y oblige ne me permet pas d'en gémir : elle achevoit à peine ces derniéres paroles, que les Magistrats se présentérent à ses yeux ; consolez-vous, ô grande Reine, lui dit un genoüil en terre celui qui présidoit, vous serez vangée avant la fin du jour, le suplice est prêt, voilà l'acte équitable du jugement des Criminels, il n'y manque plus que le seing, & le sceau de Votre Majesté pour lui donner la derniére force, & pour le mettre en état d'être exécuté selon sa forme, sa teneur, & généralement selon les vœux de tout le Royaume.

Apre's ce peu de mots ; la Sentence fut luë à haute voix, il fallut toute la prudence de la Reine, pour contenir sa profonde douleur. Elle se

TAYLOR INST. OXFORD

recueillit en elle-même pendant cette lecture, & chercha intérieurement les moyens d'éloigner l'exécution ptojettée, sans qu'elle donna lieu de faire soupçonner l'intérêt secret qu'elle prenoit dans cette affaire, le Ciel l'inspiroit. Remettons ce Suplice leur dit-elle, à un autre tems, tous les Criminels ne sont pas encore connus, d'ailleurs, j'ai des raisons essentielles pour différer ; le prétexte qu'elle suposa, parut plausible : elle assûra qu'elle avoit eu avis un moment auparavant, qu'il s'étoit formé un parti en faveur de Cristanval, & que les Conjurés devoient se porter aux derniéres violences contre l'Etat dans le moment qu'on le sortiroit de prison, pour le conduire à l'échafaut. La vivacité de son esprit lui suggéra une Histoire qui avoit tout l'air de la vrai semblance & de la vérité ; loin qu'on soupçonna la Reine d'aucune sorte de motif, l'on aplaudit à sa prudence, & après un délibéré sur ce qu'elle avoit avancé, les Juges se retirérent, & firent publier que l'exécution étoit différée, pour des

raisons

raiſons qui ſeroient expliquées dans leur tems.

PENDANT que la Souveraine d'Angleterre s'aplaudit d'avoir différé un acte cruel dont la ſeule idée faiſoit frémir d'horreur, la reconnoiſſante Keelmie mettoit tout en uſage pour empêcher qu'il n'eut lieu. Ce n'étoit pas qu'elle ne fut pénétrée de la triſte perte qu'elle avoit fait de ſon Pere : elle auroit puni de ſa propre main les Aſſaſſins ſi elle les eut connus, mais elle avoit de Dom Pédre & de ſon Fils, une opinion ſi favorable, qu'elle n'avoit jamais oſé les ſoupçonner d'un Attentat auſſi barbare, ſoit que ſa gratitude l'eut prévenuë pour ces illuſtres malheureux, ou que leur innocence parlât pour eux, elle les regardoit comme des victimes infortunées, ſe faiſoit un devoir d'agir ſecretement en leur faveur.

ELLE n'avoit pas peu contribué à déterminer la Reine ſur le délai de leur Suplice; il ne ſe paſſoit point de momens dans le jour qu'elle ne remontra à cette Princeſſe l'odieuſe injuſtice qu'on étoit à la veille de

commettre, faisant périr des personnes à qui l'Angleterre devoit son Salut; mais quelque favorable que leur fut la Reine, elle n'osoit laisser entrevoir les dispositions secrettes qui la décidoient. Dans la conjecture délicate où elle se trouvoit, c'eut été se rendre en quelque façon indigne du haut rang qu'elle occupoit : il falloit du sang pour apaiser les mânes d'un Monarque chéri, & le ressentiment d'un Peuple idolâtre; c'étoit un crime de s'y oposer, en un mot quelque pathétiques que fussent les recommandations de Keelmie, sans ces mouvemens secrets dont la Reine étoit prévenuë, dont ont a parlé, & dont on aprendra dans son lieu les véritables motifs, elle n'eut jamais pris sur elle de s'expliquer de la maniére dont on l'a raporté.

QUELLE que fut la confiance de Keelmie en la Reine, elle n'avoit pas cru devoir s'y arrêter entiérement; elle avoit dépêché un Courier à Dom Pédre dès le moment qu'elle avoit été informée des mesures qu'on prenoit pour le perdre : l'homme dont

elle s'étoit servie avoit eu ordre de lui rendre ses dépêches en main propre ; & elle se flattoit qu'étant instruit à tems, de tout ce qui s'étoit passé pendant son absence, & des risques que son Fils couroit en Angleterre, il trouveroit des moyens pour l'arracher au terrible malheur dont il étoit menacé ; & qu'il ne se mettroit pas dans le cas lui-même, d'avoir rien à craindre des conjectures affreuses où il se trouvoit.

Le Courier dont la fille de Milord Portémhil se servit, étoit un Gentilhomme de tout tems attaché à feu son Pere, & qui joignoit à l'ardeur de servir la fille, un ardent desir de venger la mort d'un Maître, auquel il étoit attaché depuis sa plus tendre jeunesse ; il se chargea même avec d'autant plus d'empressement de la commission, qu'il avoit beaucoup d'obligation à Dom Pédre. Pendant que ce grand homme commandoit l'armée d'Angleterre, il avoit avancé un Fils que ce Gentilhomme avoit au Service : dans les cœurs bienfaits la reconnoissance a de la cha-

leur, elle brûle de se signaler.

L'AGENT de Keelmie partit dans ces dispositions, il rencontra Dom Pédre dans la route. Après lui avoir remi ses dépêches, il l'avertit qu'il étoit prêt à recevoir ses ordres, & qu'il n'y avoit rien de difficile qu'il n'entreprit pour lui prouver son zèle, & le parfait attachement qu'il lui avoit consacré.

QUOIQUE Dom Pédre dût s'attentendre aux plus cruels événemens, après ce qui s'étoit passé en Espagne, il pâlit en lisant les letres qui lui étoient écrites. Les pleurs s'ouvrirent un libre passage, en aprenant la perte d'une Epouse qu'il avoit aimée avec tant de tendresse, & de vénération. Il se fit raporter de quelle maniére les choses étoient arrivées, & il jugea bien par ce détail, que Gusman Dalinkaras étoit l'Auteur de cet Assassinat: il dévora sa douleur en méditant les moyens les plus affreux de se venger, il connoissoit la sensibilité du Roi barbare qui lui avoit enlevé ce qu'il avoit de plus cher dans le monde, il vouloit l'accabler

bler à son cour, parce qui étoit capable de le faire gémir pour jamais, & de le plonger dans le plus affreux désespoir.

A l'égard des risques dont il étoit menacé, il les méprisa : il assûra le Gentilhomme que bien loin de fuir comme on le lui conseilloit, il alloit au contraire presser son retour, que le seul moyen de sauver les jours de son Fils, & les siens, c'étoit de justifier son Innocence, il ajoûta qu'il valoit mieux qu'ils périssent l'un & l'autre, que d'échaper à l'ignominie en laissant subsister les soupçons d'y avoir donné lieu. Envain l'Agent de Keelmie voulut-il réfuter cette dangereuse maxime, en lui representant que c'étoit vouloir perdre Dom Cristanval, & se perdre, l'Ambassadeur fut infléxible, & garda un silence sévére qui devenoit un triste présage des nouvelles horreurs qui se préparoient.

Que n'est-il permis de jetter un voile épais sur l'affreux incident qui se médite, pourquoi la vérité de l'Histoire nous contraint-elle de faire

ce funeste détail : le croira-t'on ; poura-t'on se persuader que le brave Dom Pédre qui nous a donné lieu jusqu'ici de l'admirer, ait été capable de se porter à des actes aussi barbares que le Roi d'Espagne ? nous n'entreprendrons point de le justifier ni de représenter les justes motifs de son désespoir, le crime ne trouve point de raison qui l'excuse, le Héros doit en ignorer jusqu'au nom.

Aprè's une heure d'une rêverie sombre & funeste, Dom Pédre adressa ces mots à l'Agent de Keelmie, j'ai trouvé les moyens, dit-il, de me venger d'un Roi à qui l'Angleterre & moi nous devons nos malheurs : il ne s'agit que de les mettre en usage, pendant que je suis encore libre, il faut en profiter ; retournez vers Keelmie, remettez-lui cette moitié de médaille, & qu'elle parte sur le champ ; je l'attendrai sur la Frontiére, je ne puis vous en dire d'avantage pour le présent, le Marquis della Doloré m'observe, il ne faut lui donner aucun lieu de se défier de mes projets ; je suis encore sur les terres

du Roi son Maître, il lui seroit facile de les faire échouër. Après ce peu de mots, Dom Pédre écrivit à Keelmie, il lui mandoit qu'il avoit des choses de la derniére conséquence à lui communiquer, la prioit de partir secrétement & de se rendre à une Ville qu'il désignoit dans un hotellerie, où après avoir été averti de son arrivée, il devoit aller conférer avec elle, des choses les plus importantes; sans entrer dans aucun détail, il piquoit sa curiosité & il la mettoit dans le cas de tout espérer.

Le Gentilhomme partit sur le champ avec ces ordres : ils ne parvinrent pas plutôt à Keelmie qu'elle se mit en chemin avec une joye extrême : elle n'avoit garde de prévoir qu'elle couroit à sa perte, & qu'elle alloit être la victime innocente de la vengeance & du désespoir.

Pendant que ces choses se passoient, Gusman Dalinkaras se pressoit d'arriver en Angleterre ; une nuit qu'il traversoit une forêt, il s'égara dans le bois, & lorsqu'il en fut sorti, le hazard permit qu'il fut conduit dans

la même Ville & dans la même hôtellerie où Dom Pédre étoit descendu, & où il attendoit l'arrivée de l'infortunée Keelmie. Gusman trembla en reconnoissant un des gens de Dom Pédre, il jugea qu'il se trouvoit dans la même maison que lui, & cette conjecture l'inquiétta au dernier point; il connoissoit la valeur de ce grand homme, il sçavoit combien il étoit digne de sa colére & de sa vengeance, & il soupçonnoit aussi que s'il étoit reconnu, sa politique même n'étoit pas capable de le mettre à l'abri de sa fureur.

DANS cet esprit, le lâche Gusman résolut de se cacher de l'Hôtellerie & de n'en sortir que la nuit suivante, il donna ses ordres en conséquence de cette résolution, & en attendant l'heure de son départ il s'enferma dans sa chambre avec un inquiétude extrême; il sembloit quil eut un secret pressentiment de ce qui devoit lui arriver.

LE hazard enfante tous les jours les événemens les plus extraordinaires; ce qui suit en est une preuve bien

certaine : la sage Keelmie arriva précisément la nuit que Gusman avoit choisi pour continuer sa route ; Dom Pédre averti de son arrivée sortit aussi-tôt de sa chambre pour se rendre dans la maison où elle étoit ; en passant une sorte de Coridor qui distribuoit différentes issues pour les chambres des Passagers, il rencontra Gusman Dalinkaras : il jetta un cry d'effroy & d'horreur en le reconnoissant, & mit le sabre à la main ; Gusman qui sortoit pour éviter cette rencontre & qui n'avoit eu garde de prévoir que l'heure indue qu'il avoit choisie, seroit précisément celle où il le trouveroit, frémit de son côté & se sauva dans son Appartement : le furieux Dom Pédre l'y suivit, il faut perdre la vie, s'écria-t'il en y entrant avec lui, il n'est rien qui puisse te soustraire à mon juste ressentiment, s'il est vrai qu'un lâche puisse être brave deffens-toi, mais je te jure sur ce qu'il y a de plus sacré qu'il n'y a point de miséricorde, il faut que je périsse où que je t'arrache un vie dont l'existance a fait tous mes malheurs. . . . . .

LE Malheureux Gusman voulut entrer en pourparler & modérer le ressentiment de Dom Pédre, en lui faisant entendre que s'il vouloit lui pardonner, qu'il étoit prêt à lui fournir les moyens de se venger du principal Auteur de ses infortunes; Dom Pédre ne lui répondit qu'à coups de sabre; envain Gusman voulut-il les parer, de deux coups portés par la valeur & par le ressentiment, il le mit en état de n'avoir plus rien à craindre de sa résistance: Gusman tomba sur ses deux genoux, autant de frayeur que de ses blessures, en le supliant avec de honteuses larmes de ne pas l'achever. J'en mourrai s'écria-t'il, laisse-moi du moins le peu d'instans que j'ai à vivre pour me reconnoître, & pour te servir. Non, non reprit le furieux Dom Pédre, ce n'est pas assez, je ne suis pas content, un monstre comme toi doit périr, & en prononçant ces derniers mots, il leva le sabre pour lui couper la tête; arrête dit Gusman en jettant un cry affreux, j'ai des secrets de la derniere importance à te communiquer, il y

va de la vie de ton Fils à les ignorer, il y va de la tienne, laisse-moy le tems de te les dire; permets que je me reconcilie avec le Ciel irrité contre moi, après cela tranche le fil d'une vie malheureuse : puisque tu ne veux pas me la laisser, je n'en murmurerai point, je sçais que j'ai mérité ta fureur & le précipice affreux dans lequel je suis tombé.

Ces derniers mots suspendirent la fureur de Dom Pédre, il étoit question d'un Fils qu'il aimoit tendrement la nature le calma : parle lui dit-il en en abbaissant son sabre : de ta sincérité dépend ta grace, ou ton supplice; les instans sont précieux, tâche d'en profiter. Le lâche Gusman se dépêcha d'apprendre à Dom Pédre les raisons screttes qui l'avoient fait partir pour l'Angleterre, & les ordres qu'il avoit de se défaire de lui, dès qu'il auroit mis Keelmie entre les mains du Marquis della Doloré. Après ce détail, Dom Pédre voulut être instruit de celui qui le touchoit le plus; de quel renouvellement de fureur ne fut-il pas transporté en apprenant le

lâche assassinat de la Princesse sa femme, va s'écria-t'il tu es un monstre d'horreur, si je m'en croyois, je t'arracherois ta vie criminelle, mais j'ai besoin de ce qu'il t'en reste pour achever de te rendre un objet d'exécration à la face du Ciel & de la Terre; dans un instant je m'expliquerai. En achevant ces mots Dom Pédre sortit & enferma Gusman dans son Appartement, en lui jurant que s'il jettoit aucun cry, qu'il rentreroit pour l'achever; il envoya à l'Hôtellerie où étoit Keelmie un homme en qui il avoit un entiére confiance, avec ordre de la lui amener avec le plus de secret qu'il lui seroit possible: ensuite il rentra dans la chambre de Gusman, il lui banda lui-même ses blessures, en lui promettant qu'il lui enverroit chercher dans peu un Chirurgien & un Prêtre; & afin de lui conserver des forces nécessaires pour exécuter le plus affreux dessein, il lui fit avaler d'un élixir qu'il portoit sur lui, dont la chaleur devoit empêcher que le blessé ne perdit avec son sang, l'usage du sentiment.

PLUS

Plus la vengeance est raisonnée & plus elle est terrible : Dom Pédre ne se donnoit tant de soins pour conserver les jours de Gusman, que pour le faire servir à ses affreux projets : il frémissoit lui-même des horreurs qu'il étoit à la veille de commetre ; mais il n'avoit que ces moyens pour se venger d'un Roi cruel, à la barbarie duquel il devoit tous ses malheurs, & il ne voulut pas les laisser échaper.

L'infortunée Keelmie n'hésita point de suivre l'homme que Dom Pédre lui envoya : dès qu'elle fut arrivée à l'Hôtellerie, & que l'Ambassadeur en fut informé, il la fit attendre dans une chambre voisine, rentra dans celle de Gusman, à qui il parla dans ces termes.

„ Tu sçais mieux que moi, lâche „ Ministre du plus barbare de tous „ les Souverains, les sujets légitimes „ que j'ai de me venger d'un monstre „ qui n'a cessé depuis un tems de m'ac„ cabler, par les endroits les plus „ affreux ; je ne les rapelle point ces „ crimes horribles, je ne pourois les „ envisager sans t'arracher la vie, il

„ n'y

» n'y a qu'un seul objet qui te la con-
» serve jusqu'ici : c'est de te faire
» servir à ma vengeance. Le Roi
» d'Espagne mon ennemi le plus
» cruel adore Keelmie, j'ai promis
» de la lui renvoyer, je veux lui tenir
» parole, c'est toi que je choisis pour
» lui remettre ce qu'il a de plus cher
» dans le monde, mais Gusman avant
» tout, il faut que tu lui plonge un
» poignard dans le sein ; à ce prix je
» t'abandonne à ton malheureux sort,
» à ce prix je te laisse une vie que tu
» me dois, & dont je suis le maître,
» parle, es-tu dans le dessein de me
» satisfaire, un mot va décider de
» ton salut ou de ta fin. »

En prononçant ces terribles paroles, Dom Pédre leva le sabre. Gusman s'écria avec effroy qu'il étoit prêt non seulement de faire périr Keelmie, mais même de s'abandonner aux crimes les plus affreux, pour qu'on lui conserva la vie. Il suffit reprit Dom Pédre, en lui mettant dans la main un poignard, la victime va t'être amenée : dans un moment, je viens t'absoudre ou te punir.

Le Confident de Dom Pédre attendoit à la porte les ordres de son maître; ils furent de conduire Keelmie dans la chambre de Gusman & de venir lui rendre compte de ce qui s'y seroit passé; le cruel Espagnol qui ne l'étoit devenu qu'à force de malheurs, n'avoit pu prendre sur lui d'être le témoin d'une barbarie si odieuse. Peu de momens après, il apprit que le crime avoit donné de nouvelles forces au lâche Gusman, la beauté de Keelmie qui avoit dû réveiller en lui des sentimens qu'il avoit ressenti autrefois, ses pleurs à la veille du danger affreux qu'elle reconnut trop tard, ses priéres, rien n'avoit pu toucher le lâche Gusman & retenir les coups rédoublés qu'il lui porta, il sembloit que le traitre se vengea lui même d'une ennemie cruelle, il ne cessa point ses barbares efforts qu'elle ne tomba sans vie à ses pieds: ô Ciel se peut-il que tu permette de pareilles horreurs!

Dom Pe'dre ne fut pas plûtôt informé, que cette victime innocente avoit été précipitée dans le tombeau, qu'il entra dans l'Appartement

ment du Marquis della Doloré ; j'ai promis au Roi ton maître, lui dit-il ; de lui renvoyer Keelmie : suis-moi, je suis prêt à remplir ma parole. L'Agent du Monarque Espagnol se leva avec inquiétude, l'air de Dom Pédre annonçoit les horreurs dont il alloit être le témoin, il recula deux pas d'effroy en réconnoissant à la lumiére des flambeaux Gusmán Dalinkaras, que le meurtre nouveau qu'il venoit de commettre avoit fait tomber sans sentiment, il frémit en apprenant que le corps étendu à terre étoit celui de l'infortunée Keelmie, & il voulut donner des marques de son ressentiment ; remets ton épée, s'écria le furieux Dom Pédre en lui lançant un regard horrible, & en faisant briller son sabre à ses yeux, il ne te serviroit de rien de vouloir venger ton lâche Souverain d'une représaille légitime, tu ne ferois qu'augmenter le nombre des victimes. Adieu dis à ton Tyran que je vais porter une tête en Angleterre qu'il avoit voulu proscrire par des moyens honteux & dignes de lui, & assûre-le de ma part que si ses enne-

mis

mis me laissent une vie qu'il a tenté mille fois de m'arracher, qu'elle ne sera employée à l'avenir qu'à faire des efforts puissants & continuels pour le punir de tous les crimes effroyables qu'il a commis & qu'il a occasionnés. Après ce discours, Dom Pédre se retira, & monta à cheval avec l'amertume & la douleur dans le cœur : le remord l'accompagnoit, & il arriva en Angleterre dans un assiéte d'esprit qui le mettoit au dessus de tous les malheurs qui étoient à la veille de l'accabler.

Fin de la cinquiéme Partie.

LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS.

SIXIE'ME PARTIE.



A LA HAYE,
CHEZ PIERRE DE HONDT.
MDCCL.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



LE MASQUE DE FER OU LES AVANTURES ADMIRABLES DU PERE ET DU FILS;

CHAPITRE XXIII.



A PEINE Dom Pédre fut-il dans la Capitale, que le bruit de son arrivée se répandit par-tout : le peu de soin qu'il aporta de se cacher l'eût bien tôt fait reconnoître, le Peuple qui croit tous les bruits qu'il plaît à la Cour de répandre sans les aprofon-

dir, s'assembla bien-tôt par troupe, & après des délibérations tumultueuses, accourut en foule dans le Palais où l'on avoit vû descendre Dom Pédre, & il voulut en enfoncer les portes. Les gardes établis pour la Police de la Ville, ayant été bien-tôt informés de ce mouvement populaire, se réunirent, & vinrent s'oposer aux violences projettées; d'un autre côté, les Magistrats instruits de ce qui y donnoit lieu, envoyérent un Détachement pour enlever le malheureux Dom Pédre : il étoit tems qu'il arrivât; les Anglois en fureur avoient repoussé les Gardes de la Ville, & étoient à la veille d'entrer dans le Palais; Dom Pédre auroit été déchiré infailliblement par la Populace, envain eut-il voulu se justifier, c'en eut été fait : le Peuple est un torrent, rien n'est capable de le retenir. Il falloit un ordre de la Reine signé de sa main pour enlever Dom Pédre : on le garda à vûë jusqu'à ce qu'il fut expédié. Cette Princesse frémit quand elle aprit son arrivée; malgré son éloignement pour cet acte qui faisoit

périr un homme pour lequel elle avoit une vénération profonde, sans en pénétrer la cause secrette, elle donna cet ordre funeste. Dom Pédre fut enlevé & conduit dans un cachot voisin de celui de son Fils; il fallut promettre aux Habitans de la Capitale, acharnés à la perte de ces hommes illustres, que les Criminels seroient incessamment conduits au suplice, sans quoi leur dessein étoit de forcer les prisons, & de les déchirer publiquement.

Dom Pe'dre étoit trop habile pour s'effrayer des risques qu'il couroit: dès qu'il fut arrêté, il demanda d'être interrogé publiquement, & de se justifier du crime dont il étoit accusé, à la face des Etats assemblés. Le caractére dont il avoit été revêtu, & les services qu'il avoit rendu à l'Angleterre, donnérent un grand poids à sa requête: après un délibéré dans la Chambre des Milords, il fut décidé qu'elle auroit son effet; mais, comme il étoit d'usage qu'il y eut un intervalle d'un mois, on publia le délai, afin que tous ceux qui pou-

voient charger les Criminels, eussent le tems de se rendre dans la Capitale, en cas qu'il en fussent éloignez; & en attendant ce jour célébre, on recommença le procès criminel contre Dom Pédre, afin que tout fût en état de le juger, s'il ne nommoit point, comme il l'avoit promis, les vrais Auteurs d'un meurtre qui continuoit à jetter le Royaume dans la derniére consternation.

TANDIS que l'Angleterre est occupée de la juste vengeance de la mort de son Roi, l'Espagne frémit des fureurs de son Souverain. Quoi, s'écria-t'il, en aprenant du Marquis della Doloré, la mort de Keelmie, Dom Pédre m'est échapé, & tu ose te presenter à mes yeux sans m'aporter sa tête, va perfide, va chez les morts aprendre à l'infortunée Keelmie, le désespoir affreux où me jette sa perte, aprens-lui que je vais tant verser de sang que l'Univers étonné se souviendra à jamais de sa tragique Histoire; oui, oui, l'Angleterre sera mise à feu & à sang, jusqu'à ce qu'elle m'ait rendu le coupable Auteur de sa

perte;

perte ; que mon Trône s'ébranle, que mes Peuples soient subjugués, que je périsse enfin, je suis prêt à tout entreprendre, à tout sacrifier. O Keelmie ! étoit-ce-là ce qui t'étoit réservé ? ô lâche Gusman n'aurois-tu pas dû périr mille fois plûtôt que d'attenter à des jours si précieux ? mais ne crois pas que ce crime reste impuni ; non, non, tu mourras de ma main, & le lieu, où s'est passé cet exécrable assassinat, va devenir pour jamais un lieu d'horreur & de malédiction.

Le Marquis della Doloré fut la victime de ces transports ; un coup de sabre qui lui enleva la tête, fut le commencement des fureurs d'un Roi si cruel, & la journée ne se passa point sans d'autres actes d'inhumanité. Le lendemain les ordres furent envoyés à toutes les troupes de descendre en Angleterre, & d'y commettre les actes d'hostilitez les plus horribles : on vit sortir des ports de mer de nombreuses Flottes ; outre cela, le Tyran fit publier un ban pour convoquer toute sa Noblesse à la quin-

zaine, il en fit un Corps d'Armée séparé, à la tête de laquelle il rugit comme un Lion, il n'a point de repos qu'il ne soit entré en Angleterre, & qu'il n'ait déchiré de sa main, dit-il, le monstre épouvantable qui lui a enlevé l'objet de ses desirs.

LA Reine d'Angleterre fut bientôt informée des préparatifs affreux qui se faisoient contre elle, & des actes d'hostilitez qu'on commençoit à commettre contre ses Sujets ; après avoir tenu un grand Conseil, il fut expédié des ordres aux Troupes, pour s'opposer aux malheurs dont l'Angleterre étoit menacée, on fit des levées considérables, on nomma des Généraux habiles, & après avoir pris toutes les mesures que la Politique & la prudence dictent dans de pareilles occasions, on se flatta que l'orage ne seroit pas aussi épouvantable qu'on se l'étoit figuré.

LORSQUE le Conseil assemblé eut décidé de ce qui avoit raport à la Guerre, on mit sur le tapis les motifs qui y donnoient lieu : le Roi d'Espagne avoit écrit à la Reine que si elle

elle lui livroit Dom Pédre & son Fils, que loin d'inquiéter l'Angleterre il étoit prêt à faire une paix durable avec ce Royaume ; les deux tiers du Conseil panchoient à satisfaire ce Prince cruel pour éviter les malheurs dont on étoit menacé. Mais la Reine & les Principaux du Conseil furent du sentiment de ne rien décider dans une occasion aussi délicate que Dom Pédre n'eut parlé : il avoit promis de nommer les meurtriers du feu Roi, & d'en donner des preuves convaincantes, lorsque la Chambre des Milords seroit ouverte ; il n'y avoit plus que quatre jours, le terme étoit trop peu éloigné pour ne pas différer à prendre un parti, c'étoit de ce jour fatal que la Guerre ou la Paix devoit se résoudre. Avec quelle impatience ne fut-il pas attendu.

Enfin il arriva ce jour célébre : la Reine se rendit, selon la coûtume, dans la Chambre des Milords, en habit de deuil, lorsqu'elle fut avertie qu'elle étoit assemblée. Elle ne put s'empêcher de pâlir lorsqu'elle fut sur le Trône, & qu'elle pensa que

le jugement qui feroit prononcé, feroit fans apel. Le malheureux Criftanval dans fes fers fe prefenta à fon imagination avec des mouvemens inconnus, dont elle fut effrayée, jufque-là, elle s'étoit interreffée pour lui, comme on s'interreffe pour un homme qu'on eftime & qu'on croit innocent. Mais une lueur fatale *lui* fit connoître que quelque chofe de plus agiffant pour lui dans fon cœur, cette connoiffance la troubla, & il fallut toute fa raifon & toute fa prudence pour dérober aux yeux qui la fixoient, l'intérêt touchant qui la décidoit en faveur de ceux que la haine publique avoit profcrit, avant l'arrêt qui devoit être prononcé.

Un cri d'horreur & de vindicte publique, arracha la Reine à fes fombres réfléxions : il étoit occafionné par l'arrivée de Dom Pédre, & de fon Fils que l'on amenoit. Toute l'Affemblée tourna les yeux fur eux, comme s'ils avoient voulu, par cet examen, prévoir s'ils étoient innocens ou coupables ; la Princeffe penfa fe trouver mal en arrêtant fes regards

ſur ces illuſtres Malheureux ; en effet le Spectacle étoit attendriſſant, Dom Pédre & Criſtanval étoient chargés de chaînes, & la lenteur de leur marche avec le bruit horrible des fers qu'ils traînoient, jettoient une ſecrette horreur dans l'ame, qui l'obligeoient malgré elle de s'interreſſer pour ceux qui les portoient.

Apre's que Dom Pédre & ſon Fils furent aſſis ſur les tabourets humilians du Parquet, on leur lut les Accuſations faites contre eux ; Dom Pédre les écouta avec une fierté mâle, & une noble aſſûrance qui étonnérent les délateurs, & qui ſuſpendirent pour un moment la prévention fâcheuſe, enſuite ayant reçu la permiſſion de parler, il fit une profonde inclination à la Reine, & s'exprima dans ces termes.

„ Ce n'eſt point ma juſtification, „ ô Vous qui m'avez condamné ſans „ m'entendre, dont il eſt ici queſtion, „ je deviendrois complice d'un crime „ qui me remplit d'horreur, ſi je tra- „ vaillois à m'en juſtifier, ce ſont des „ preuves qu'il faut, & non pas des

„ paroles ;

„ paroles; j'ai vécu parmi Vous, je
„ vous ai servi de mon bras & de
„ mon sang, ce devoient être là mes
„ défenseurs. Le souvenir de mes ac-
„ tions auroit dû vous parler en ma
„ faveur, mais puisque votre ingra-
„ titude les a mis dans l'oubli, qu'il
„ n'en soit plus question; aprenez à
„ me connoître, sçachez qui je suis,
„ quels sont mes malheurs, aprenez
„ à qui je les dois, suivez-moi dans
„ le récit que je vais vous en faire,
„ & lorsqu'il sera terminé, proncez
„ mon arrêt & celui de mon Fils si
„ votre justice le demande. „

APRE'S ce court exorde prononcé avec dignité, Dom Pédre commença son Histoire, il n'oublia point ses amours avec la Princesse Emilie; il en parla avec les ménagemens qui convenoient pour sa gloire, ensuite il passa à la vengeance affreuse qu'en avoit pris le Roi d'Espagne: il dépeignit patétiquement tout ce qu'il avoit souffert dans l'Isle déserte, ne fit aucune mention de Keelmie, & encore moins de ses belles actions, qui avoient rendu à l'Angleterre, l'éclat

l'éclat que l'Espagne lui avoit ôté: il s'étendit fort au long sur le sujet de son Ambassade, fit toucher au doigt les raisons qui l'avoient engagé à porter sa tête au Roi d'Espagne, entra dans l'affreux détail de la conférence secrette qu'il avoit eu avec ce Tyran, déduisit l'horrible méprise qui étoit la fatale cause de la mort du Roi, circonstantia les motifs, & la conduite de ces terribles horreurs, rendit compte de ce qu'il avoit apris du premier Ministre d'Espagne à cette occasion, de la rencontre qu'il avoit fait du criminel Gusman, de ce qu'il avoit apris de sa bouche, avoua avec un air de repentir, & de remord le crime qu'il avoit commis pour se venger du meurtre de sa femme, & termina son discours ainsi.

„ VOILA mes forfaits, ô Vous, „ qui êtes assemblés pour me juger, „ si l'on devient criminel pour avoir „ donné lieu au crime, je le suis, „ vengez-Vous, je suis en votre „ puissance; mais ne vous attirez „ point la colére Céleste par une in- „ justice

„ justice sans exemple : mon Fils ne
„ trempe en rien dans mes malheurs,
„ il en a toûjours été la victime, &
„ ne les a cependant jamais mérités :
„ que je périsse enfin, mais qu'il soit
„ conservé pour Vous venger : vous
„ sçavez s'il est digne de porter les
„ Armes, & s'il a sçû ménager Vos
„ Ennemis : après cela prononcez ;
„ que je vive ou que je meure, je suis
„ déterminé à subir la peine de votre
„ jugement. „

PENDANT le récit de Dom Pédre qui dura plus de deux heures, toute l'Assemblée eut les yeux fixés sur lui, & s'interressa dans toutes les avantures qu'il raporta : après qu'il eut fini, un silence profond succéda, il sembloit que chacun médita intérieurement sur tant de malheurs, la Reine n'avoit pu retenir ses larmes, & son cœur accablé ne se soulageoit que par ses transports ; une partie de ceux qui avoient retenus leurs pleurs se voyant autorisés par celles de la Reine, y donnérent un libre cours ; quel changement prodigieux ! il sembloit qu'autant de Spectateurs
fussent

fussent devenus autant d'amis tendres & sincéres, qui partageoient les infortunes de Dom Pédre : l'innocence de ce grand homme prévaloit, on se rapelloit les grandes actions de deux Héros à qui l'Angleterre devoit son Salut, en faisant réfléxion à la nouvelle Guerre à laquelle elle étoit en proye, & toutes ces considérations réunies, on ne pouvoit s'empêcher de convenir qu'en rendant à Dom Pédre & à son Fils leur liberté & la gloire, on faisoit moins pour eux que pour la Nation.

Le Président de la Chambre des Milords qui sentit mieux que personne la conséquence de toutes ces choses, se leva & ordonna de recandu re les criminels, pour délibérer sur ce qu'on avoit à faire. A cet ordre, un murmure général se fit entendre : on eut desiré qu'ils eussent été renvoyés absous sur le champ. Mais la dignité de la Séance ne permettoit pas qu'on décida d'une affaire aussi importante sans un plus mur examen : la Reine qui sçavoit qu'il n'étoit point d'usage qu'elle assistât

aux secrettes délibérations, se retira avec une inquiétude extrême : quoiqu'elle eut remarqué que tout étoit disposé en faveur de Dom Pédre & de son Fils, elle craignoit de funestes retours, & jusqu'à ce qu'elle eut apris le prononcé, elle fut dans des allarmes continuelles ; se seroit-elle jamais figurée le résultat important de l'Assemblée, & ne sembloit-il pas que ses inquiétudes prévissent une partie de ce qui devoit arriver.

CHAPITRE XXIV.

DE's que la Chambre de la Noblesse fut formée, on agita si l'on absoudroit les Criminels, & l'on proposa de quelle maniére on en useroit dans cette célébre occasion. Les avis furent partagés, les uns vouloient qu'on gardât les Accusés jusqu'à ce qu'ils eussent fourni des preuves convaincantes qu'ils n'étoient point complices de l'Assassinat du Roi; les autres décidoient que pour

mettre l'Angleterre à couvert des malheurs dont elle étoit menacée, il convenoit de livrer des Etrangers en qui elle ne devoit prendre aucun intérêt; cet avis fut rejetté unanimement, on le trouva mal conçû, & même dangereux pour la Nation, qui, par cette soûmission aux ordres d'un Monarque Etranger, faisoit connoître sa foiblesse, & la crainte qu'elle avoit de ses menaces; on retourna aux opinions, & aprés cinq heures de délibération, le Président prononça de cette maniére.

La Chambre des Milords aprés avoir délibéré mûrement, sur le procès intenté contre le Général Dom Pédre, & son Fils Dom Cristanval, déclare qu'elle ne trouve aucunes preuves qu'ils ayent trempé en rien dans l'Assassinat qui a été commis contre le feu Roi de glorieuse mémoire; à cet effet les auroit élargi sur le champ, sans l'obligation où elle est de venger la mort d'un Souverain qu'elle a lieu de pleurer, & dont elle doit poursuivre la vengeance. Sur ce, elle a jugé convenable d'ordonner

d'ordonner que le Général Dom Pédre restera en ôtage parmi Nous, jusqu'à ce que Dom Criſtanval son Fils ait vengé pleinement le crime odieux commis contre la Sacrée Perſonne de notre Monarque, en cherchant ſans relâche à en punir les Auteurs quels qu'ils ſoient; elle déclare en outre qu'en cas que ledit Dom Criſtanval ne parvienne pas à ſatisfaire aux deſirs de la Nation gémiſſante, il s'engage de donner ſa parole d'honneur de ſe rendre dans cette Capitale au bout de l'an & jour, à faute de quoi, le Général Dom Pédre répondra ſur ſa tête de la contravention, & ſubira les peines dont il ſera prononcé alors plus amplement.

Le jeune Criſtanval reçût ſa liberté le même jour, & Dom Pédre ſon Pere, dont on connoiſſoit la délicate probité, fût relâché ſur ſa parole. Ils furent l'un & l'autre ſe jetter aux pieds de la Reine, qui les reçût avec joye, & qui ne put s'empêcher de la leur témoigner. On vous a rendu juſtice, leur dit-elle, vous ne me devez

devez rien; j'ai tremblé, je l'avouë, que la prévention ne l'emportât sur l'équité, mais j'ai toûjours espéré que le Ciel protégeroit votre innocence. Ces paroles furent proférées publiquement. Mais un moment après, la Reine ayant témoigné qu'elle desiroit être seule, tout le monde se retira: sa tendresse pour Keelmie lui faisoit souhaiter d'entretenir le Général sans témoins: elle avoit compris par le discours qu'il avoit tenu dans la Chambre des Milords, que personne mieux que lui ne pouvoit lui rendre compte de ce qui étoit arrivé à cette aimable fille; Dom Pédre satisfit avec sa candeur ordinaire, sa curiosité: il ne put lui dissimuler les choses. La Reine frémit de cet affreux détail; mais une puissance secrette la rendit de moitié de cette vengeance, & elle ne put s'empêcher d'avouer qu'il y avoit des événemens extrêmes qui engageoient souvent à des actions dont on concevoit l'énormité, mais qu'il étoit moralement impossible d'éviter. Cette indulgence d'une Princesse aussi douce que

vertueuſe, attendrit Dom Pédre jusqu'aux larmes, & ne contribua pas peu à étouffer dans ſon cœur la voix du remord qui le martiriſoit ſans relâche, depuis le terrible moment où la rigueur de ſa deſtinée, y avoit donné lieu.

La Reine qui s'interreſſoit de plus en plus pour ces deux hommes illuſtres, ouvroit la bouche pour demander à Dom Pédre qu'elles meſures il alloit prendre pour ſatisfaire aux engagemens impoſés par la Chambre des Milords, lorſque l'Huiſſier du Cabinet entra & annonça le premier Miniſtre, la Princeſſe pâlit à cette annonce; il n'étoit pas d'uſage qu'on l'interrompit pendant le jour, & il étoit indubitable que des affaires d'une conſéquence extrême l'amenoient au Palais.

Lorsque les traverſes de la vie ont agité nos jours, on ne peut s'empêcher de reſſentir des allarmes aux moindres aparences du malheur.

Le premier Miniſtre confirma les idées funeſtes de la Reine. Il venoit lui aprendre que le Roi d'Eſpagne à la

la tête d'une Armée formidable étoit entré dans le Royaume, & que rien ne lui résistoit: il ajoûta que plusieurs Courriers dépêchés à la fois des Gouverneurs de la Frontiére, donnoient avis que la terreur étoit répanduë de telle maniére, que jusques aux troupes fuyoient & ne vouloient pas attendre le Vainqueur, & cela parce que le Tyran, qui se presentoit, n'entendoit à aucun Traité, & mettoit à feu & à sang toutes les Villes par lesquelles il passoit. Il avoua naturellement à la Reine que si le Conseil qu'on alloit assembler extraordinairement pour cet effet, ne trouvoit point de remédes prompts pour interrompre le cours de cette désolation générale, qu'il étoit assûré que la Monarchie tomberoit avant qu'il fut peu sous la Domination du Tyran: il termina enfin ce discours, par dire, que dans l'état affreux où étoient les choses, il n'étoit pas possible de les dissimuler.

Ce discours étoit trop positif pour ne pas jetter dans l'esprit de la Souveraine, l'agitation la plus cruelle:

elle la laissa entrevoir toute entiére. Dom Pédre, á qui sa valeur inspiroit toûjours de mâles consolations, assûra la Reine que si les Anglois étoient bien conduits, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fussent capables d'entreprendre: tout dépend des Chefs qu'on leur donnera, s'écria-t'il, en adressant la parole au premier Ministre, je connois le génie des deux Nations: l'Espagnol arrogant, triomphe tant qu'il se persuade qu'on le craint; mais dès qu'on lui opose un courage que rien ne dément, il s'étonne, il plie, & l'on est bien-tôt son vainqueur. L'Anglois au contraire, ne se prévaut de rien, il se défie toûjours de la Fortune & des événemens, vous ne le voyez point se glorifier de vaines conquêtes, de légers avantages, il ne s'abandonne point à sa prospérité, il prouve par une conduite constante qu'il ne se croit victorieux, que lorsqu'il est à la fin d'une Campagne, & qu'il n'a plus d'ennemis.

CE peu de mots fit impression sur l'esprit du Ministre, il assûra Dom Pédre, en se retirant, qu'il n'oublie-

roit

roit pas de les faire valoir : en effet dans le Conseil qui fut tenu le même jour, on fit une mention honorable de celui qui les avoit proférés, & si on ne prit pas pour lors des arrangemens en faveur du brave Général, on ne tarda pas à convenir qu'il étoit le seul dans le Royaume, qui pût mettre heureusement en pratique, les conseils qu'il avoit hazardé de donner.

Huit jours après la liberté qui avoit éte accordée aux braves Espagnols, Dom Cristanval, qui avoit eu de fréquentes conférences avec son Pere pendant ce tems, & qui avoit fixé son départ pour la nuit suivante, fit demander à la Reine une audience secrette ; je vais m'éloigner peut-être pour jamais de Votre Majesté, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, Elle sçait que la Chambre des Milords m'a condamné à venger des crimes énormes qu'on ne peut se rappeller sans frémir, il peut arriver mille événemens qui me feront échouer dans mon entreprise, ou qui m'ôteront une vie qui ne m'est chére que parce

parce qu'elle vous est consacrée depuis le moment que j'ai eu le bonheur de jouir de votre adorable presence : qu'il me soit permis du moins avant de l'exposer, de vous déclarer mes sentimens les plus cachez. Je vous aime, Madame, & je n'ai jamais aimé que Vous, je prens le Ciel à témoins, que le respect le plus digne d'être écouté, a toûjours été de moitié de mes tendres sentimens, pourois-je sans vous offenser .... arrêtez Cristanval interrompit tristement la Reine. O Ciel, à quel excès osez-vous vous vous porter ? Oubliez-vous que c'est à la veuve d'un Grand Roi à qui vous parlez, & que vous êtes le seul qui ait été assez téméraire pour lui faire une semblable déclaration. Jusqu'ici, je vous ai cru digne de mon estime, jusqu'ici, je vous ai consideré comme innocent, voudriez-vous devenir coupable, & me faire regretter une opinion peut-être trop favorablement & trop précipitamment conçûë : partez Cristanval, partez, allez confirmez l'estime de la Chambre des Milords, qu'une vengeance

geance légitime s'empare de votre ame, & qu'elle confonde des sentimens qui devroient avoir été étouffés dès leur naissance, ou si mon malheur ou le votre étoit assez grand pour que la raison, & ce que vous vous devez, ne s'en rendissent pas les maîtres, fuyez pour jamais de ma presence, & que je n'aye pas à rougir à vos yeux, de vous avoir inspiré une passion, qui, par mille égards plus solides les uns que les autres, ne pourroit subsister sans deshonorer ma réputation, & sans vous rendre le plus malheureux de tous les hommes.

Avec quelle dignité ces paroles ne furent-elles pas prononcées? elles firent un si grand effet sur l'esprit étonné de Dom Crislanval, qu'il n'y repliqua que par un profond soupir, & en se retirant; la Reine le vit partir avec une pitié favorable: son devoir avoit conservé le dessus; mais le fond du cœur n'en resta pas moins agité, & pas moins prévenu pour lui.

Huit jours après le départ de ce jeune

jeune Héros, l'on aprit avec effroi à Londre que le Roi d'Espagne avoit gagné deux batailles consécutives; qu'il avoit mis toutes les Villes qu'il avoit conquises, à feu & à sang; que tout fuyoit devant lui, & qu'il étoit en marche avec son Armée victorieuse pour faire le Siége de la Capitale. L'extrêmité affreuse où l'on se vit réduit, fit convoquer la Chambre des Milords: il y fut résolu que pour éviter les derniers malheurs, il falloit envoyer des Députés au Tyran, & lui livrer Dom Pédre: en vain quelques ames généreuses voulurent-elles combattre ce lâche parti, la pluralité des voix l'emporta. Suivant cette décision, Dom Pédre fut arrêté en sortant de chez la Reine, & on envoya demander des passeports au Roi d'Espagne, pour lui faire part de la délibération du Conseil, & pour implorer la miséricorde du Vainqueur.

La réponse ne répondit point aux espérances dont on s'étoit flatté: il n'est plus têms, répondit le Roi d'Espagne aux Députés, vous voulez me livrer

livrer le Traître que je vous ai demandé, il ne peut m'échaper, dans deux jours l'Angleterre me sera soûmise, & j'en userai alors comme il me plaira, je ne puis condescendre qu'à une seule proposition, que Londres m'aporte ses clefs, en faveur de son obéissance, je lui ferai grace: je ne vous donne que vingt-quatre heures pour y penser.

Les Députez consternez, revinrent avec cette altiére décision, la Chambre des Milords en frémit, & convint d'une voix unanime qu'il valoit mieux, dans cette horrible extrêmité, que Londres & le reste de l'Angleterre périssent, & s'enséveliffent sous ses ruines, que de se soûmettre à un ennemi aussi déraisonnable & aussi cruel; l'on délibéra ensuite sur les mesures qu'on devoit prendre dans le déplorable état où l'on se trouvoit, & aprés quatre heures d'opinions avancées, contredites, & réfutées, on convint que le mal étoit sans reméde, & qu'il étoit impossible de pouvoir y résister.

Le premier Ministre, qui assistoit à toutes ces délibérations, avoit toûjours

jours fait une férieufe attention fur le mérite, & la capacité extraordinaire de Dom Pédre. Il s'étoit toûjours interreflé fecrétement pour lui, il attendit ce moment pour le propofer à la Chambre des Milords. Vous avez connu par une expérience heureufe, leur dit-il, combien ce Général eft habile, & de quel poids font fes confeils & fes actions. Admettez-le à votre Affemblée, qu'il oublie par votre confiance des procédez qu'il n'avoit point mérités, & qui font fi peu dignes de lui; qu'il devienne le Chef de vos délibérations, de vos armées, de l'Angleterre même, s'il le faut, vous trouverez peut-être alors le reméde que vous cherchez? que fçavons-vous, fi cet homme à qui nous devons déja tant, & auquel vous avez vû opérer tant de miracles, ne fera point encore celui-ci, que rifquons nous, pouvons-nous courir des extrêmités plus affreufes que celles où nous fommes réduits actuellement.

CETTE propofition fut apuyée par le premier Miniftre de toutes les raifons folides qui pouvoient la faire

valoir;

valoir, il fut écouté avec une attention qui prouvoit combien elle étoit reçûë agréablement. En effet, à peine eut-il achevé sa harangue, que toute la Chambre aprouva hautement ce moyen, on envoya des Députez à la prison où Dom Pédre étoit renfermé, on lui fit une satisfaction honorable; le bruit qui s'étoit répandu parmi le Peuple qu'il alloit être à la tête des affairés, le transporta de joye, & fit târir des pleurs dont la source n'étoit que trop légitime; oui, ce Peuple qui n'aguére vouloit sa mort, change tout-à-coup, il l'éléve jusqu'au Ciel, & le conduit avec des acclamations réïtérées jusqu'à la Chambre des Milords.

Les cœurs braves & généreux ne sont point sujets à de bas ressentimens. Dom Pédre oublia dans l'instant, les sujets qu'il avoit de se plaindre des Anglois, dès qu'ils en eurent marqué le regret: il accepta avec reconnoissance le timon des affaires, & refusa modestement le titre de Protecteur qu'on voulut lui donner; il demanda qu'on lui fit un détail sincére & naïf de l'état present où se

trouvoit le Royaume, & promit qu'après quelques heures de méditation sur tous ces points importans, il agiroit, & qu'il risqueroit volontiers sa vie pour confirmer la confiance qu'on avoit bien voulu prendre en lui.

Les effets suivirent de bien près les paroles. Dom Pédre revêtu du pouvoir Souverain, convoqua toute la Noblesse du Royaume; en attendant qu'elle fut renduë en armes & bagages en une plaine qu'il avoit marqué pour le rendez-vous, il assembla le Peuple de la Ville, hors de Londres, le fit avertir qu'il fut armé de pêles & de hoyaux, & après leur avoir fait part, par une harangue, de son dessein, il les distribua dans tous les environs, par où on pouvoit aborder à la Capitale, & fit couper les chemins de tranchées & de fossez si profonds, & en une si grande quantité, qu'il étoit impossible qu'une Armée pût aprocher sans se mettre dans le cas d'être défaite par le plus petit Détachement; le Général fit soûtenir les travailleurs par un Corps d'élite à la tête duquel il mit des Officiers déterminés, & les Peuples qui conçû-

rent que de leur travail dépendoit leur ſalut, s'y portérent de ſi grand cœur, qu'en moins de trente heures, il fut achevé, & dans l'état que Dom Pédre l'avoit deſiré.

DOM PE'DRE avoit donné de ſi bons ordres pour que le Roi d'Eſpagne ne fut point informé du piége qu'il lui tendoit, qu'il arriva avec ſon armée au commencement de la nuit, aux environs de ſes tranchées, ſans qu'il en eut aucun ſoupçon; il fit alte à un quart de lieuë delà, dans l'intention, après deux heures de repos, d'en partir, de ſurprendre la Capitale, & de la réduire en cendres après avoir enlevé des priſons Dom Pédre, où il ſçavoit qu'il avoit été detenu lorſqu'on avoit propoſé de le lui livrer, & où il le croyoit encore. Les proſpéritez ſont ſouvent auſſi contraires à un Conquérant que ſes malheurs; elles lui donnent une confiance dont la vigilance d'un habile ennemi ſçait profiter; le Général en donna un exemple, dans cette occaſion. Comme il n'épargnoit rien pour être bien ſervi, il fut averti par ſes eſpions du deſſein du Roi d'Eſpa-

gne. Il commanda fur le champ deux Corps d'élite de quatre mille hommes chacun, fe mit à leur tête, les fit défiler à la droite, & à la gauche des tranchées, apofta du côté de la Ville plufieurs Regimens qui devoient profiter de la confufion de l'Armée, fi elle pouvoit arriver jufque-là, l'ordre étoit de l'attaquer de deux côtés à la fois, dès que la confufion auroit rompu fa marche, & jufqu'à ce moment, il étoit défendu fous peine de la vie, de faire aucun mouvement qui put éventer la mine avant qu'elle eut joué.

Aprè's que Dom Pédre eut placé lui même les troupes dans les endroits favorables qu'il avoit choifi pour les faire donner, il monta un cheval Anglois de la derniére vîteffe, fe fit accompagner de vingt des plus braves gens, & fut lui- même à la découverte de l'Armée ennemie, il furprit une védette qu'il enleva fi heureufement que le gros de l'Armée n'en prit point l'allarme : cela le mit dans le cas de pénétrer jufqu'au camp. Comme Efpagnol il ne lui fut pas difficile de paffer les premiéres gardes,

des, & l'on jugea par ses réponses qu'il étoit de l'Armée. Son dessein étoit de donner l'allarme, & de se faire suivre de toutes les troupes du Roi d'Espagne, afin de les engager dans les piéges qui leur étoient tendus. Son artifice réussit au gré de ses desirs, l'Armée du Roi d'Espagne qui étoit prête à marcher, le suivit. Dès qu'il eut fait connoître qu'il étoit ennemi, il passa à travers des fossés par un chemin couvert de fascines, qu'il avoit fait pratiquer, & qui pouvoient résister à trente hommes, mais qui devoient s'éfrondrer lorsqu'elles seroient surchargées d'un plus grand nombre. Dès que Dom Pédre connut que son projet commençoit à réussir, il se jetta sur la gauche, fit le signal dont il étoit convenu, & toutes ses troupes donnérent à la fois sur l'Ennemi qui tomboit à chaque instant dans les tranchées, & qui jugeant du danger par ce qui lui arrivoit, ne s'occupoit que du soin de s'en tirer ou de l'éviter, & ne faisoit aucun usage de ses armes. Sans une Providence qui veille à la conservation des Rois, quelques Tyrans qu'ils soient, celui

celui d'Efpagne périffoit dans cette conjoncture, ou étoit tout au moins prifonnier. Un Efpagnol généreux connoiffant le danger extrême où fe trouvoit fon Prince, le tira d'un foffé où il étoit tombé avec fon cheval; le porta fur fes épaules, & avec des efforts infinis le remit fur un terrain folide. Prefque toute l'armée fut défaite tant par la droite que par la gauche, & du côté de la Ville où les fuyards furent taillés en piéces, il n'y eut que ceux que leur bonne fortune fit tourner du côté d'où ils étoient venus, qui échapérent. S'il avoit été poffible que le Général eut affemblé un Corps de troupes plus confidérable, & qu'il l'eut pû placer en lieu d'où la retraite leur eut été coupée, c'en étoit fait; aucun ennemi n'en fût réchapé.

LE point du jour éclaira le plus fanglant fpectacle, & fit entrevoir les plus grandes actions. L'incomparable Dom Pédre qui s'étoit porté partout avec une valeur qui doit fervir de modéle à tous les Généraux, profita de ce jour pour aller reconnoître lui-même l'état des chofes. Il

trouv

trouva avec une ſatisfaction douce, que les deux tiers de l'armée ennemie étoient péris, & que ce qui en reſtoit, étoit dans un ſi mauvais équipage, qu'il n'étoit plus à craindre, & encore moins en état pour lors de lui donner aucune inquiétude : il raſſembla ſes troupes, fit ceſſer le carnage, reçût à miſéricorde tous ceux qui voulurent ſe rendre, & avec une poignée d'hommes qui lui reſtoient, il chaſſa les priſonniers à la Ville comme on ramene un troupeau des champs.

La Ville de Londres, qui venoit d'être informée de la célébre Victoire que ſon nouveau Général venoit de remporter, vint au-devant de lui avec des acclamations qui n'avoient jamais été éxaltées avec de tels tranſports, les Anglois ſont extrêmes en tout : ſans aucune délibération, ils voulurent proclamer pour leur Roi, Dom Pédre, & ils le proclamérent en effet. Le Général refuſa ce titre, & leur dit qu'il ſe contentoit de la gloire de les ſervir, & que s'ils vouloient l'obliger de ſe prêter à leurs deſirs, il ſe retiroit, & qu'il ne ſe mêleroit

mêleroit plus des affaires de l'Etat.

Cette menace fit son effet, les Anglois rentrérent dans la modération : mais ils admirérent une réponse aussi modeste qu'elle étoit rare. La Reine qui alloit bien-tôt cesser de l'être, parce qu'elle n'étoit point grosse, l'année étant prête à expirer, ressentit dans le fond de son cœur une joye extrême de ce que celui qu'elle avoit toûjours protégé, se trouvoit si digne de ses heureuses préventions ; elle assûra la Chambre des Milors où elle se rendit pour recevoir Dom Pédre, & pour assister aux délibérations qu'on devoit faire à l'occasion de ce qui venoit de se passer, qu'elle verroit sans chagrin récompenser le mérite du Libérateur de l'Angleterre. Le Général répondit qu'il ne desiroit pour prix des heureux succès des Anglois, auxquels il n'avoit que la part de les avoir commandé, que celui d'affermir la Couronne, & de voir long-tems sur un trône une Reine qui l'occupoit si dignement, & qui méritoit des hommages de tout l'Univers.

Dès que la Noblesse du Royaume

me fut convoquée, Dom Pédre se mit à sa tête, se fit suivre d'une Armée qui fut levée en peu de jours, & se pressa de profiter de l'heureux succès de la déroute de celle du Roi d'Espagne pour le joindre, & pour lui livrer bataille: il l'atteignit au bout de dix jours d'une marche précipitée. Ce Prince avoit déja mis sur pied une autre Armée, & lorsqu'il le rencontra, il se trouva encore supérieur en force à la sienne; le Conseil de Guerre qui fut tenu à cette occasion, panchoit à se retrancher dans un Camp, & à ne rien risquer: la perte de la Bataille devoit entraîner celle de toute l'Angleterre. Ce parti étoit sage, mais Dom Pédre ne voulut pas s'y conformer: il representa qu'il ne falloit pas donner le tems au Roi d'Espagne d'assembler de nouvelles forces, qu'il étoit de la politique de profiter des avantages qu'on avoit remportés, qui devoient avoir donné autant de terreur aux Espagnols que de confiance aux Anglois; que de cette Victoire dépendoit le Salut du Royaume, parce qu'elle obligeroit le Roi d'Espagne à regagner

regagner ses vaisseaux, & à s'en retourner dans ses Etats: enfin il aporta de solides raisons, pour combattre le sentiment contraire, que tout le monde revint au sien; la bataille fut décidée, & les ordres furent donnés dans l'instant pour charger les Ennemis à la premiére occasion.



CHAPITRE XXV.

SI le brave Dom Pédre travailloit généreusement à protéger une Nation oprimée, le jeune Cristanval mettoit tout en usage pour répondre aux desirs de la Chambre des Milords, & pour venger les mânes d'une mere respectable dont il pleuroit journellement la perte. Son dessein en partant de Londres, avoit été de trouver les moyens de se faire presenter au Roi d'Espagne, sous un nom supposé, de lui demander un entretien secret, de lui presenter un poignard d'une main, & sans lui donner le tems d'apeller à lui, de l'attaquer avec les mêmes armes de l'autre,

tre, il vouloit avoir la vie du Tyran ou perdre la sienne. Son cœur généreux n'avoit pu concevoir aucune autre vengeance : il fallut changer quelque chose au plan qu'il avoit médité. Il aprit dans sa route, que le Roi qu'il cherchoit, étoit en marche à la tête de son Armée, & il pensa bien qu'il ne lui seroit pas aisé de l'aborder sans se servir de quelqu'artifice, l'embarras étoit difficile ; mais de quoi une ame guidée par l'amour, par la haine & par l'honneur n'est-elle pas capable ? Il eut bien-tôt imaginé un nouveau moyen : il n'alloit pas moins qu'à enlever le Prince au milieu de son Armée, & de le conduire prisonnier en Angleterre ; par ce moyen, il satisfaisoit à plusieurs choses à la fois, il faisoit la paix, il se vengeoit, il rendoit la liberté à son Pere, son amour n'étoit pas aussi oublié.

Dès qu'il eut bien éxaminé les conséquences de son projet, & qu'il eut chargé des gens affidés de faire venir la meilleure partie de l'Armée, aux premiers ordres qu'ils leur donneroit pour se rendre dans un Village à

quelques

quelques milles de-là, où elle se tiendroit en embuscade autour d'un bois qu'il avoit déja reconnu & choisi pour le théâtre de son entreprise; après : dis-je, s'être préparé à la faire réüssir, il se travestit en Berger, se rendit au Camp ennemi, & demanda au Capitaine des Gardes d'avoir l'honneur de parler au Roi : il assura qu'il avoit des choses de la derniére conséquence à communiquer au Monarque. Cristanval avoit si bonne mine & un air qui prévenoit tellement en sa faveur, que le Capitaine des Gardes le reçût avec plus de bonté qu'on n'en n'a pour un homme qui garde les moutons. En tems de guerre tous les avis sont écoutés de quelque part qu'ils viennent, il suposa que c'étoit un transfuge; il lui promit que dès que le Prince auroit renvoyé des Généraux avec lesquels il tenoit Conseil, il l'avertiroit qu'on avoit à lui parler. En effet une demi-heure après, il tint parole, le Roi d'Espagne ordonna qu'on lui amena ce Berger. Le Prince étoit dans le fond de sa tente avec Menquès son Premier Ministre. Que vou-

voulez-vous m'aprendre jeune homme, lui dit le Roi, en s'avançant vers lui, vous pouvez parler, il n'y a personne ici de suspect.

De quelque fermeté qu'un homme se soit armé, la presence d'un grand Roi imprime toûjours; soit que Dom Cristanval fut ému par cette considération, ou que la ressemblance que ce Prince avoit avec la Princesse sa mere, le saisit, il hésita & fut quelques momens sans ouvrir la bouche. Le Monarque le rassûra en lui répétant qu'il n'avoit qu'à s'expliquer, & que rien ne pouvoit l'en empêcher. Je ne le puis, reprit le fils de Dom Pédre, d'un air noble, fier & cependant respectueux; ce que j'ai à communiquer à Vôtre Majesté, la regarde personnellement & elle ne me sçauroit pas gré d'en user autrement. Le Roi fit signe à Menquès de sortir, & dès que Dom Cristanval fut seul avec le Roi, il lui tint ce discours.

„ Je n'ai pris ce déguisement que „ pour parvenir plus sûrement de- „ vant Vôtre Majesté, elle sçaura „ que la conservation des jours de sa

» per-

„ personne sacrée m'interresse au
„ point, d'avoir ôsé risquer les miens
» pour lui donner un avis si impor-
» tant, que je ne puis le confier qu'à
» Elle seule. Les ordres sont donnés
» dans notre Armée de laisser occu-
» per librement la Campagne à Vos
» troupes, qu'elles s'aprochent mê-
» me des nôtres, jusqu'à leur don-
» ner la chasse de côté & d'autre,
» de sorte que notre armée se dis-
» persant en confusion, la Vôtre se
» trouvera sur le terrain que l'autre
„ occupoit, ce qui donnant lieu aux
» troupes Angloises de se rallier par
» un mouvement de droite & de
» gauche, leur fera faire face de
» tous côtés, envelopera Vôtre ar-
» mée & fera ensorte de Vous en-
» lever. Voilà quel est le secret, en
„ voici le reméde. Votre Majesté
„ faisant avancer fiérement ses trou-
» pes sur plus grand front qu'il se
» poura, pour mieux donner dans
» le piége de ses Ennemis, détache-
» ra un Corps de troupes choisies
» qu'Elle commandera elle-même,
» en gagnant lentement sur la droi-
» te vers le bois : où se tenant en
» embus-

» embuscade, Elle leur fera couvrir » le défilé vers lequel les Anglois » pressés par votre armée, seront » obligés de courir, & où ils ne pou» ront éviter d'être entiérement dé» faits. De cette conduite dépend la » la Conquête de l'Angleterre. »

Ce discours tout interressant qu'il paroissoit dans la circonstance, n'en imposa point à un Prince qui joignoit à tant de défauts, un caractére naturellement méfiant & soupçonneux, mais il dissimula. Quelque important que me paroisse cet avis, je veux sçavoir, jeune homme, à qui j'en ai l'obligation. Le faux Berger interrompant le Roi, » profitez, » Prince, de mes avis, lui dit-il, il » va de vos jours & des miens d'en » exiger davantage; on ignore mon » évasion, le tems presse, & les rai» sons toutes essentielles qu'elles sont » d'une démarche aussi hardie que la » mienne, ne pouront vous être » connues que dans la suite. »

Il falloit avoir aussi peu d'expérience de la Politique, qu'en avoit Dom Cristanval, pour tenir un discours si obscur en matiére de cette

importance ; cependant le Roi d'Espagne, affectant toute la satisfaction que méritoit un si grand grand servi-ce, lui répondit : le succès de mes armes prouve assez les justes sujets que j'ai eu de les porter contre l'Angleterre : je ne doute pas que ce ne soit aussi dans cette considération que tu est venu, au risque de ta vie, pour me donner des connoissances si inutiles pour réussir plus promptement dans mes projets ; & comme tu ne me quitteras point, il n'y a pas de récompense à laquelle tu ne puisse prétendre pour prix de ton zèle & de ta sincérité.

Si Dom Cristanval avoit prévu que ce discours si naïf, en aparence, étoit un artifice de ce Prince adroit, pour le faire arrêter au sortir de sa tente, il eut profité du moment favorable, & au péril de sa propre vie il eut satisfait au desir qui le pressoit de se venger. Mais l'espoir qu'il avoit conçû de surprendre ce Prince, & de le conduire en Angleterre, ne lui fit pas assez prévoir ce qui pouvoit arriver. A peine eut-il quitté le Roi, qu'il fut arrêté, char-

chargé de chaînes, & remis à une sûre garde. Le Roi ne douta point, lorsqu'on lui aporta les poignards qu'on lui trouva sur lui, que ce ne fût un Assasin envoyé pour lui ôter la vie. Cette présomption qui n'étoit que trop bien fondée, le rendit plus défiant que jamais, il fit ce qu'il put pour aprendre le fond de cette avanture téméraire, mais Dom Cristanval, qui étoit au desespoir d'avoir manqué son projet, signifia à ceux qui voulurent le presser de répondre à cette occasion, qu'il endureroit tous les tourmens que la cruauté pouvoit imaginer, plûtôt que de se prêter à ce qu'on vouloit exiger de lui.

Le Roi d'Espagne, à qui l'on raporta la fermeté du prétendu Berger, mit vainement en pratique les moyens les plus violens pour l'obliger à se décèler; le jeune Cristanval souffrit avec une fermeté héroïque les tourmens les plus cuisans. Las de le martiriser, il attendit à la fin de la guerre à le faire périr par des suplices inouis, & dans la crainte que cette nouvelle victime ne lui échapa, il voulut qu'il fût toûjours gardé près de lui.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

CEPENDANT le Roi d'Espagne, ayant jugé aux mouvemens de l'armée d'Angleterre, qu'elle avoit dessein de lui presenter la Bataille, hésita pour la premiére fois de sa vie, s'il s'engageroit dans une action qui devoit décider de son sort; il sembloit qu'un préssentiment secret lui annonça celui dont il étoit menacé, mais peut-on l'éviter? Après avoir conféré avec ses Généraux, il prit le plus mauvais parti, la Bataille fut ordonnée pour le lendemain au lever du Soleil : il crut qu'en attaquant le premier les Anglois avec fureur, qu'il leur inspireroit de l'effroy & qu'il les auroit bien-tôt mis en déroute, mais il avoit à combattre, contre des ennemis à qui la présence d'un grand Général, donnoit de la confiance; il trouva des Soldats intrépides : il se repentit, mais trop tard, de s'être engagé avec tant d'imprudence.

A

A peine l'Aurore paroissoit-elle, que le Tyran qui couroit à sa perte, fut à cheval & harangua son armée;
» De cette Journée, s'écria-t'il à
» haute voix, dépend votre salut &
» votre bonheur : accoutumés à
» vaincre les Anglois en tant de ren-
» contres, vous n'avez plus, Amis,
„ que ce dernier combat à leur livrer.
„ Vôtre victoire vous rend les maî-
„ tres de leur vie & de leur riches-
„ ses, le sac de la Ville de Londres
» en sera la preuve : encore un pas,
» vous êtes dans cette grande Vil-
» le, encore quelques coups de sa-
» bre l'Angleterre est à vous. „

Le brave Dom Pédre n'employa pas tant de mots : Soldats, leur dit-il, souvenez-vous qu'en triomphant de l'ennemi que vous allez combattre, vous allez venger les mânes de votre grand Roi : rapellez-vous que se font ces mêmes Espagnols qui lui ont arraché si indignement sa vie, & que si vous étiez assez lâches pour ne pas le venger pleinement, vous deviendriez complices de sa mort.

Quel effet terrible ne produisit pas cette courte harangue : le vautour

tour ne fond pas avec plus de rapidité, sur sa proye, que les Anglois fondirent sur les Espagnols.

Le Roi d'Espagne qui se préparoit dans ce moment à donner encore de nouveaux ordres, n'eut pas le tems de les prononcer, l'ennemi enfonce le premier rang, en vain s'oppose-t'il à ce premier progrès, en vain s'écrie-t'il & s'efforce-t'il à rallier le Soldat étonné, tout plie, la mort & l'horreur volent de toutes parts; il est par tout, il inspire la confiance. Si quelques Régimens écoutent sa voix & tentent de repousser l'ennemi, le brave Dom Pédre survient comme un éclair, & fait évanouir ces legers avantages; il perce en tout lieu, il cherche le Roi d'Espagne, il veut profiter d'une occasion si belle pour le combattre lui-même: le Tyran s'en apperçoit bien tôt, il ne manque point de valeur. Dans le triste état de ses affaires, il pense qu'il n'y a que ce dernier moyen pour décider d'un combat dont son terrible ennemi est prêt de remporter la gloire; le desespoir se joint à son courage, il arrive à

sa

ſa rencontre les yeux étincelans: ces deux adverſaires ſe reconnoiſſent & jettent en s'abordant un cry de haine & de fureur.

A PEINE les combattans au milieu deſquels ils ſe trouvérent, eurent-ils reconnus quels étoient ces fiers Rivaux, qu'ils s'arrêtérent mutuellement, & ſuſpendirent leurs coups: il ſembloit qu'ils fuſſent devenus immobiles par une puiſſance ſecrette, & qu'ils jugeoient que la fin de ce combat devoit décider de leur bonne ou de leur mauvaiſe fortune, ils firent un cercle au milieu duquel combattirent ces fiers adverſaires. Le Roi d'Eſpagne parut d'abord le plus intrepide: il attaqua Dom Pédre avec fureur qui fit trembler pour lui les Anglois: il ſembloit que ce Général n'étoit occupé qu'à ſe défendre qu'il mettoit toute ſa valeur à parer ſes coups. Mais qu'on en jugeoit mal: il reprenoit haleine, il ne vouloit rien riſquer: il attendoit pour fraper, un moment favorable. Enfin il l'entrevoit, le Roi d'Eſpagne léve en l'air un ſabre peſant à deux mains qui doit enlever la tête du Général,

néral, un cry affreux retentit, on la croit à bas, Dom Pédre fait un mouvement, pare le coup, & d'un revers donné à propos, frape à plomb son ennemi sur la tête & le renverse de cheval; sans le casque qui garantit la pesanteur du coup, c'en étoit fait, ce Prince cruel étoit puni de toutes ses cruautez.

MAIS le tems n'en étoit pas encore arrivé, il ne fut qu'étourdi de sa chûte. Dom Pédre qui s'étoit jetté à bas de cheval pour l'achever, ne fut pas peu surpris de le voir relever & d'avoir à rendre un nouveau combat. Semblable à un Taureau échapé à la mort, le Roi d'Espagne fond comme un Lion sur son Ennemi, le Général le reçoit avec la même fureur, il en alloit triompher: deux larges blessures qu'il avoit faites au Roi étoient les avant-coureurs de sa victoire. Mais un événement auquel il n'avoit garde de s'attendre, pensa la lui arracher. Quatre Espagnols déterminés fondirent tout-à-coup sur lui: il fut obligé de faire volte-face; comme une Lionne à laquelle on

vent

veut ravir ses petits, il fond sur eux, il les éloigne bien-tôt. Pendant ce tems, on enleve sa proye : des sujets fidèles transportent leur Roi dans un endroit éloigné, le Héros se retourne pour l'achever & il ne le retrouve plus.

Nous avons dit que Dom Cristanval étoit observé à vûë par un Détachement commandé pour sa garde; ce Corps de troupes dès le commencement de la bataille avoit été enlevé par les Anglois, & le fils de Dom Pédre, par ce moyen, avoit été mis en liberté. Son dessein aussi bien qu'avoit été celui de Dom Pédre, fut d'en profiter pour combattre le Roi. Il le cherchoit par-tout & avant que d'arriver jusqu'à lui, il avoit été obligé de soûtenir plusieurs combats ; ce qui avoit différé jusques-là qu'il eut pû le rencontrer.

Il arriva par le hazard le plus heureux pour les Anglois, que ce jeune Heros arrivoit dans le moment qu'on enlevoit son Ennemi, & qu'on lui ménageoit une retraite, il fond sur les Espagnols qui escortoient sa marche & les oblige à s'arrêter, & à li-

vrer un nouveau Combat.

La Bataille qui avoit été suspenduë, comme on a dit, par la rencontre des Chefs, étoit recommencée dès qu'ils avoient été séparés. La confusion étoit extrême, Dom Pédre alloit & venoit pour presser la Victoire, & soupiroit en secret d'avoir manqué la belle occasion de se venger du Tyran ; mais quel est son transport de joye, il survient dans le tems que son Fils tente mille efforts pour percer un bataillon qui le couvre de ses armes, il le reconnoît. Il juge de la vérité de cette défense opiniâtre, il jette un cry qui glace d'horreur l'ennemi étonné & qui attire à lui les Anglois, il entre dans le bataillon, renverse tout ce qui s'opose à son passage, le Roi d'Espagne veut encore faire un dernier effort, lever un sabre impuissant, il tombe de sa main. La perte de son sang lui a enlevé le reste de ses forces, il veut jetter un cry & il se laisse tomber de foiblesse.

Dom Pe'dre & toute l'Armée le crut mort. Cette nouvelle qui se ré-

pandit

pandit dans un inſtant, décida de la Victoire. Les Eſpagnols demandérent quartier, & par l'ordre du Général, il leur fut accordé ; ils furent faits priſonniers de guerre, & le reſte de la journée & de la nuit ſuivante fut employé à donner les ordres convenables dans une auſſi importante occaſion.

Le lendemain ſur le Midi, l'Armée ſe mit en marche & fut reprendre toutes les Villes conquiſes par les Eſpagnols. Pour Dom Pédre & ſon Fils, ils la quittérent après avoir nommé un Général, leur preſence n'étant plus néceſſaire. Ils prirent avec les priſonniers le chemin de Londres. Le Roi d'Eſpagne qui n'étoit pas mort, étoit porté ſur un brancard, & ſuivi d'une garde choiſie, à la tête de laquelle Dom Criſtanval avoit été commandé. Ce Prince qui ne doutoit pas qu'on ne lui eut réſervé la vie que pour la lui faire perdre ignominieuſement, tentoit à tous momens tous les moyens poſſibles pour ſe l'arracher ; & ſans des ſoins extrêmes, les Anglois n'euſſent pas eu la gloire de le voir entrer dans leur Ville tout vivant.

Les habitans de la Ville de Londres n'eurent pas plûtôt apris la fameuse Victoire que Dom Pédre avoit remporté, & que leur ennemi cruel leur étoit amené, qu'ils se laissérent aller à des transports de Joye prodigieux. Ils déclarérent à la Chambre des Milords, qui s'étoit assemblée pour délibérer sur cette importante nouvelle, qu'ils prétendoient que le Général fut proclamé Roi, & qu'il épousât leur Reine, qui devoit remettre le pouvoir Souverain à la fin de l'année. Envain les Pairs assemblés voulurent-ils remontrer au Peuple que dans une affaire de cette importance, il falloit convoquer les Etats Généraux, & qu'ils ne pouvoient ôter au Royaume assemblé par ces députez, le droit de se choisir un Souverain, les Anglois décidés ne voulurent entrer dans aucune de ces considérations : ils firent connoître leur volonté par une rumeur si dangereuse, que la Chambre des Milords fut obligée de leur accorder leur demande.

DOM PE'DRE fut déclaré Roi, son fils Général, & la Reine prête à être dépos-

dépossédée, Reine perpétuelle. Ensuite de cette Proclamation qui fut générale, on décerna au nouveau Roi, l'honneur du Triomphe, & on fit des préparatifs pour son entrée, d'une magnificence si grande, que la tradition ne faisoit point mention qu'il y en eut jamais eu qui pût lui être comparée.

CHAPITRE XXVII.

LA Reine reçût avec étonnement la nouvelle de l'élevation de Dom Pédre au Trône, moins par le regret de lui voir occuper un rang que sa valeur extraordinaire lui avoit mérité, que par la condition à laquelle il y montoit. Elle voulut se plaindre qu'on disposa de sa main sans son consentement, mais ses remontrances ne servirent de rien. La Chambre des Milords lui representa que ses refus étoient capables de causer une sédition générale, & que loin de laisser entrevoir sa répugnance pour ce mariage, elle devoit paroître

tre l'envisager avec joye, à moins qu'elle ne voulut jetter l'Angleterre dans la révolte & dans la désolation.

La Princesse gémit en secret de cette cruelle nécessité, peut-être eut-elle moins murmuré si la décision publique l'eût unie au jeune Cristanval. Elle avoit des sentimens d'estime & d'amitié pour Dom Pédre, qui ne lui donnoient aucune répugnance pour sa personne ; mais elle avoit de l'amour pour son Fils, & ce goût secret, toûjours caché le plus soigneusement, la jettoit dans une mélancolie que toute sa politique pouvoit à peine cacher. Ajoutez à ce que nous venons de dire, une autre inquiétude d'esprit dont elle ignoroit le principe ; c'étoit en vain qu'elle vouloit le pénétrer, toutes les fois que le nom de Dom Pédre & celui de son Fils étoit prononcé, elle ressentoit un agitation secrette dont elle n'étoit pas la maîtresse, & elle avoit été dans cette situation dès le premier instant qu'ils avoient paru en sa presence.

DOM PE'DRE ne fut pas long-tems sans

sans être informé de ce que venoient de faire les Anglois en sa faveur ; la Chambre des Milords, & celle des Communes lui avoit envoyé des Députez pour le lui apprendre & pour le connoître pour Roi, & pour lui offrir les premiers hommages. L'ambition qui posséde assez ordinairement les grandes ames, lui fit ressentir de la joye à ces flatteuses nouvelles : il n'avoit refusé, avant son départ de Londres, la même proposition, que parce qu'il ne vouloit pas ôter à la Reine une Couronne qu'elle portoit si dignement, & qu'il ne s'en croyoit pas encore assez digne, mais pour lors les choses avoient pris une face toute opposée, il devenoit Roi sans qu'il en coûta une Couronne à la Reine. Il pensoit l'avoir méritée ; en la refusant, il ne la conservoit pas à cette grande Princesse. Selon les Loix elle en alloit être dépouillée, d'ailleurs on pouvoit mettre à sa place un rival qui jaloux de la concurence, feroit peut-être devenu son ennemi. Il avoit un Fils auquel il falloit assûrer un état : il n'avoit aucun bien en fonds, tout le sien avoit été confis-

qué en Espagne : l'occasion étoit la plus favorable, la manquer par des considérations d'un Héroïsme déplacé, n'étoit-ce pas se rendre indigne des faveurs de la Fortune, n'avoit-il pas assez souffert, n'avoit-il pas assez fait pour les mériter ?

Les Députez attendoient avec une impatience extrême que le Général se décida ; il étoit tombé dans une profonde rêverie après les avoir écouté, c'est qu'il méditoit solidement sur les considérations que l'on vient d'ébaucher. Ils trembloient qu'il ne persévéra dans ses premiers refus : mais quels furent leurs transports & leur joye ; lorsque Dom Pédre les remercia de leur Zèle, & qu'il leur aprit qu'il travailleroit le reste de sa vie à mériter les faveurs insignes qu'il recevoit d'une Nation qu'il avoit toûjours aimée, & pour la gloire de laquelle il verseroit jusqu'à la derniére goute de sang, cette réponse fut suivie d'un cry général.

En consequence de leurs ordres, les Députez de la Chambre des Milords présentérent la Couronne, & ceux de la Chambre des Communes la lui

lui mirent sur la tête. Il reçut ensuite leur serment & celui de toutes les troupes qui l'environnoient. Cette publication se fit au nom de toute l'Angleterre, & avant huit jours elle fut suivie de la confirmation de tout le royaume.

DOM-CRISTANVAL, qui à la premiere nouvelle de ce qui venoit de se passer, avoit été accablé comme d'un coup de foudre, parce qu'il se voyoit privé de l'espoir d'être un jour uni à la Reine, lorsqu'elle seroit redevenue une particuliére comme lui, & qui eut pû être favorable à ses vœux, s'il eut été assez heureux de lui faire partager son panchant secret; il ressentit que ce qu'il devoit à son auguste Pere, lui deffendoit de penser de sa vie à son amour malheureux. Après la cérémonie du Couronnement à laquelle il assista avec tout le respect d'un Fils, il se retira en secret accompagné d'un seul Gentil-homme qu'il avoit chargé de faire préparer des chevaux pour la nuit prochaine, pendant laquelle il sortit du Camp sans avoir fait part de son dessein à personne.

Le lendemain, le nouveau Roi, ne l'ayant point vû à son lever, se

persuada

persuada qu'il étoit incommodé des fatigues passées, & comme il étoit accablé de mille affaires différentes, il n'y fit attention qu'au momment qu'il continua sa route : alors l'inquiétude le prit, il le fit chercher par-tout & fut dans un étonnement extraordinaire, lorsqu'on lui apprit qu'il ne se trouvoit nulle part.

IL arriva à Londres avec une mélancolie que sa politique eut bien de la peine à surmonter. Il avoit deffendu pour que rien ne troubla la joye des Peuples, qu'on ne parla point de cette disparition extraordinaire & dont il ne comprenoit point la cause. Il s'étoit proposé après les premiers jours de son installation au Trône, de donner de si bons ordres qu'il apprendroit ce qu'étoit devenu un Fils si cher, & cette idée contribua beaucoup à le tranquiliser ; afin même de ne pas donner lieu à aucunes conjectures fâcheuses, il fut le premier à publier qu'il avoit donné des ordres secrets à Dom Cristanval pour des affaires qu'il avoit en Espagne, & qu'il seroit de retour en Angleterre incessamment.

Si nous rapportions la magnifique réception qui fut faite au nouveau Roi, nous nous engagerions dans un détail, qui, quelque brillant qu'il pourroit être, nous éloigneroit trop des faits importants qui sont à la veille d'arriver. Nous nous contenterons de dire que le Zèle des Anglois se surpassa dans cette occasion; le Roi d'Espagne fut attaché au char du Vainqueur, & rendit son entrée aussi extraordinaire que triomphante.

Aprè's les premiéres acclamations du Peuple, le Roi fut conduit sur une Tribune où l'attendoit la Reine. Là les Ministres de la Religion les unirent l'un & l'autre par des liens indissolubles: Don Pédre frémit, sans en deviner le principe, en épousant la Reine, & cette Princesse après avoir prononcé le oüi fatal, changea de couleur & tomba en foiblesse.

Cet accident consterna un moment l'Assemblée des Milords & du Peuple: mais la Reine ayant repris ses sens par les prompts secours qu'on lui donna, rendit bientôt la joye que cet événement avoit troublé. La journée se passa dans les fêtes les plus solemnelles & les

Anglois

Anglois se livrérent à tous les plaisirs qu'ils croyoient convenables dans une journée aussi célébre, & qui leur promettoit l'avenir le plus doux.

Le nouveau Roi, après avoir dîné avec la Reine en Public, se rendit dans son Cabinet avec les Principaux de la Chambre des Milords pour délibérer de ce qu'on feroit du Roi d'Espagne. Dom Pédre fit connoître dans cette occasion, toute la grandeur de son ame & de sa politique : après que chacun eut proposé son sentiment, dont le plus général étoit de faire périr publiquement ce coupable Prince, le nouveau Roi déclara que dans le tems qu'il étoit particulier, il lui avoit été permis de poursuivre ses vengeances, & de se défaire d'un Roi auquel il devoit tous les malheurs qu'il avoit essuyés : mais qu'étant Roi, il devoit penser autrement, & faire servir l'événement présent au bien de son Etat ; qu'en cette considération, il croyoit convenable de se conduire dans cette occurence délicate de maniére, que toute l'Angleterre s'en ressentit ; il déduisit ses moyens, & décida qu'il falloit profiter de cette fa-

vorable occaſion pour enrichir ſes Peuples, en faiſant payer aux Eſpagnols une forte rançon, pour la liberté de leur Roi, & en les rendant pour toûjours tributaires de la Nation. Afin même d'aſſûrer le payement du tribut, il ajoûta que les Eſpagnols donneroient leurs meilleures forteresses pour nantiſſement, & que par-là l'Angleterre ſe trouveroit la maîtreſſe de les punir, en cas qu'ils vouluſſent manquer à leur Traité, & secoüer un joug qu'ils ſe feroient fait impoſer juſtement.

Après cette déciſion qui fut autant applaudie qu'admirée, les ordres furerent donnés pour que le priſonnier fut traité avec tous les égards dûs à ſon rang ſuprême: ce Prince fut ſi étonné des traitemens honorables qu'on lui fit, & auſquels il n'avoit pas lieu de s'attendre, après tous les crimes dont il ſe reconnoiſſoit coupable envers le nouveau Roi, qu'ils ne contribuérent pas peu à le mettre dans la ſituation d'eſprit où on le deſiroit pour amener les choſes au point qu'on les avoit concertées.

CHA-

CHAPITRE XXVIII.

CEPENDANT la Reine avoit beau tâcher de surmonter la tristesse qui la dévoroit, elle se trouva dans une agitation qui lui faisoit envisager la consommation de son mariage comme le comble de ses malheurs : elle attribua l'inquiétude qu'elle en ressentoit, au penchant qu'elle avoit pour le Fils de son Epoux, cette idée l'humilia, son devoir qui ne s'étoit jamais démenti, lui fit un crime de cet amour secret : & pour s'en punir, elle résolut de prendre si fort sur sa raison, que son époux ne s'appercevroit en aucune façon du trouble qui l'accabloit.

ELLE affecta, dans cet esprit, pendant le reste du jour, une tranquilité apparente, dont elle étoit bien éloignée, & parut au repas du soir avec quelque sorte de satisfaction, Dom Pédre dont la situation avoit été sujette à tant d'événemens, n'avoit jamais songé à l'amour, depuis la perte de l'infortunée Princesse

Emilie.

Emilie. Se trouvant pour lors dégagé de mille soins, dont il avoit été accablé jusque-là, il ne put, sans émotion envisager une Reine dont la beauté avoit tant fait soupirer d'amans; il la regarda avec une telle complaisance pendant le Souper, qu'elle fit revivre en lui des desirs qui s'étoient évanouis de son cœur depuis long-tems. Il n'en fut pas plûtôt échauffé, que ses yeux s'attendrirent en faveur de l'objet qui les faisoit naître; il s'épancha vers l'oreille de sa nouvelle Epouse, & lui tint les propos que l'amour naissant inspire de plus tendre & de plus flatteur. Si ses discours ne touchérent point la Reine, du moins furent-ils écoutés avec déférence. Nous avons dit que Dom Pédre étoit parfaitement estimé, & l'estime a cela de particulier, qu'elle prévient toûjours favorablement.

Le Souper étant fini, les nouveaux époux assistérent à un superbe feu d'artifice qui fut tiré devant le Palais. Après cette Fête, la Reine fut conduite dans son Appartement par ses femmes, & elle se mit à sa toillette; vingt fois ses yeux voulurent se mouil-

ler de pleurs, elle eut toûjours la fermeté de les dévorer; qu'auroit pensé le Public, qu'auroit pensé le Roi même: étoit-ce-là le prix de tant d'actions glorieuses: pendant que l'Angleterre en étoit pénétrée, pendant que tout le Royanme se prêtoit à l'envie pour les reconnoître, devoit-elle lui refuser un tribut si justement acquis:

ELLE étoit plongée dans ces tristes réfléxions, lorsque le Roi lui fut annoncé, elle frémit, mais elle fut encore la maîtresse de l'aller recevoir. Dom Pédre ressentit de son côté un mouvement inquiet, qu'il écarta sur le champ, pour se livrer aux douceurs qu'il étoit prêt à goûter; ô Ciel, que n'est-il possible que le voile sous lequel ces époux vont être livrés entre les bras d'Hymen soit à jamais baissé! Sur les connoissances fatales que nous allons mettre au jour, nous ne rentrerions pas dans l'abysme affreux des malheurs qui vont suivre, & dont le court intervalle ne semble avoir été suspendu, que pour faire sentir avec plus d'énergie, toute l'horreur de la plus terrible Destinée.

A PEINE fut-il jour, que Dom Pédre voulut

voulut se lever, & passer dans son Cabinet pour travailler aux affaires du Royaume. Avant de quitter une Epouse adorable dont la possession le rendoit le plus heureux des hommes, il voulut la considérer un moment. Mais quelle fut sa surprise, il la trouva froide & sans sentiment, soit que l'ame de cette Divine Princesse, eut pénétré l'événement affreux qui la menaçoit, ou que la violence qu'elle s'étoit faite le jour qu'elle avoit appris son sort, l'eut accablée, elle s'étoit évanouie. Le Roi fort effrayé de la trouver en cet état, ouvrit avec précipitation les rideaux du lit pour lui donner de l'air & pour la secourir. Mais O surprise fatale, funeste, affreuse, le sein de la Princesse est découvert, il reconnoît un signe qu'il ne peut méconnoître & qu'il a vû mille fois : il voit enfin un masque parfaitement imprimé sur la poitrine de la Princesse évanouie, c'est le même que sa Fille avoit apporté au monde en naissant. O Ciel injuste, cruel, s'écria-t'il en se jettant sur son épée, c'est donc avec mon propre sang que j'ai habité, c'est donc-là ce que tu me destinois? quoi j'ai

été si long-tems sans le pénétrer. En proférant ces mots, Dom Pédre se perce de deux coups mortels & tombe sur le corps de son Epouse infortunée.

La chaleur du sang du malheureux Dom Pédre, fit revenir la Reine, elle jetta un cry horrible, en reconnoissant son époux, & le voyant prêt d'expirer, & ce cri eut la puissance de conserver encore pendant quelques instans, la funeste vie de ce malheureux Roi. Elle apprit par les plaintes qu'il proféra dans ces derniers transports, la cause de cet événement & de son désespoir : elle n'eut pas lieu d'en douter, en se rappellant l'Isle déserte, d'où elle avoit été enlevée par les Sauvages. Cette fatale & trop certaine connoissance la replongea dans l'état d'où elle sortoit, & quand elle ouvrit les yeux pour la seconde fois, le malheureux Dom Pédre les avoit fermés pour jamais.

FIN.

8081022

G. Oberle
2.2.81



Vet. Fr.

